FRANCE METRO : 8,90€ DOM : 9,90€ - BELUX : 8,90€ - CH : 9,90 CHF - CAN : 15,50$CAD - PORT/IT : 9,50€ - MAR : 98 MAD — N° 9 — ALBERT CAMUS — JUIN-JUILLET-AOUT 2022 — LES CLASSIQUES DE LIRE magazine littéraire — LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

– LES CLASSIQUES DE –

LIRE magazine littéraire

D'ALGER À LOURMARIN
Sur les traces du dandy révolté

L'ÉTRANGER & LA PESTE
Livres mythiques

ROMANS, THÉÂTRE, JOURNALISME...
Secrets d'un style unique

TÉMOIGNAGES
Kamel Daoud, Catherine Camus, Abd Al Malik, Max-Pol Fouchet, Alain Vircondelet...

ALBERT CAMUS

Itinéraire d'un enfant (pas si) gâté

france culture

Juin-juillet-août 2022 www.lire.fr 8,90 €

L 11910 - 9 - F: 8,90 € - RD

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Abonnements et commandes sur philomag.com

– LES CLASSIQUES DE –

LIRE magazine littéraire

ALBERT CAMUS

Éditorial par Baptiste Liger 5
Camus en huit questions 8
Entretien avec Catherine Camus 12
Citations Humain, si humain 14
Entretien avec Abd Al Malik 16
Test Êtes-vous camusien(ne)? 18
Chronique de Marylin Maeso 19

Albert Camus à la terrasse des Deux Magots (1945).

LE BOURSIER PRIX NOBEL

Un homme droit dans la lumière 22
« C'étaient des femmes bien » 34
Les lieux d'une vie 36
Témoignage de Max-Pol Fouchet 38

PENSER SELON LES MOTS

Une esthétique et une pensée de funambule 44
Un monde dénué de sens 52
Notre ami l'étranger 54
Nous, les pestiférés 56
Le jugement en question 58
Une écriture et ses couleurs 60
En scène et pour tous... 62
La troupe du *Désir attrapé par la queue* 64
Sous les feux de la critique 66
Entretien avec Franck Planeille 68
Correspondance : « Cher René Char » 69
Correspondance : « Cher Louis Guilloux » 70
Correspondance : « Cher amour » 71
Porter la plume dans la plaie 72
Témoignage de Pascal Pia 75
Extrait « Discours de Stockholm » 76
Entretien imaginaire avec Meursault 77

UNE PERMANENCE SOLAIRE

Tous camusiens? 80
Entretien avec Alain Vircondelet 82
Témoignage de Charles Poncet 84
Le choc des Titans 86
Entretien avec Kamel Daoud 88
Prolongements pour une durée illimitée 90
« Un homme moral dans un monde immoral » 92
Verbatim d'adolescents 94
Quiz Connaissez-vous Camus? 96
Chronique de Daniel Picouly 97
Et tout finit par une chanson 98

RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGES

OFFRE PREMIUM

RECEVEZ 14 NUMÉROS PAR AN !

65 €
SEULEMENT

En plus des 10 numéros mensuels dédiés à l'actualité littéraire, votre abonnement inclut les 4 parutions « LES CLASSIQUES » de LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE consacrées aux écrivains de notre patrimoine littéraire.

+

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - OFFRE PREMIUM

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI je m'abonne à l'offre premium Lire Magazine littéraire + Les Classiques (14 numéros) pour 65 € seulement !

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/08/22 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

OPLIHCAM

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Il suffit parfois d'une seule phrase, toute simple, pour entrer dans la légende. C'est le cas de celle-ci : « Aujourd'hui, maman est morte. » Le génial incipit de *L'Étranger* montre en effet à lui seul toute la puissance évocatrice de la littérature. Quatre-vingts ans après sa parution, ce roman, qui a marqué tant de collégiens et lycéens, illustre la force de la langue française à même d'exprimer beaucoup de choses en si peu de mots. Là réside l'un des traits de génie d'Albert Camus, auquel *Lire Magazine littéraire* rend hommage avec cette édition des « Classiques ». Mais il ne s'agit pas du seul élément expliquant le mythe autour de cet écrivain hors du commun. Il y a bien sûr la capacité de celui-ci à toucher à tous les genres, et ce avec brio : le roman *(La Peste, La Chute)*, la nouvelle *(L'Exil et le Royaume)*, l'essai *(L'Homme révolté)*, le théâtre *(Caligula)* mais aussi la chronique ou l'art épistolaire (ça n'est pas un hasard si plusieurs de ses correspondances ont été éditées !). On pourrait s'attarder également sur ses multiples engagements politiques (en premier lieu contre le franquisme et le stalinisme) et son apport au monde des idées. Surtout, le destin de Camus a quelque chose d'incroyablement romanesque, de sa jeunesse algérienne à l'attribution du prix Nobel de littérature en passant par sa rivalité avec Jean-Paul Sartre, sa passion du football, sa carrière journalistique ou sa vie amoureuse (notamment sa liaison avec la comédienne Maria Casarès !) – sans oublier, bien entendu, l'accident de voiture qui lui coûta la vie, à l'âge de 46 ans. Il y a ici quelque chose de fascinant à voir l'influence des divers événements de sa vie sur sa pensée et son œuvre – l'inverse, aussi. Tout est décidément allé trop vite, avec Albert Camus, comme cette satanée Facel Vega FV3B, qui roulait à tombeau ouvert ce jour de janvier 1960 sur la nationale 5. Preuve ultime que l'absurde, sur lequel il s'est tant penché, finit toujours par nous rattraper…

AUDREY SOVIGNET

***Lire Magazine littéraire* sur iPad !** Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- **Instagram** @lire.magazine.litteraire
- **Twitter** @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

LE TRI FACILE

PEFC

ACPM OJD

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

– LES CLASSIQUES DE –

LIRE magazine littéraire

ALBERT CAMUS

Société éditrice
EMC2 SAS
au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre
94210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49
RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteurs en chef
Alexis Brocas et Aurélie Marcireau

Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions

Graphisme Élise Godmuse

Iconographie Janick Blanchard

Secrétariat de rédaction-correction
Valérie Cabridens, avec Les Petites Capitales

Ont collaboré à ce numéro
Catherine Argand, Patrice Bollon, Emma Daumas, Léonard Desbrières, Jérôme Dupuis, Bernard Fauconnier, Laëtitia Favro, Stéphanie Hochet, Robert Kopp, Lissa Lincoln, Marylin Maeso, Jean Montenot, Laurent Nunez, Daniel Picouly, Franck Planeille, Dominique Poncet, Roger Quilliot, Pierre-Louis Rey, Marc Riglet, Alain Rubens, Agnès Spiquel, Alain Vircondelet.

Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr

Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre
94210 Saint-Maur-des-Fossés
N° Commission paritaire : en cours.
Dépôt légal : juin 2021. ISSN n° 2724-752X
Second Class Postage Paid, At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Publicité littéraire : Antoine Kodio (97 79) – akodio@mediaobs.com

Ventes au numéro : A juste Titres
Pascale Delifer (04 88 15 12 41)
Diffusion : France MLP

Crédit de couverture
Kurt Hutton/Getty Images

8 QUESTIONS CAMUSIENNES

Pudique et jaloux de son intimité, conscient de sa valeur mais n'aimant pas se vanter, l'écrivain a été l'objet de bien des malentendus. S'il n'est plus là pour nous répondre, sa vie et son œuvre parlent souvent pour lui. La preuve en huit questions.

1

CAMUS SERAIT-IL UN « PHILOSOPHE POUR CLASSES TERMINALES » ?

Camus, philosophe pour classes terminales, tel est le titre d'un ouvrage polémique de Jean-Jacques Brochier (1970), alors rédacteur en chef du *Magazine littéraire,* qui, vingt ans après la fameuse rupture entre Sartre et Camus, reprend les attaques des sartriens contre l'auteur de *L'Homme révolté*. Il s'agit toujours de montrer que Camus, coupable de tiédeur révolutionnaire, n'est pas tout à fait au niveau qu'exigent les joutes du temps, et que sa pensée manque de teneur conceptuelle. Bref, la « révolte » camusienne ne serait qu'une forme édulcorée de la vraie révolte. La charge porte pour l'essentiel sur *L'Homme révolté,* mais souligne aussi les faiblesses de *La Chute,* de *La Peste* ou de *L'Étranger* – « le livre s'effondre », affirme, péremptoire, le journaliste. Ce dernier reprend à son compte les arguments développés en leur temps par l'article assassin de Francis Jeanson, « Albert Camus ou l'âme révoltée », publié dans *Les Temps modernes* en mai 1952, et ceux de la réponse de Sartre lui-même à Camus. Le professeur Sartre explique à l'élève Camus, qui désormais l'agace après l'avoir un temps amusé, qu'il n'a pas lu assez profondément les auteurs (Hegel et Sartre lui-même) auxquels il se réfère. Au total, Camus est, pour Jean-Jacques Brochier, un piètre penseur, un « raconteur de paraboles ». En 1979, réchauffant le procès intenté par Saint-Germain-des-Prés à l'auteur de *L'Homme révolté,* Pierre Bourdieu a repris l'antienne dans une remarque dont on voudrait être sûr qu'elle ne soit pas teintée de haine : « Que l'on pense simplement au Camus de *L'Homme révolté,* ce bréviaire de philosophie édifiante sans autre unité que le vague à l'âme égotiste qui sied aux adolescences hypokhâgneuses et qui assure à tout coup une réputation de belle âme. »

Jean Montenot

SHUTTERSTOCK

2

ENTRE SA MÈRE ET LA JUSTICE, QUE CHOISIR ?

Lors de la conférence de presse qui suit la remise de son prix Nobel, Albert Camus est interrogé sur la lutte d'indépendance nationale du peuple algérien. Estime-t-il que cette lutte est « juste » ? C'est dans cette circonstance qu'il prononce la célèbre phrase : « Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice. » Comment entendre cet aphorisme, dont Raymond Aron dans ses *Mémoires* dit, assez méchamment, que c'est « un mot d'auteur sans signification » ? La raison de l'invocation de la mère, dans la formule, est en tout cas très simple. Albert Camus, en réponse à son interpellateur, évoque les bombes qui explosent dans les autobus à Alger. Il imagine que sa mère sera peut-être, demain, victime de ce terrorisme aveugle. Il conclut que, dans ces conditions, et quand bien même la lutte conduite contre un oppresseur serait-elle « juste », il défendra sa mère. Voilà. C'est simple, et l'invocation à la mère, en victime, ne saurait surprendre tant la figure maternelle est, chez Camus, omniprésente. Illettrée, quasi muette, la mère d'Albert Camus est l'incarnation de l'innocence. Par elle, il est indéfectiblement lié au monde des pauvres. La tendre et douloureuse dédicace du *Premier Homme,* « À toi, qui ne pourras jamais lire ce livre », est pour elle.

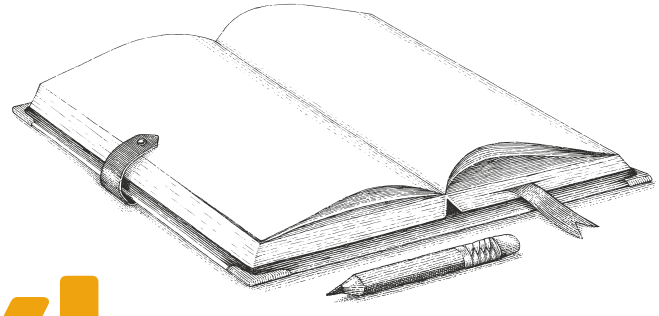
Marc Riglet

3

CAMUS ÉTAIT-IL UN FAN DE FOOT ?

« Ce que je sais de plus sûr à propos de la moralité et des obligations des hommes, c'est au sport que je le dois », sentence parfois modifiée en : « C'est au football que je le dois ! » La formule semble bien paradoxale quelques décennies après que Camus l'a prononcée et quand, de la « *mano de Dios* » de Diego Maradona aux supposées simulations de Neymar, la question de la moralité du footballeur fait de temps à autre la une de l'actualité. Pourtant, ces propos, tirés d'un entretien donné en 1953 au bulletin du Racing universitaire d'Alger (pour lequel Camus avait joué comme gardien de but en junior), témoignent de l'importance qu'il accordait à ce sport, véritable école de la vie : « J'appris tout de suite qu'une balle ne vous arrivait jamais du côté où l'on croyait. Ça m'a servi dans l'existence, et surtout dans la métropole, où l'on n'est pas franc du collier. » C'est par leur passion commune pour le ballon rond que Rambert devient l'ami de Gonzalès dans *La Peste*. Preuve enfin que cette passion n'est pas une toquade passagère, Camus y revient dans « Pourquoi je fais du théâtre », écrit en 1959. « Vraiment le peu de morale que je sais, je l'ai appris sur les terrains de football et les scènes de théâtre qui resteront mes vraies universités. »

Jean Montenot



4

POURQUOI CAMUS N'EST-IL PAS DEVENU PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE ?

Jean Grenier, professeur de Camus en classe de philosophie et en hypokhâgne au lycée d'Alger, exerça une influence décisive dans la vie d'Albert Camus. Il ne fut pas étranger à la décision de celui-ci de devenir écrivain – la lecture des *Iles,* l'essai de Jean Grenier, a provoqué chez lui un « ébranlement » décisif, le terme est de Camus. Il joua aussi un rôle dans le désir de Camus de devenir professeur de philosophie. Mais la tuberculose, qui s'était invitée dans sa vie dès la classe de philosophie, le contraignit à renoncer à préparer l'École normale supérieure, l'hypokhâgne du lycée d'Alger n'ayant d'ailleurs pas tellement cette fonction. Malgré la menace que faisait peser cette « maladie métaphysique », car à éclipses, Camus persévéra, s'inscrivant à la faculté des lettres d'Alger, où il put continuer à suivre les cours de Grenier, assistant du directeur Poirier. Le diplôme d'études supérieures aurait dû lui permettre de se présenter au concours de l'agrégation de philosophie, de devenir fonctionnaire, peut-être universitaire. Mais l'Administration exigeait un certificat médical, la République étant, peut-être plus encore à l'époque qu'aujourd'hui, soucieuse de ne pas recruter un fonctionnaire valétudinaire en puissance. Après en avoir longuement délibéré, semble-t-il à deux reprises, on refusa à Camus le précieux sésame.

Certainement blessé par cette injustice, peut-être révolté aussi, lui l'enfant pauvre qui s'était élevé par son talent et son intelligence finit pourtant par rendre hommage à ce coup du sort : « Cette maladie ajoutait sans doute d'autres entraves, et les plus dures, à celles qui étaient déjà les miennes. Elle favorisait finalement cette liberté du cœur, cette légère distance à l'égard des intérêts humains qui m'a toujours préservé du ressentiment[1]. » L'Administration, conséquente avec elle-même, refusa pour les mêmes raisons de le mobiliser en 1939, mais c'est une autre histoire.

J. M.

1. Préface à *L'Envers et l'Endroit,* Bibliothèque de La Pléiade, t. I, 2006.

SHUTTERSTOCK

5

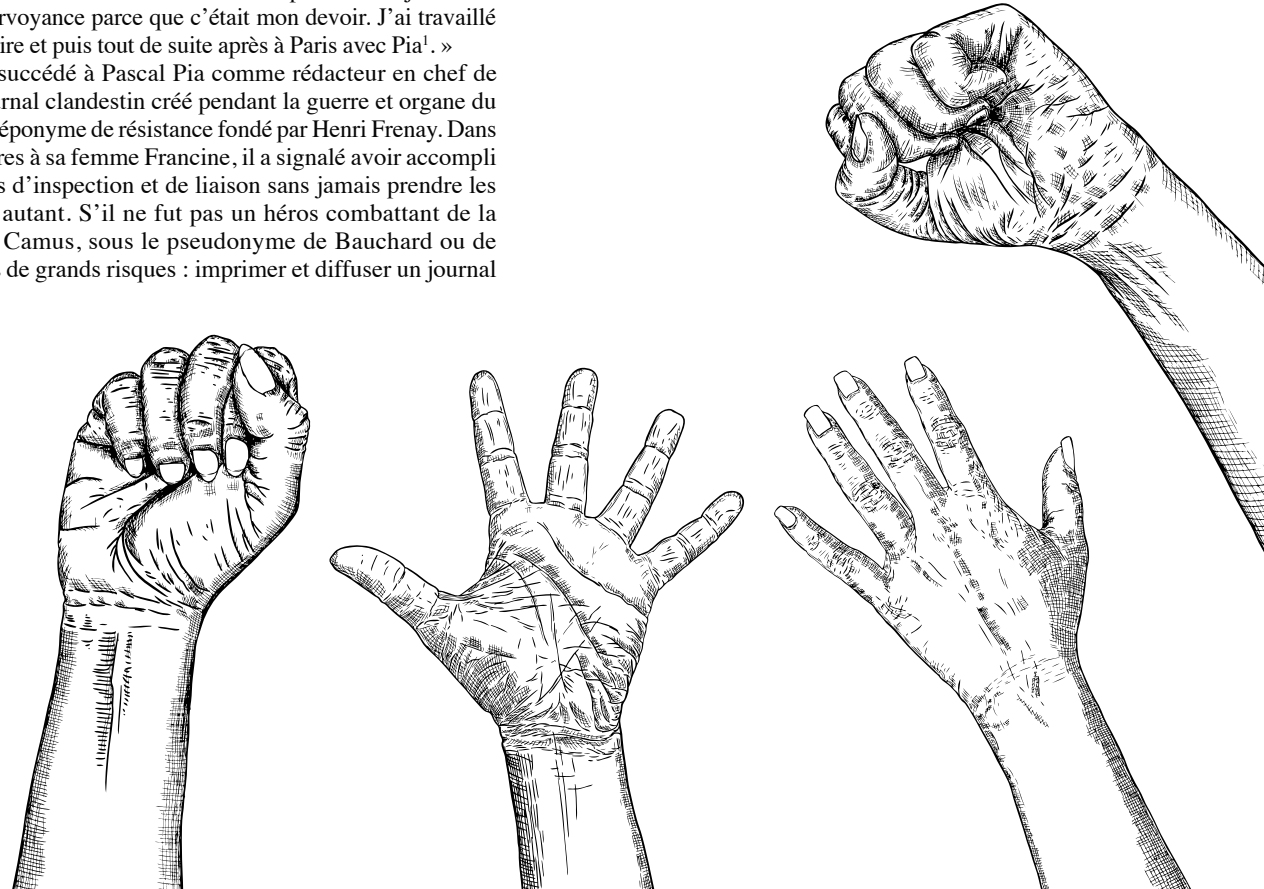
CAMUS A-T-IL ÉTÉ RÉSISTANT ?

Par modestie et par respect pour ses amis morts, Albert Camus n'a jamais été très disert sur son engagement dans la Résistance. « J'ai commencé la guerre de 1939 en pacifiste et je l'ai finie en résistant. Cette inconséquence m'a rendu plus modeste », écrit-il à Jean-Paul Déron en 1950. De fait, Camus mit un certain temps à entrer dans la Résistance et le fit avant tout comme journaliste. Embauché par son ami Pascal Pia dans un petit journal de gauche, *Alger républicain,* Camus s'était d'abord engagé à la fin des années 1930 dans le combat antifasciste et anticolonial, et fut membre un temps du Parti communiste en Algérie. Une rechute de tuberculose lui interdit et de préparer l'agrégation de philosophie et de s'enrôler en 1939. Exempté et de retour à Alger, au début de la guerre, il dirige *Le Soir républicain,* un nouveau journal, émanation réduite du précédent, fondé aussi par Pascal Pia, et qui tire à 6 000 exemplaires. Le journal, qui défend « la paix dans la guerre », est suspendu le 9 janvier 1940 pour ne pas avoir assez soutenu l'effort de guerre. En août 1943, Camus doit rentrer en métropole pour se soigner, en Haute-Loire, près du Chambon-sur-Lignon. Bloqué en France par l'occupation de la zone sud, il décide de rejoindre la Résistance à l'automne : « Je suis entré dans les mouvements de résistance. J'ai beaucoup réfléchi et je l'ai fait en toute clairvoyance parce que c'était mon devoir. J'ai travaillé en Haute-Loire et puis tout de suite après à Paris avec Pia[1]. »

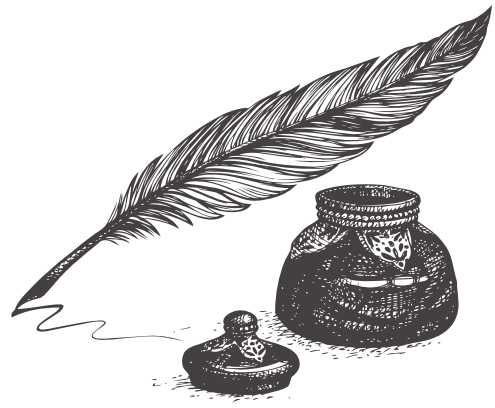
Camus a succédé à Pascal Pia comme rédacteur en chef de *Combat,* journal clandestin créé pendant la guerre et organe du mouvement éponyme de résistance fondé par Henri Frenay. Dans d'autres lettres à sa femme Francine, il a signalé avoir accompli des missions d'inspection et de liaison sans jamais prendre les armes pour autant. S'il ne fut pas un héros combattant de la Résistance, Camus, sous le pseudonyme de Bauchard ou de Mahé, a pris de grands risques : imprimer et diffuser un journal clandestin qui a tiré jusqu'à 250 000 exemplaires est une activité dangereuse. Il n'a donc pas usurpé sa médaille de la Résistance. On lui attribue cinq éditoriaux parus dans *Combat* clandestin. Camus a écrit aussi dans *Les Lettres françaises* et a fait partie du Comité national des écrivains (CNE). Avec une exemplaire lucidité dans *Lettres à un ami allemand,* il explique que son engagement est dirigé contre les nazis et pour une Europe démocratique, et non contre les Allemands en tant que tels. « De la Résistance à la Révolution », titre de l'un de ses éditoriaux, devint la devise de *Combat* sorti de la clandestinité dès le 21 août 1944. Camus en fut une plume importante. Si Camus, homme révolté, admit la nécessité de la violence dans la lutte contre l'ennemi, il déplora le noyautage des comités de résistance par le PC et les excès de l'épuration. C'est un homme en partie désabusé des promesses de la Résistance qui signa la pétition des écrivains pour la grâce de Brasillach, non par corporatisme, encore moins par indulgence pour un collègue à ses yeux gravement coupable, mais parce qu'il était opposé à la peine de mort.

J. M.

1. Lettre à sa femme Francine, septembre 1944.



SHUTTERSTOCK



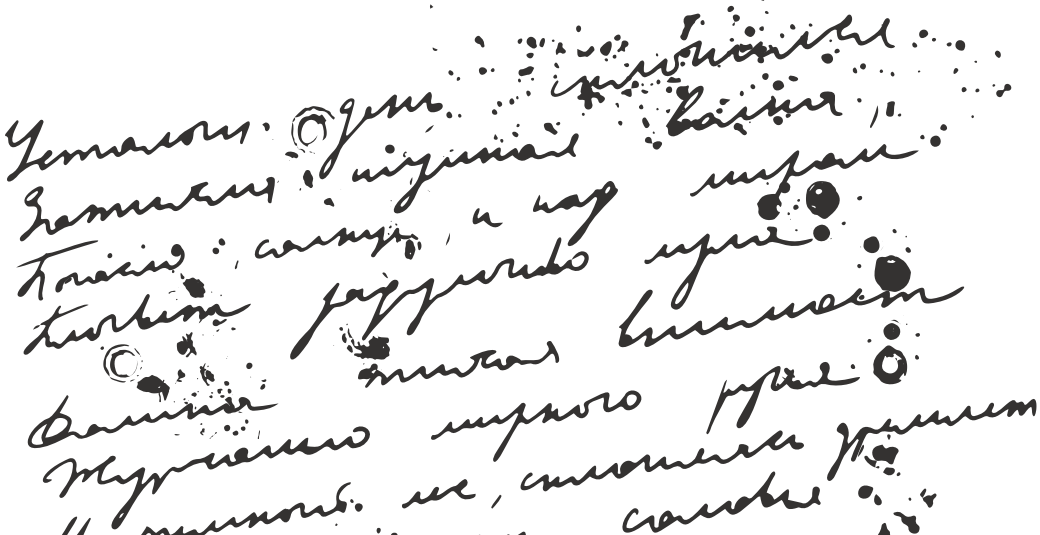
6

L'ÉCRITURE DE *L'ÉTRANGER* EST-ELLE UNE « ÉCRITURE BLANCHE » ?

L'écriture blanche : cette tarte à la crème des études camusiennes sert à qualifier le style de *L'Étranger* (1942), en mettant l'accent sur son détachement, son impersonnalité. L'expression a une histoire : elle naît en 1950, dans l'essai de Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*. Selon lui, *L'Étranger* inaugure une forme d'écriture atonale, qui ressemblerait à « une voix blanche » transcrite, une écriture « alittéraire » caractérisée par « une absence idéale de style ». Fermez le ban.

Certes, le fameux incipit du roman donne raison à Barthes. On ne fait guère plus détaché, moins littéraire que : « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : Mère décédée. Enterrement demain. » D'un autre côté, peut-on étiqueter « blanche » une phrase comme « Il y avait déjà deux heures que la journée n'avançait plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant » ? Or, dans *L'Étranger,* des moments de poésie et des moments d'écriture blanche coexistent partout. Et c'est cette coexistence, plus que le détachement manifesté vis-à-vis des choses humaines, qui rend cette écriture bouleversante. Reprenons. Avant *L'Étranger,* Camus a écrit *Noces* (1938), dont le style porte toutes les couleurs de la poésie en prose : « Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. À certaines heures, la campagne est noire de soleil. » Et avant de trouver la voix de Meursault, il a écrit *La Mort heureuse,* premier roman trop profus, mais où l'on retrouve déjà un certain Patrice Mersault. *L'Étranger* est un peu l'enfant dénudé de ces deux textes. Pour l'écrire, Camus s'est inspiré des techniques venues du roman américain : narration au présent et au passé composé ; description des pensées du personnage comme si c'étaient des actions ; recherche d'une économie, d'une pureté dans l'expression. Ajoutez l'aspect métré du roman – divisé par le meurtre de l'Arabe en deux parties qui ne cessent de se répondre, et avec un début et une fin antithétique. Tout cela concourt à montrer la nudité de Meursault face à un destin qui a pris pour lui la forme d'une machine infernale. Mais il reste le monde et ses beautés, auxquelles Meursault et Camus sont sensibles. Ce n'est pas une coquetterie : les émotions et les images que suscitent les paysages chez le personnage font pendant à son indifférence apparente aux conventions humaines. En somme, Camus se sert de l'écriture pour montrer un individu qui ne s'intéresse qu'aux éléments tangibles – non pas l'amour supposé de Marie, non pas le chagrin de la perte de sa mère, mais plutôt la chaleur qui monte des plages écrasées de soleil. Ceux-ci lui inspirent des élans poétiques semblables à ceux de *Noces,* mais qu'il s'attache le plus souvent à contraindre, pour mieux laisser sa plume s'emballer à des moments stratégiques. Celui du meurtre, par exemple : « Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongeait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. » Y compris la colorimétrie barthésienne…

Alexis Brocas



SHUTTERSTOCK

7

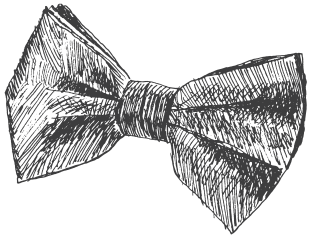
ÉTAIT-IL UN DANDY ?

Rarement un écrivain français aura dégagé tant de charme. Albert Camus, et son élégance discrète, personnifie la figure d'un homme toujours en mouvement, en phase avec son époque. Il y a un « look Camus », si antithétiques ces deux termes puissent-ils paraître à première vue. « Entre Humphrey Bogart et Gérard Philipe », risque Jeanyves Guérin, maître d'œuvre du *Dictionnaire Albert Camus* (Robert Laffont, 2009), évoquant sa silhouette. Figé par la mort dans une photogénie d'une cohérence troublante – Camus n'a presque pas « bougé » entre ses débuts en littérature, vers 1940, et sa mort, vingt ans plus tard –, l'auteur de *L'Étranger* semble immuable : imper ou gabardine, costume de bonne coupe, chemise claire, cravate, cheveux lissés en arrière, cigarette (une Gauloise Disque Bleu). « Et que le politiquement correct ne s'avise pas de retoucher ses cigarettes sur les photos, prévient sa fille, Catherine. Il fumait et, d'ailleurs, il n'est pas mort de cela. »

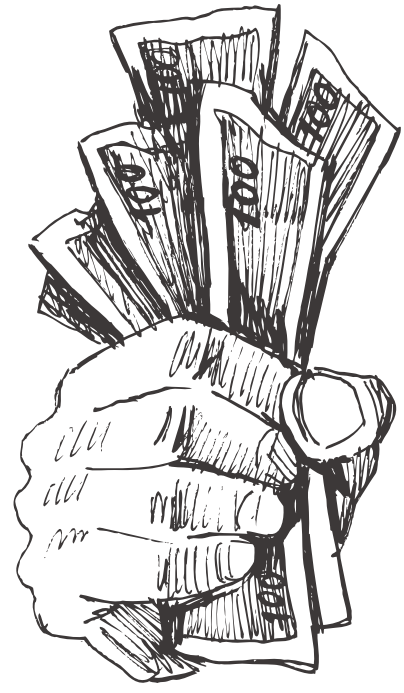
Entre les écrivains clochards – Léautaud, Céline – et les dandys des lettres – Cocteau, Guitry –, Camus incarne une troisième voie. Son biographe, Herbert R. Lottman, a beau évoquer des « complets voyants de style méditerranéen », on parlera plutôt d'un style « chic et de bon goût ». Un style élégant, fluide, sans effets tapageurs, tout à fait à l'image de l'excellent danseur qu'était l'auteur du *Mythe de Sisyphe,* au dire de tous ses amis de Saint-Germain-des-Prés. Il y a du comédien des années 1950 dans cette prestance. Il paraissait interpréter son propre rôle dans un film inachevé, a pu écrire Dominique Aury, l'autrice d'*Histoire d'O*. Et l'on ne s'étonnera pas que Marguerite Duras et Peter Brook aient sérieusement songé à lui pour le premier rôle de *Moderato Cantabile,* qui échut finalement à Jean-Paul Belmondo.

Comme toujours, les signes que nous envoie l'apparence de Camus – telle qu'on peut la voir, par exemple, sur les clichés « chimiquement purs » de Cartier-Bresson – en disent long sur l'homme. Un homme en mouvement – il écrivait debout –, qui marche, avance, et non un homme de lettres qui poserait avantageusement à son bureau, devant une bibliothèque fournie. Et, le contemplant, on ne peut s'empêcher de songer à la définition du « charme » qu'il a lui-même fournie dans *La Chute* : « Une manière de s'entendre répondre oui sans avoir posé aucune question claire ! »

Jérôme Dupuis



SHUTTERSTOCK



8

CAMUS ÉTAIT-IL INTÉRESSÉ PAR L'ARGENT ?

Une anecdote résume bien l'attitude de Camus à l'égard de l'argent. Elle remonte à l'année de son Nobel : 1957. Avec le prix, Camus touche une récompense : un chèque de 42 000 dollars (l'équivalent de 390 000 euros actuels). Camus dépose le chèque dans une banque suédoise… et l'oublie. Il faudra que ladite banque lui écrive, des mois plus tard, pour que la mémoire lui revienne. À cette époque, déjà, Camus était riche : si son salaire de lecteur chez Gallimard restait modeste (l'écrivain le voulait ainsi pour garder quelques libertés), ses droits d'auteur atteignaient des montants faramineux. Sortie en juin 1947, *La Peste* fut l'un des romans les mieux vendus de l'année : 100 000 exemplaires écoulés dès l'automne. S'y ajoutent les multiples traductions… Or Camus ne prélevait de ses droits que ce dont il avait besoin et laissait le reste en dépôt chez son éditeur. Malraux agissait de même, à tel point que les deux hommes étaient surnommés les « banquiers de Gallimard ».

« Toute vie dirigée vers l'argent est une mort », note Camus dans ses *Carnets,* vers 1950. Lui qui avait connu, dans sa jeunesse algéroise, une pauvreté extrême, ne rêvait pas de fortune – il lui préférait la gloire. À l'apogée de celle-ci, il avait, certes, un train de vie dispendieux : Camus aimait s'habiller, aimait dîner, aimait régler la note, et son biographe, Herbert R. Lottman, le décrit comme une cible facile pour les « tapeurs ». L'argent compte fort peu dans son œuvre (sauf dans le roman de jeunesse avorté *La Mort heureuse)*. Et, bien sûr, il a fustigé, dans les colonnes des journaux, « l'esprit de médiocrité et les puissances de l'argent » *(Combat,* 21 août 1944). Tout est dans cette association.

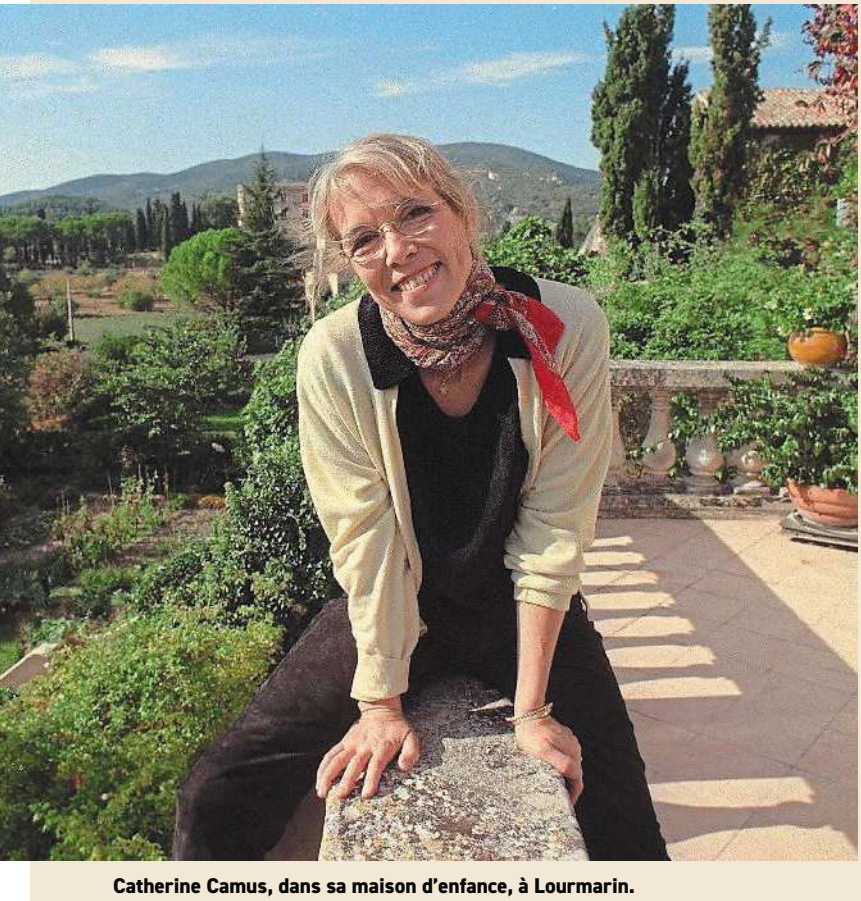
A. B.

ENTRETIEN

CATHERINE CAMUS

« L'œuvre de Camus n'a pas besoin de moi pour vivre, ni de personne »

Parce que les livres de Camus ont aidé et aident encore tant de gens à vivre, sa fille a choisi de militer pour les faire connaître, et pour que sa maison de Lourmarin devienne un lieu d'accueil et non le musée d'une pensée trop vive pour y être enfermée.



Catherine Camus, dans sa maison d'enfance, à Lourmarin.

MILLER ALASTAIR/SIPA

Depuis sa disparition en 1960, l'œuvre d'Albert Camus suscite un intérêt renouvelé. Bien qu'il ait compté de nombreux détracteurs de son vivant, une unanimité s'est-elle aujourd'hui formée autour de sa personne et de ses idées ?

• **Catherine Camus.** Camus est encore loin de faire l'unanimité. En 2013, le centenaire de sa naissance a été célébré dans des villes, des villages, en France comme à l'étranger, mais la France en tant qu'institution l'a ignoré, alors même que la gauche était au pouvoir. Les demandes de son éditeur historique, Gallimard, au ministère de la Culture sont restées lettres mortes. Beaucoup de gens détestent aujourd'hui encore Camus. Au lieu de le déplorer, il faut s'en réjouir, car cela veut dire que son œuvre dérange toujours. À l'heure actuelle, c'est l'extrême droite qui tente de le récupérer en le citant abondamment, mais on ne peut être camusien et d'extrême droite, c'est incompatible.

En 2016, l'acteur Viggo Mortensen prononçait à l'université de Columbia, à l'endroit même où Albert Camus l'avait lu soixante-dix ans plus tôt, le discours intitulé « La crise de l'homme ». Votre père est adoré aux États-Unis, en Inde et au Japon, il est lu et commenté en Chine. Comment expliquer qu'il touche des peuples aussi différents ?

• **C. C.** Quelle que soit notre nationalité, notre couleur de peau, nous restons des êtres humains,

qui partagent des bonheurs et des angoisses similaires. Mon père parlait en être humain pour les êtres humains, il n'est donc pas étonnant qu'il soit autant aimé à travers le monde, et il le sera encore longtemps puisque ses écrits semblent faits pour être lus aujourd'hui, à l'aune des crises sanitaires, géopolitiques, existentielles que nous traversons. Au printemps 2020, j'ai reçu une photo prise au Japon sur laquelle figurait un bac contenant des exemplaires de *La Peste*. Sur ce bac, une pancarte indiquait qu'un seul exemplaire par personne était autorisé à la vente, tellement la demande était forte, rendez-vous compte !

Diriez-vous que nous avons plus que jamais besoin aujourd'hui d'un écrivain comme Camus ?

• **C. C.** Malgré tous les désirs artificiels que la publicité tente de nous imposer, nous sommes restés des chasseurs-cueilleurs. Tant de gens sont attirés par l'argent et le pouvoir, alors qu'un système dans lequel des actionnaires s'enrichissent sur le dos de personnes ayant perdu leur emploi est absurde, intenable. L'argent et le pouvoir nient l'humain. « Rien n'est vrai qui force à exclure », écrivait Camus, qui avait le pouvoir en horreur. Aujourd'hui, on exclut beaucoup, on adopte un fonctionnement binaire, on classe, on trie, on range dans de petites cases. L'Occident est malade de cette binarité. S'il y a un enseignement à tirer de l'épidémie de Covid-19, c'est que nous ne pouvons continuer dans cette direction, et que la seule manière d'exister est de vivre dans le moment présent.

L'été dernier, à Lourmarin, est né l'Estival Albert Camus. Le thème de la révolte était à l'honneur, soixante-dix ans après la parution de *L'Homme révolté*. Quel rôle votre famille joue-t-elle dans l'élaboration de ce type d'évènements ?

• **C. C.** Les livres de Camus aident tellement de gens à vivre que je milite pour qu'ils touchent le plus de gens possible. Mais, de la même manière que mon père ne m'a rien imposé, je n'ai jamais obligé mes enfants à lire ou à faire connaître l'œuvre de Camus. Je leur ai toujours parlé de leur grand-père sans évoquer l'écrivain. J'ai tenté de les protéger pour qu'ils soient eux-mêmes et non les descendants d'un Prix Nobel.

Lourmarin est tout sauf un musée. Comment s'y prend-on pour ne pas muséifier une pensée aussi vive que celle de votre père ?

• **C. C.** L'œuvre de Camus n'a pas besoin de moi pour vivre, ni de personne. Je refuse d'imposer aux autres ma vision, forcément partiale, puisqu'il s'agit de mon père et que je l'aime. Je ne détiens aucune vérité sur son œuvre : ses textes ne vivent que par ce qu'ils suggèrent à ses lecteurs. La maison de Lourmarin est à l'image des écrits de mon père : ceux qui la découvrent se sentent immédiatement chez eux. Il faut qu'elle reste un cadeau, comme celui que mon père nous a offert en l'achetant après la réception de son prix Nobel. Si j'ai effectué quelques travaux, je pense avoir préservé l'âme des lieux.

« Avec lui, on ne se plaignait pas, on n'était pas des victimes. Il nous a appris la liberté »

Quand vous étiez petite, vous disiez que votre père était menuisier, et non écrivain…

• **C. C.** Écrivain, c'était un métier de flemmard pour moi à l'époque ! Toute petite déjà, je détestais l'abstraction. Menuisier, le travail du bois, ça c'était concret ! À l'école, personne ne savait que mon père était célèbre, et moi-même, je ne l'ai compris qu'à sa mort.

Vous parlait-il de son enfance en Algérie ?

• **C. C.** Uniquement pour nous faire comprendre que nous étions très gâtés. Enfant, lui devait jouer au foot pieds nus pour ne pas user les clous de ses chaussures, sans quoi sa grand-mère le battait. J'ai détesté cette femme jusqu'au moment de lire *Le Premier Homme*. Là, je l'ai comprise, j'ai compris que sa très grande pauvreté ne lui avait pas laissé le choix. Quand nous étions enfants mon frère et moi, le superflu était absolument interdit. Mon père nous répétait qu'à partir du moment où nous avions la chance d'avoir un toit au-dessus de notre tête, de quoi manger et des livres, nous possédions tout ce dont nous avions besoin. Il avait raison. Quand le soir, à Lourmarin, je ferme la fenêtre pour protéger la maison du froid, je ressens une immense reconnaissance pour la vie qu'il m'a offerte. Avec lui, on ne se plaignait pas, on n'était pas des victimes. Il nous a appris la liberté.

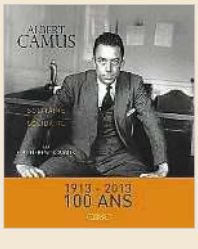
En 2009, vous avez écrit un livre intitulé *Albert Camus, solitaire et solidaire*. Pourquoi avoir choisi ces adjectifs parmi tant d'autres possibles ?

• **C. C.** Ce sont ceux qui le qualifient sans doute le mieux. Solidaire parce qu'il a toujours été proche de ceux qui n'avaient pas la parole. Et solitaire, comme nous le sommes tous fondamentalement. Dans la nouvelle « Jonas ou l'artiste au travail », Camus raconte l'histoire d'un peintre dévoré par le succès. Sur l'une de ses toiles, laissée entièrement vierge, on retrouve un unique mot : « solitaire » ou « solidaire », impossible de se décider pour l'un ou l'autre, l'énigme demeure pour l'éternité. Les livres de mon père soulèvent des questions, mais ils ne sont pas là pour apporter des réponses. Ils aident simplement à vivre.

Quel livre conseilleriez-vous pour découvrir l'œuvre de Camus ?

• **C. C.** *Le Premier Homme*, pour comprendre d'où il vient et, à partir de là, le chemin qu'il a parcouru, pas à pas, obstacle après obstacle, jusqu'à cette année 1960 qui lui a été fatale, mais aussi et surtout jusqu'à aujourd'hui.

Propos recueillis par Laëtitia Favro



ALBERT CAMUS, SOLITAIRE ET SOLIDAIRE
CATHERINE CAMUS
206 P., MICHEL LAFON, 29,95 €

LE MONDE EN PARTAGE. ITINÉRAIRES D'ALBERT CAMUS
CATHERINE CAMUS
284 P., GALLIMARD, 35 €

HUMAIN, SI HUMAIN

Camus parle peu de lui mais se dévoile parfois. La preuve avec ces citations tirées de ses écrits intimes ou échappées de ses déclarations publiques.

« Si je veux écrire sur les hommes, comment m'écarter du paysage? »

Journal, 13 février 1936

« Je tiens au monde par tous mes gestes, aux hommes par toute ma pitié et ma reconnaissance. »

L'Envers et l'Endroit, 1937

« Il n'y a qu'un cas où le désespoir soit pur. C'est celui du condamné à mort. »

Journal, Noël 1938

« Nous savons qu'à une certaine extrémité du désespoir l'indifférence surgit et avec elle le sens et le goût de la fatalité. »

Éditorial du *Soir républicain*, 17 septembre 1939

« Toute vie dirigée vers l'argent est une mort. La renaissance est dans le désintéressement. »

Carnets II, 1942-1951

« Nous devons servir la justice parce que notre condition est injuste, ajouter au bonheur et à la joie parce que cet univers est malheureux. »

Lettres à un ami allemand, 1945

« Ceux qui prétendent tout savoir et tout régler finissent par tout tuer. »

Revue *Caliban*, juin 1948

« Adieu, mon cher, cher amour. Ma main tremble en t'écrivant cela. Veille sur toi, garde-toi intacte. N'oublie pas d'être grande. Le cœur me manque à la pensée de tout ce temps à venir où tu ne seras plus. »

Lettre à Maria Casarès, octobre 1944

« *Les Justes* d'abord ne sont pas un succès (mes œuvres d'ailleurs ne sont jamais des succès. C'est mon œuvre qui en est un, provisoirement, et Dieu sait pourquoi). »

Lettre à Maria Casarès, 2 février 1950

« Avant de vous connaître, je me passais de la poésie. Rien de ce qui paraissait ne me concernait. Depuis dix ans au contraire, j'ai en moi une place vide, un creux que je ne remplis qu'en vous lisant, mais alors jusqu'au bord. »

Lettre à René Char, 1956

« Je suis persuadé qu'un bon écrivain est celui qui s'exprime tel qu'il est, tel qu'il sent, sans plus de négligence que de fabrication. »

Émission télévisée « Gros plan », mai 1959

ENTRETIEN

ABD AL MALIK

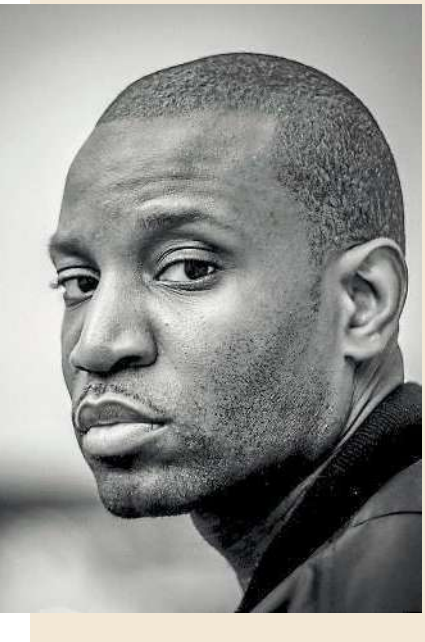
« Il est l'un des nôtres »

Dans la vie du rappeur, écrivain et réalisateur, Camus a une place fondamentale. Ses écrits l'ont sauvé, inspiré et guidé. Témoignage sur une rencontre.

Votre rapport à Camus est très particulier. Tout commence par une « rencontre miroir » à 12 ans…

• **Abd Al Malik.** Je découvre *L'Étranger* à l'école. C'est une vraie rencontre esthétique avec l'écriture de Camus. J'ai eu envie d'en savoir plus. J'ai tout lu. J'ai commencé, par hasard, par *L'Envers et l'Endroit,* ce qui rétrospectivement a du sens : il y avait là tout Camus, avec la préface écrite vingt ans après et les écrits de jeunesse, comme si j'avais bouclé la boucle. Je me suis senti si proche… je voyais presque mon avenir.

Abd Al Malik.



Il y a eu identification. En voyant son histoire, je regardais la mienne. J'étais rentré dans ce collège [un collège privé à Strasbourg] grâce à une enseignante qui avait décelé quelque chose en moi, comme lui ; son enfance, comme la mienne, dans un quartier populaire…

Il y a aussi le point commun de la maladie dans l'enfance…

• **A. A. M.** Oui. Et j'ai vécu et j'ai continué à vivre cette relation de manière particulière, pas comme une relation conventionnelle écrivain/lecteur. Je ne suis pas « passionné » de Camus, il y a un sentiment fort de fraternité, il est l'un des nôtres !

Camus parle de la lumière du Sud, vous de celle de la cité du Neuhof, à Strasbourg, mais ce n'est pas la même ?

• **A. A. M.** Je la vivais comme une lumière symbolique. Quand on vient d'un endroit si particulier, la lumière aussi est particulière. Elle éclaire la cité, nous éclaire, et nous aussi on l'éclaire, il existe un rapport spécial à elle. Quand Camus évoque la lumière, je n'essaie pas de trouver un parallèle avec la lumière du Sud, chacun a une lumière liée à son vécu, mais nous l'avons en commun.

Vous avez monté *Les Justes*, en 2019. Quel sens a cette pièce pour vous ?

• **A. A. M.** Au moment où je la monte, des journalistes m'interviewent sur la diversité et l'inclusion du casting… Mais mon idée n'était pas celle-là ! Je suis un raconteur d'histoires. Camus écrit la pièce en 1948, avant les indépendances des colonies, il parle des anarchistes de 1905. Mon questionnement était : comment on raconte cette histoire au XXIe siècle ? Pour moi, dans cette Russie de 1905, il y avait en puissance l'Algérie, le Congo, le Vietnam. Au moment de l'indépendance, ces pays choisissent le communisme et vont vivre le même pourrissement du rêve. Au XXIe siècle, on raconte les choses différemment, avec une Dora française d'origine algérienne, un Yanek européen d'origine congolaise, pour dire ces histoires universelles en les mettant en lien avec la France d'aujourd'hui. On est éminemment français même si nos racines sont ailleurs. Notre devoir consiste à raconter d'une nouvelle manière l'histoire de France sans être à côté de cette histoire. Mon idée était de mettre en dialogue cette pièce avec *Les Mains sales* de Sartre. Les deux posent la question de la violence : la fin justifie-t-elle les moyens ? C'est tellement contemporain ! Nous préparions la pièce à Aulnay, alors que se déroulaient les manifestations des gilets jaunes. Avec les jeunes du chœur, nous réfléchissions sur la question de l'engagement avec cette question : Qui est votre tsar ? Et lorsqu'on partait il y avait les manifs…

J'ai assisté à une représentation, la salle était remplie de jeunes…

• **A. A. M.** Oui ! Souvent, le spectacle terminé, on retrouvait devant le théâtre des jeunes qui venaient refaire la pièce, ce qu'ils avaient compris ou pas. C'était magnifique. Je me souviens, un soir, un de ces jeunes, un grand Noir, me dit : « Tu sais Malik, quand je nous ai vus sur scène habillés comme ça, je me suis dit que nous aussi on faisait partie de l'histoire de France. » J'en ai pleuré, c'est le but : préserver le patrimoine en

FABIEN COSTE/FAYARD

cultivant la modernité. Être de notre temps en magnifiant notre histoire commune.

Camus est un métaphysicien, écrivez-vous, qui vous porte vers le soufisme ? Qu'entendez-vous par là ?

• **A. A. M.** C'est ma vision de l'écriture camusienne. Camus ne croyait pas en Dieu, mais son écriture transcendait les choses. Le soufisme est la métaphysique de l'islam ! Je dis qu'il est métaphysicien, car il parle à l'esprit. Précisément, il nous fait transcender notre existence telle que nous la vivons quand il nous parle du soleil, du lien direct à la nature, quand il nage dans la Méditerranée. Il va au-delà de ce qui nous apparaît. Son rapport aux êtres est un rapport fraternel, pas d'amitié, cela va au-delà. Pour moi, c'est une démarche de métaphysicien dans le sens où il transcende les choses. Cela me parle dans ma démarche religieuse, qui ne s'arrête pas à l'exotérisme.

Selon vous, il serait un rappeur conscient ?

• **A. A. M.** Évidemment ! Dans ma lettre à Camus je fais ce parallèle sous forme de blague. L'embrouille Camus-Sartre vaut celle de Jay-Z et Nas. Ils se répondent en punchlines, comme des rappeurs, avec des clans…

Camus était plutôt seul…

• **A. A. M.** Cette attitude était un choix, pas une posture : être seul et assumer. C'est une vraie différence avec Sartre : Camus n'était pas un chef de clan.

À quel héros de Camus vous identifiez-vous ?

• **A. A. M.** À Camus lui-même.

Il est un guide dans votre métier, dans l'écriture ? Vous écrivez que sa langue est symbolique, alors que souvent on la dit plate…

• **A. A. M.** Quand on dit écriture plate, on le réduit à *L'Étranger*. Précisément, ce n'est pas l'écriture de Camus qui est plate, mais la projection du personnage de Meursault en écriture : c'est ça la puissance d'un grand écrivain. Dans *La Chute*, on ne retrouve pas la même écriture, parce que la psyché du personnage est différente. Je parle d'écriture symbolique parce que le métaphysicien ne s'exprime que par symbole. La seule chose qui peut contenir la métaphysique, c'est le symbole. Nous projetons notre être dans le symbolique. Ça a eu beaucoup d'influence sur ma manière d'appréhender l'écriture.

Vous êtes un passeur de Camus auprès des jeunes ?

• **A. A. M.** Ça en est bouleversant quand j'entends : « Grâce à toi, j'ai lu Camus. » Des rappeurs sont venus me voir pour me dire : C'est un MC [maître de cérémonie] ! Des rappeurs qui ont une plume qui pensent cela, c'est une victoire. Quand le libraire, à la fin de la représentation des *Justes*, dit : « Je n'ai jamais vendu autant de livres de Camus », c'est notre victoire. Mon rôle est de transmettre.

Camus touche beaucoup de jeunes, il a transformé des vies, comme la vôtre. Comment l'expliquez-vous ?

• **A. A. M.** Camus est sincère, il ne travaille pas à s'ériger une stature. Et puis, il a ce côté 2Pac [célèbre rappeur américain assassiné en 1996, à l'âge de 25 ans] : il est mort jeune, on ne l'a pas vu vieillir. En France, on fait rayonner la culture ; chez nous l'intelligence est sexy. Tant qu'on continuera à magnifier Camus, Glissant, Char, Césaire ou Rimbaud, la jeunesse continuera à être touchée.

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

Paroles de chanson

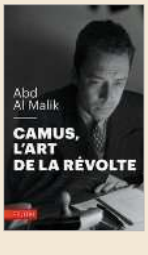
DÉSAMORCER, OU LA PESTE

[…] Est-ce la Peste, la Poisse ou bien la Chance ?/ Est-ce la Tess, l'Angoisse/ ou bien la France ?/Une bombe à désamorcer/T'auras beau tenter/de m'effacer du tableau C'est en vain/Mon ego, mon réseau, je cherche un exutoire Mais, enfin/N'as-tu pas vu venir le danger…/C'est la chronique de quelques ceux/ Tatoués par le soleil, de la tête aux pieds/Ce n'est pas facile d'être un docteur Rieux/Épuisé par le sommeil de ceux/qui ne savent plus représenter/Les frères et les sœurs,/en prison la rue et la culture/C'est ouf comme ça a pris/une tout autre tournure/ Maintenant, chacun a sa définition de la subversion j'imagine/ Mais qu'est-ce qui/de cette implosion est à l'origine […]

A. A. M.

***Les Justes*, d'Albert Camus, adaptés par Abd Al Malik au Théâtre du Châtelet, à Paris, en 2019.**

THOMAS AMOUROUX/THÉÂTRE DU CHÂTELET



CAMUS, L'ART DE LA RÉVOLTE
ABD AL MALIK
192 P., FAYARD, 18 €

ÊTES-VOUS CAMUSIEN(NE) ?

Camus n'avait pas de disciples, mais il a inspiré des milliers de lecteurs, en les dotant d'outils pour penser leur vie et leurs actes. Ces dix questions et mises en situation vous permettront de déterminer votre part camusienne…

1. Vous débarquez comme employé(e) dans une entreprise où les salariés se divisent en clans. Vous tâchez…

a) D'intégrer le clan le plus puissant.
b) De vous faire apprécier des uns et des autres.
c) Vous cultivez une solitude de bon aloi et cherchez la compagnie des petites mains.

2. Cette entreprise, déficitaire, n'a qu'une chance de survivre : se diversifier en fabriquant des armes. Votre réaction ?

a) Vous restez : si nous ne fabriquons pas ces armes, d'autres s'en chargeront.
b) Vous démissionnez aussitôt.
c) Vous vous renseignez sur les causes qu'elles serviront à défendre et la façon dont elles seront employées.

3. Pour vous aider à prendre votre décision, on vous conseille de lire tout Machiavel…

a) Vous lisez et vous êtes conquis(e) : cet homme a tout compris.
b) Vous lisez et vous êtes attristé(e) : tant de cynisme et si peu de fraternité.
c) Vous lisez et vous rejetez : cet homme a voulu faire entrer la vie dans son système.

4. Au même moment, votre conjoint(e) vous quitte pour un(e) autre. Vous vous dites…

a) Que vous allez vous venger durement.
b) Qu'il ou elle a choisi, et qu'il n'y a plus rien à dire.
c) Qu'il n'y a rien à dire, et tant d'autres amours sous le soleil.

5. Un ami incarcéré à tort sollicite votre aide. Que faites-vous ?

a) Rien. Ce n'est pas votre problème.
b) Vous faites toute la publicité que vous pouvez autour de son affaire.
c) Vous usez de votre réseau pour l'aider sans que ça se sache.

6. Récemment, on vous a dit que vous étiez « plein(e) de contradictions ».

a) Vous tâchez d'y remédier.
b) Vous tâchez de ne pas en mourir.
c) Vous tâchez de les embrasser.

7. Pour vous, l'espoir, c'est :

a) Ce qui vous fait vivre.
b) Une façon de fuir le moment présent.
c) Un opium qui mène à la résignation.

8. Votre devise pourrait être…

a) Chacun pour soi, la Terre pour tous.
b) Aide-toi et le Ciel t'aidera.
c) Hors du monde, point de salut.

9. Dans l'hymne *La Marseillaise*, il est des vers qui vous déplaisent :

a) Épargnons ces tristes victimes/À regret, s'armant contre nous.
b) Amour sacré de la patrie/Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
c) Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

10. Soudain, on vous accable d'honneurs. Que ressentez-vous ?

a) De l'orgueil.
b) De l'indifférence.
c) De la panique.

RÉPONSES :

Pour calculer votre score, attribuez zéro point aux réponses *a*, un-demi point à chaque réponse *b*, et un point complet à chaque réponse *c*.

De 7 à 10 points. Soit vous avez lu tout Camus et tout compris, soit votre vie vous a amené(e) à considérer l'existence avec un regard proche du sien. Vous aimez le monde dans sa belle indifférence et les hommes dans la fraternité. Sans donner dans le pacifisme béat, vous préférez les individus aux idées pour lesquelles ils se battent parfois. Toutefois, certains combats sont pour vous nécessaires.

De 3 à 6,5 points. Vous êtes, comme beaucoup de gens, modérément camusien(ne). Vous êtes sensible à la beauté du monde, mais vous ne renoncez pas à lui trouver un sens, vous savez ce que l'espoir peut avoir d'illusoire, mais vivre sans lui vous paraît difficile – et vous vous gardez peut-être d'examiner la question de l'engagement : tant qu'elle ne se pose pas, à quoi bon ?

Moins de trois points. Pour vous, c'est entendu : on ne fait pas d'omelettes sans casser des eux, pas de révolution sans dommages collatéraux et, dans bien des cas, la cruauté est une nécessité. Car le monde est cruel et les hommes sont des fauves qui n'ont quitté qu'en apparence la jungle originelle ! Sous la fraternité, vous voyez le calcul, derrière la solidarité, vous détectez la volonté de se donner bonne conscience. Quant aux paysages, ils vous inspirent de l'ennui. Vous n'êtes pas du tout camusien(ne).

Alexis Brocas

CHRONIQUE

Marylin Maeso

Qu'est-ce qu'être camusien?

Peut-on être camusien comme on est cartésien, épicurien ou hégélien ? Si ces trois épithètes renvoient à une vision du monde totalisante, appuyée sur une doctrine qui l'explique en profondeur (respectivement : le rationalisme, le matérialisme et l'idéalisme), l'œuvre de Camus est avare de théorisation, et sans prétention cosmologique. Du monde il dit simplement qu'il « est beau, et hors de lui, point de salut ». Qu'il est sourd à nos interrogations, déserté par le sens comme par les dieux, mais qu'il est notre seul horizon. Notre unique royaume, où l'on apprend que la seule vérité qui vaille, celle qui « doit pourrir » avec nous, est d'autant plus précieuse qu'elle passe. À quoi bon prétendre l'encercler dans les rayons conceptuels d'un système philosophique désireux d'en devenir la clé ? « Je ne suis pas un philosophe », confessait Camus. Avant de préciser : « Je ne crois pas assez à la raison pour croire à un système. » Il y a pourtant, dans cet aveu, un geste philosophique par excellence : la conscience des limites. L'idée que la raison se leurre et se perd à se croire toute-puissante, et que les systèmes ont tôt fait de se muer en cellules sans porte ni fenêtre. Camus avance sans béquilles, les mains libres contre le rocher de Sisyphe : « Les doctrines qui m'expliquent tout m'affaiblissent en même temps. Elles me déchargent du poids de ma propre vie et il faut bien pourtant que je le porte seul. »

Il n'y a pas de doctrine camusienne. Juste une pensée élaborée à même la vie, qui en conserve la substance au lieu de l'assécher en simplifications. On est camusien quand on fait le deuil des panacées. Quand on alimente inlassablement la flamme de la révolte sans idolâtrer son ombre mystificatrice, le mirage de la révolution définitive. Quand le souci de la mesure nous paraît plus exigeant et plus radical que l'appel des extrêmes. Être camusien, c'est lutter pour rester fidèle à ses principes sans jamais sacrifier les personnes sur l'autel des idées. Chérir la solidarité en reniant l'esprit de corps, car, si « le goût de la vérité n'empêche pas la prise de parti », les convictions que l'on s'autorise aveuglément sont, en l'absence de garde-fou, des prisons idéologiques en puissance. « Est-ce qu'on peut faire le parti de ceux qui ne sont pas sûrs d'avoir raison ? Ce serait le mien. » Vivre en camusien, c'est décider, contre Karamazov, que, parce que Dieu n'existe pas, on ne peut pas tout se permettre : « Un homme, ça s'empêche », disait son père. Que de l'absence de culpabilité originelle découle l'absolue responsabilité de chacun vis-à-vis du monde et des autres. Que la fraternité humaine est un chef-d'œuvre en péril, qu'il faut parfois défendre le fusil en joue et le cœur en berne. Mais « qu'aucune victoire ne paie, alors que toute mutilation de l'homme est sans retour », et que, dès lors, même inévitable, la violence doit se contenir en refusant de se donner des excuses.

Parce que Dieu n'existe pas, on ne peut pas tout se permettre

De quoi Camus est-il le nom ? D'une discipline sans disciples. D'une solitude qui rapproche. D'une étreinte sans consolation. D'un consentement révolté et d'une obscurité rayonnante. Ceux qui ont battu le pavé de Lourmarin, ceux qui y ont contemplé, depuis la terrasse de sa dernière demeure, la campagne noire de soleil à midi et qui ont parcouru ses œuvres de bout en bout savent qu'on peut être camusien sans avoir jamais lu Camus, comme on croise sur une route inconnue l'ami insoupçonné dont on ignorait l'itinéraire. Cette route existe indépendamment de lui, mais elle est plus douce, plus juste à ses côtés. Familière dans ses pas.

AUDREY SOVIGNET

Albert Camus, en 1945.

RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGES

LE BOURSIER PRIX NOBEL

Né dans une famille pauvre et mort en pleine gloire, Camus mena un combat contre les inconséquences des hommes, face à l'indifférence du monde. Pour le conduire, il s'est démultiplié : auteur, journaliste, résistant, éditeur, metteur en scène… Ses engagements souvent discrets, ses amitiés toujours durables, ses livres toujours lus, sa fidélité à ses origines et à ses principes, nous le font apparaître en modèle. Mais, de même qu'« il faut imaginer Sisyphe heureux », il faut admettre que ce modèle connut le malheur de près.

UN HOMME DROIT DANS LA LUMIÈRE

De ses engagements politiques à ses écrits littéraires, de ses textes journalistiques à ses réflexions morales, la vie d'Albert Camus témoigne d'une cohérence et d'une rectitude exceptionnelles.

C'est entendu, nous aimons tous Camus – et cette unanimité autour de sa personne, soixante-deux ans après sa disparition, aurait sans doute comblé son goût pour l'ironie. Lui qui reçut tant de coups de gauche, de droite, et de ses amis, incarne donc à nos yeux contemporains toutes les vertus littéraires, philosophiques et humaines… Quel renversement !

Certes, du temps a passé et du sang a coulé, depuis les controverses sur l'Algérie, la révolte, ou Staline, et l'image de Camus s'est éclaircie. Plus personne ne le prend pour un existentialiste – une erreur qu'il dut corriger toute sa vie – et sa pensée est largement partagée : nous reconnaissons tous avec lui que, lorsque les conflits polarisent les opinions au point qu'aucun règlement pacifique n'est possible, il importe de sauver les hommes. Dans la polémique qui l'opposa à Sartre, Camus a remporté une victoire posthume : qui oserait justifier aujourd'hui que l'on massacre des civils parce que ce massacre s'inscrit dans le sens de l'histoire ? Nous savons désormais que les individus valent mieux que les idées au nom desquelles on les tue.

Non seulement nous aimons tous Camus, mais nous aimons tout de lui. Sa littérature, d'abord : grâce à Camus, l'absurde se dessine dans l'indifférence du monde de *L'Étranger,* et la démesure a pour nous le visage poupin et cruel de Caligula. Et qui ne s'est pas demandé, confronté à *La Peste,* s'il serait plutôt un Rieux engagé, un Cottard profiteur ou un Rambert pressé de décamper ? Nous aimons aussi sa philosophie, vers laquelle ses romans et pièces de théâtre nous entraînent : le refus des systèmes, ces constructions intellectuelles dans lesquelles la vie n'entre souvent que sous la contrainte, et l'attention portée aux problèmes humains les plus évidents (le suicide ou l'engagement) nous touchent plus directement que les concepts sartriens d'être-en-soi et d'être-pour-soi (qui ont leurs vertus). Et, par-dessus tout, nous aimons la personne de Camus, dans toutes ses incarnations. L'élève prodige issue d'une famille pauvre et l'écrivain accompli qui dédia son Nobel à son instituteur. Le don Juan qui séduisait sans grand effort et, semble-t-il, sans fausses promesses, et le père de famille surmené, qui s'attachait à passer un mois chaque année avec ses enfants. Le footballeur doué empêché par la tuberculose et le résistant modeste qui refusait de parler de sa résistance. Le solitaire perclus d'angoisses et l'homme d'équipe qui préférait la fraternité des troupes de théâtre, des clubs de foot et des ateliers de typographie aux amitiés empoisonnées de Saint-Germain-des-Prés. Le Parisien d'adoption qui n'aimait pas beaucoup Paris et le Méditerranéen qui retournait à Alger chaque fois que sa mère était malade et en profitait pour aller contempler les ruines de Tipasa.

À HAUTEUR DE SES IDÉES

Camus était aussi cet homme qui, lorsqu'on le dérangeait en pleine discussion avec des forgerons de Lourmarin pour lui passer un coup de fil de Paris, répondait qu'il était en train de parler « avec des personnalités ». C'était une plaisanterie, bien sûr, mais elle laisse entendre une vérité

CHRONOLOGIE

1913
Le 7 novembre, Albert Camus naît dans le village de Saint-Paul, sur la commune de Mondovi, en Algérie, près de la frontière tunisienne. Son père, Lucien Camus, est employé chez un négociant en vin. Sa mère, Catherine Sintès, deuxième d'une famille de neuf enfants, est illettrée. Tous deux sont nés en Algérie.

1914
Lucien Camus est mobilisé à 28 ans dans le 1er régiment de zouaves. Blessé à la bataille de la Marne, il meurt le 11 octobre à l'hôpital militaire de Saint-Brieuc. Son fils ne connaîtra de lui qu'une photo et l'éclat d'obus qu'on envoya à sa veuve.

1914–1918
À la mort de son mari, Catherine Camus rejoint Alger et s'installe rue de Lyon, dans le quartier populaire de Belcourt. Elle travaille d'abord à la cartoucherie, puis fait des ménages. La grand-mère, autoritaire et comédienne, règne sur la famille.

Classe préparatoire au lycée d'Alger (1931). Camus en haut, 4e de gauche à droite.

touchante : Camus ne considérait pas les hommes selon le rang que leur donnait la société. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles il avait tant d'amis. Les autres raisons tiennent à son humour, à sa sollicitude (la vie de Camus, une fois le succès venu, peut se lire comme une longue suite de gestes altruistes pour aider tel conscrit réfractaire, tel musulman accusé de terrorisme et condamné à mort…) et à sa fidélité. Les grands artistes ne font pas toujours des hommes admirables. Camus, lui, a vécu à la hauteur des idées généreuses qu'il avait promulguées, le plus souvent sans en faire la publicité.

Baudelaire réclamait que soit inscrit dans la déclaration des droits de l'humain « le droit de se contredire ». Camus en a bien peu usé : chez lui, tout semble coïncider. Ses œuvres romanesques, théâtrales, philosophiques – qui s'organisent en cycles –, mais aussi ses engagements politiques et sa vie personnelle. Entre le jeune journaliste qui, du haut de ses 24 ans, défiait l'administration coloniale algérienne, le rédacteur en chef de *Combat* qui invoquait, dans ses éditoriaux, la justice plutôt que la vengeance, et l'homme mûr qui se rendit dans l'Algérie déchirée par la guerre pour appeler à une trêve pour les civils, nous ne décelons aucun hiatus. Cela n'a pas empêché Camus d'évoluer – sur la question de l'épuration, par exemple. Ni de blesser – en prenant à son vieil ami Max-Pol Fouchet sa fiancée Simone Hié *(lire le témoignage de celui-ci p. 38)*. Ni d'être blessé – il ressentait douloureusement les attaques, et le « mélange de suffisance sombre et de vulnérabilité » que Sartre lui trouvait devait bien désigner quelque chose de vrai.

Nous aimons tous Camus, mais, sauf à avoir lu les remarquables biographies que lui ont consacrées Olivier Todd et Herbert R. Lottman, nous nous contentons de la surface de son être. Nous ignorons qu'il était dépressif, et hanté par des blocages d'écriture – et que les articles, préfaces, interventions, conférences, adaptations théâtrales et traductions qu'il écrivait représentaient pour lui, souvent, des dérivatifs. Nous savons quel tort lui fit la tuberculose – en l'empêchant, notamment, de se présenter à l'agrégation –, nous ignorons combien sa santé le tourmenta toute sa vie. Nous le voyons comme un personnage austère, nous oublions qu'il aimait l'élégance, et le manifestait avec bien des audaces durant sa période dandy. Plus on connaît Camus, mieux on distingue la ligne de crête, soulignée par ses mots, sur laquelle il cheminait. Par son attachement à l'idée de justice, par son humanisme qui ne souffrait pas d'exception, par sa capacité à risquer sa propre peau, Camus s'est tracé une voie ardue. Il l'a suivie sans dévier, et cette réussite-là vaut celle de son œuvre littéraire.

C'est pourquoi, dans un numéro de *Lire Magazine littéraire,* nous l'avons érigé en « saint laïque » – sans savoir que son ex-ami et ex-mentor en journalisme Pascal Pia avait utilisé cette même expression pour moquer l'humanisme suranné (à ses yeux) qu'il lui trouvait. Mais elle convient bien à Camus : elle dit l'abnégation, la capacité de s'arracher à soi-même, la lutte inlassable contre des forces contraires,

1918–1923

À l'école communale de la rue Aumerat, un instituteur ancien combattant, Louis Germain, s'intéresse à l'enfant. Il parvient à convaincre sa famille de le présenter au concours des bourses du lycée et l'y prépare gratuitement. Camus demeurera toute sa vie en correspondance avec M. Germain et, au lendemain de son prix Nobel, lui dédiera les *Discours de Suède*.

1923–1930

Camus est demi-pensionnaire au lycée Bugeaud. Il mène une sorte de double vie : le jour, il vit avec de jeunes bourgeois qui ignorent tout des difficultés de sa famille ; le soir, il retrouve les siens, pratiquement illettrés. Le jeune Camus a honte, et honte d'avoir honte.

1929

Il rejoint comme gardien de but l'équipe junior du Racing universitaire d'Alger (RUA).

BRIDGEMAN IMAGES

Albert enfant, en 1916.

la volonté d'aider qui caractérisèrent sa vie. Que ces qualités n'aient pas été soutenues par une foi en un Dieu bon et la promesse d'un paradis, mais par des idées profondément ressenties, rend l'homme plus admirable encore.

Ce grand intellectuel fut d'abord un grand sensible. Cela se retrouve dans sa prose journalistique – où la froideur des faits objectifs et l'émotion des descriptions subjectives se soutiennent – comme dans son écriture littéraire – où les idées nées de la réflexion métaphysique et la poésie née des paysages et des étoiles fusionnent littéralement. Les romans de Camus ne sont pas de stricts romans à idées, c'est-à-dire de bons petits soldats narratifs chargés de défendre une thèse. Ils sont un mouvement où tout conflue, une aventure humaine guidée par l'intelligence, mais où celle-ci est elle-même orientée par la sensibilité, sans laquelle elle ne parviendrait qu'aux déserts glacés de l'abstraction pure. Comme il le déclarera à l'émission télévisée « Gros plan », en 1959 : « Je n'ai qu'une certitude, mon besoin d'être ému pour bien écrire. » Quatorze ans plus tôt, il s'interrogeait dans ses *Carnets :* « Pourquoi suis-je un artiste et non un philosophe ? C'est que je pense selon les mots et non selon les idées. »

UNE BEAUTÉ PAUVRE, TENACE ET LUMINEUSE

L'Étranger, son premier roman, montre bien cette spécificité. D'un côté, le texte ressemble à une machine infernale conçue pour piéger le personnage principal. Une machine symétrique : la mort de la mère ouvre le texte, celle de l'Arabe le scinde, celle de Meursault le clôt. À la première partie, dédiée à la liberté, à l'amour physique et au soleil, correspond une deuxième partie carcérale, marquée par la privation et par l'ombre. Les évènements de la première partie – la cigarette fumée près du corps de la mère, la partie de plage avec Marie – sont décortiqués lors du procès en deuxième partie. Tout contribue à nous démontrer que, dans un monde où la justice juge moins les actes que ceux qui les ont commis, un personnage comme Meursault – qui ne reconnaît aucune convention humaine et s'en tient aux seules vérités de ses sensations – n'a qu'une espérance de vie limitée.

Mais les larmes du vieux Pérez, amoureux sur le tard de la mère de Meursault, qui ne parvient pas à suivre son convoi funéraire… Mais la sollicitude de Céleste témoignant en faveur de Meursault avec ses faibles moyens d'expression et son immense générosité : « Comme s'il était arrivé au bout de sa science et de sa bonne volonté, Céleste s'est alors retourné vers moi. Il m'a semblé que ses yeux brillaient et que ses lèvres tremblaient. Il avait l'air de me demander ce qu'il pouvait encore faire. Moi je n'ai rien dit, je n'ai fait aucun geste, mais c'est la première fois de ma vie que j'ai eu envie d'embrasser un homme. » Mais les descriptions splendides d'Alger ployant sous un trop-plein de lumière auxquelles répondent les visions montées des murs de la prison. Mais, pour finir, la beauté de la langue qu'il prête à Meursault et qui éclate en plusieurs endroits. « À la fin, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires, pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de glace a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais trouvé les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie. Tout ce que je faisais d'inutile en ce lieu m'est alors remonté à la gorge et je n'ai eu qu'une hâte, c'est qu'on en finisse et que je retrouve ma cellule avec le sommeil. » C'est cette beauté, « pauvre », « tenace » et lumineuse que l'on retient, plus que le minutieux travail sur la structure. La pensée de Camus en procède directement. Elle gardera toujours cette texture belle et humaine qui l'empêchera de justifier – comme Aragon – la « cruauté nécessaire » des révolutionnaires. Pour Camus, l'humain passe toujours avant les idées. Aujourd'hui, nous avons vu assez d'horreurs pour lui donner raison.

1930

Baccalauréat en poche, il entre en première supérieure. En décembre, il subit les premières atteintes de la tuberculose et séjourne à l'hôpital. Il s'installe chez l'oncle Acault, boucher, jusqu'en 1932. Ce dernier, cultivé, lui ouvre les portes de sa bibliothèque. Camus lit entre autres auteurs Balzac, Dumas, Verne et Gide.

1932

En khâgne, Camus a pour professeurs Paul Mathieu et Jean Grenier. À ce dernier, il dédiera *La Mort dans l'âme, L'Envers et l'Endroit* et *L'Homme révolté.* Il préfacera en 1959 la réédition du roman de Jean Grenier, *Les Iles,* qui exercera une grande influence sur son œuvre.

1934

Camus épouse Simone Hié, jeune fille riche, séduisante et morphinomane, dont il se séparera en 1936 après une « expérience douloureuse ». L'épilogue en est indirectement retracé dans *La Mort dans l'âme.*

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

Né le 7 novembre 1913, à Mondovi (aujourd'hui Dréan), Albert est le deuxième enfant de Catherine Sintès, femme de ménage, et de Lucien Camus, représentant pour une société de négoce. Albert n'a jamais connu son père : mobilisé puis blessé à la bataille de la Marne, il décède dans un hôpital de campagne le 11 octobre 1914. L'annonce de cette mort traumatise Catherine Sintès au point qu'elle en garde une élocution perturbée. Elle ne souffrait pas de « retard mental », contrairement à ce qui fut parfois peu charitablement avancé, mais ses difficultés d'expression, ajoutées à son analphabétisme, firent d'elle, comme le dit Herbert R. Lottman, « un membre extrêmement passif » de la maisonnée où Camus grandira. Camus, en tout cas, ne la délaissera jamais. Le 19 novembre 1950, alors qu'elle vient d'être opérée d'une fracture, il lui rend encore une fois visite. Pour la faire sourire, il lui raconte qu'il était invité à voir le président de la République (alors Vincent Auriol) et qu'il n'y est pas allé. Réponse de la mère : « Tu as bien fait, mon fils. Ce ne sont pas des gens pour nous. » Une femme modeste, donc. Pas une simple d'esprit…

ENFANT CHÉTIF MAIS PROTÉGÉ

Une anecdote bien connue sur le père de Camus a souvent été transformée en clé censée déverrouiller l'existence de son fils. Camus la cite dans ses *Réflexions sur la guillotine* et dans *Le Premier Homme* : Lucien Camus était allé assister à l'exécution de l'assassin d'une famille d'agriculteurs – exécution qu'il trouvait trop douce, l'homme ayant tué des enfants. À son retour, pourtant, il s'était jeté sur un lit sans un mot, avant de se mettre à vomir. Ce souvenir familial a dû marquer Albert ; de là à en faire son « Rosebud »,

LOUIS GERMAIN, L'INSTITUTEUR DE LA RUE AUMERAT

Lors de son discours de réception du prix Nobel, l'écrivain rendit hommage à celui « sans qui rien de tout cela ne serait arrivé ».

Et s'il était tout simplement l'instituteur le plus célèbre de l'histoire de France ? On connaît l'hommage émouvant rendu par Albert Camus, au lendemain du Nobel, à Louis Germain (1884-1966), son maître à l'école communale de la rue Aumerat, à Alger : « Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. »
Très symboliquement, il lui dédiera d'ailleurs son « Discours de Stockholm ». Ancien poilu et maître hors pair – dixit ses collègues – maniant volontiers l'ironie et la règle de fer (qu'il appelait son sucre d'orge, et dont il frappait les doigts des indisciplinés), Louis Germain aime particulièrement les cours de français. Par ses collègues, il avait déjà entendu parler des grandes dispositions du petit Albert, 9 ans. C'est sous son égide que celles-ci vont s'épanouir. Camus devient, dès janvier, le premier de la classe. Il aime et craint M. Germain – et correspondra avec lui toute sa vie. Camus ne cessera jamais de l'appeler « Monsieur Germain » ; celui-ci, en retour, lui donnera du « Mon cher Petit. »

Jérôme Dupuis et Alexis Brocas

Louis Germain, l'instituteur d'Albert Camus.

DR

1935

Il est licencié en philosophie. Il milite au mouvement antifasciste Amsterdam-Pleyel. Sous l'influence de Jean Grenier, qui voit en lui un futur leader, il entre au Parti communiste. Il assure la responsabilité de la propagande en milieu musulman et crée une sorte d'université populaire, puis, en 1936, une maison de la culture et la troupe du Théâtre du Travail.

1936

Camus vit tantôt seul, tantôt en communauté. La « Maison devant le monde », où il réside un temps, est longuement évoquée dans *La Mort heureuse*. Il rédige son mémoire de fin de diplôme d'études supérieures : *Métaphysique chrétienne et néoplatonisme*.

1937

Probablement exclu du PC sous l'accusation rituelle de « trotskisme ». En fait, il a protesté contre l'hostilité agissante du Parti communiste à l'égard du mouvement nationaliste de Messali Hadj, l'Étoile nord-africaine. En mai est publiée sa première œuvre, *L'Envers et l'Endroit*, rédigée entre 1934 et 1937.

Camus (à gauche) est Olivier le Daim lors de la représentation de *Gringoire* de Théodore de Banville par la troupe de théâtre de Radio Alger (1937).

c'est ôter à sa pensée le cheminement qui l'a fait naître.

Après la mort du père, la famille déménage à Alger, dans le quartier populaire et blanc de Belcourt, chez la grand-mère maternelle : un dur caractère, qui règne sur la maisonnée et corrige ses petits-enfants à coups de nerf de bœuf. Mais, à Belcourt, il y a aussi l'école communale de la rue Aumerat, avec sa bibliothèque, où Albert et son grand frère peuvent puiser – puisqu'il n'y a chez eux rien à lire. Albert se passionne pour Gaston Leroux, Michel Zévaco, les aventures de Buffalo Bill… L'école et sa bibliothèque représentent pour lui des lieux d'évasion, loin des corvées et remontrances de la grand-mère.

En 1920, Camus devient pupille de la nation – ce qui lui vaut une bourse pour ses fournitures scolaires. Dans la biographie de Herbert R. Lottman, on le découvre en enfant chétif, mais protégé par les autres plutôt que persécuté, puis comme un meneur éclairé, qui « préférait les mots aux poings ». Son ami Louis Pagès lit un jour sur un cahier d'Albert un début de description semée de métaphores auxquelles il ne comprend rien. Camus dira plus tard que c'est dès cet âge – 7 ans – qu'il a conçu sa vocation d'écrivain.

En octobre 1923, Camus, « petit enfant pauvre », rencontre celui qui allume en lui l'étincelle : son instituteur, M. Louis Germain *(lire encadré p. 25)*. Un jour, celui-ci lit à haute voix *Les Croix de bois* – où Roland Dorgelès raconte en nouvelles sa guerre de 1914. À l'issue de la lecture, il s'aperçoit qu'Albert est en larmes. Lui-même est ému. Selon Herbert R. Lottman, Louis Germain, ancien poilu, se voulait un père de substitution, au moins le temps de l'école, pour les enfants de ses frères d'armes disparus – et il est vrai qu'avec Albert Camus il témoigna d'une sollicitude paternelle. La preuve : un jour, il se rendit chez les Camus pour plaider qu'on laisse Albert fréquenter l'école le plus longtemps possible afin qu'il puisse obtenir une bourse et entrer au lycée. La grand-mère n'est pas d'accord : pour elle, Albert doit travailler pour gagner de l'argent. Mais, cette fois, Catherine Sintès parvient à s'opposer à sa mère. N'a-t-elle pas déjà envoyé au travail le frère aîné d'Albert ? La grand-mère finit par céder, Albert se met à plancher d'arrache-pied. Il est reçu au lycée Bugeaud en 1924.

DANDY EN COSTUME BLANC

Au lycée, Albert est un élève moyen, sauf en français, où il excelle. Mais, ce qui l'intéresse surtout, ce sont les parties de foot pendant la récréation ou après les cours. Albert joue attaquant ou gardien – poste qu'il occupe vers 1928 dans l'équipe junior du Racing universitaire d'Alger. C'est aussi au lycée qu'il rencontre Max-Pol Fouchet, son grand ami de jeunesse. En 1930, il entre en classe de philo et passe sous l'égide d'un autre maître : Jean Grenier *(lire p. 27)*, alors 32 ans, ancien employé

1938

Camus poursuit la rédaction de *Noces*, termine *La Mort heureuse* et écrit la première version de *Caligula* avec l'intention de jouer le rôle principal. Une visite médicale ruine son projet de présenter l'agrégation de philosophie. Il entre au journal *Alger républicain*.

1939

En juin, il livre dans *Alger républicain* une série de onze articles sur la misère en Kabylie, véritable réquisitoire contre l'administration coloniale. *Alger républicain* disparaît le 28 octobre, relayé par *Le Soir républicain*.

1940

Le Soir républicain est à son tour suspendu le 10 janvier. Faute de travail, Camus gagne Oran, puis Paris, où Pascal Pia l'intègre à la rédaction de *Paris-Soir*. Le 3 décembre, Camus épouse la mathématicienne et pianiste Francine Faure, une Oranaise.

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

des éditions Gallimard qui publiait des articles dans *La NRF,* ainsi que de petits traités de philosophie personnelle marqués par un amour de la Méditerranée. Herbert R. Lottman le décrit comme « une sorte de jésuite laïc » représentant, pour ses élèves, le « premier lien […] avec le monde des livres et les idées d'outre-Algérie ».

En décembre 1930, Albert, alors 17 ans, se met à vomir du sang : la première attaque de la tuberculose qui l'affaiblira sa vie durant. Sa famille l'envoie à l'hôpital Mustapha, puis chez son oncle, Gustave Acault (mari d'Antoinette Sintès, sœur de Catherine) : celui-ci est boucher, et on pense alors que la viande rouge aide à guérir la tuberculose… Albert a conscience de frôler la mort. Bien entendu, c'en est fini du foot et des rêves d'une carrière en équipe première. « Depuis cette époque, l'amertume qu'il éprouvait à voir les autres taper dans un ballon et courir au soleil ne devait jamais le quitter, même s'il la cachait. Dans ses écrits, cela se traduit aussi par l'ironie », dit son biographe.

Albert doit redoubler sa classe de philo, regarder les matchs du RUA depuis les tribunes, se soumettre aux douloureuses infiltrations avec lesquelles on soignait alors sa maladie. On peut dater là la fin de son adolescence et de sa jeunesse pauvre et ensoleillée. Camus y a reçu une double éducation : celle de l'école publique, qui fit de lui l'un des plus brillants représentants de la méritocratie nationale ; et celle de la rue, des bagarres pour l'honneur, des cartables jetés au sol pour des parties de ballon, des courses éperdues vers la mer toute proche. Il n'oubliera ni l'une ni l'autre : toute sa vie, Camus sera un brillant sujet et un bon camarade.

Son déménagement chez l'oncle Acault entraîne bien des changements : Gustave Acault est un boucher à l'ancienne, un commerçant-intellectuel prospère et spectaculairement moustachu, épris de littérature, qui participe volontiers aux discussions collectives aux terrasses des cafés. L'appartement qu'il occupe avec sa femme, doté d'un jardin, apparaît luxueux. Antoinette et Gustave, qui n'ont pas d'enfants, gâtent Albert : lui qui a toujours été soigné devient un dandy portant borsalino et costume blanc – une façon peut-être de cacher sa « honte » et sa « honte d'avoir honte » de ses origines pauvres. Avec quelques camarades intéressés par la littérature – Max-Pol Fouchet, Louis Benisti – il forme un petit groupe aux discussions passionnées *(lire p. 38)*.

En 1932, Albert passe son bac et s'inscrit en hypokhâgne. Cette année-là, sa redoutable grand-mère disparaît, et il s'éprend de Simone Hié : une conquête, dans tous les sens du terme, car, avec sa mise sophistiquée, ses origines bourgeoises et ses manières de femme fatale, elle est une sorte de vedette féminine pour la jeunesse algéroise. L'oncle Acault l'apprécie peu – sans doute parce qu'elle distrait Albert de ses études et qu'il voit en elle une mauvaise influence. Il se trouve aussi que Simone Hié est morphinomane. Camus l'épouse

JEAN GRENIER, OUVREUR DE VOCATION

« Mettez-vous au premier rang, avec les fortes têtes », furent les premiers mots que Jean Grenier adressa au jeune Albert Camus lorsque celui-ci pénétra dans sa classe de philo du lycée d'Alger, à la rentrée 1930. Comme l'instituteur Louis Germain, le professeur repère vite en lui un talent hors normes… Âgé de 32 ans, il est aussi homme de lettres : il publie quatre fois cette année-là dans *La NRF,* ce qui augmente son aura auprès de ses élèves. À 20 ans, Camus lit avec passion l'ouvrage de son professeur, *Les Iles,* où celui-ci dépeint un bonheur éclairé par la lumière méditerranéenne. Le jeune homme y voit la confirmation de sa propre vocation. Plus tard, il en préfacera la réédition : « Il nous fallait des maîtres plus subtils et qu'un homme, par exemple, né sur d'autres rivages, amoureux lui aussi de la lumière et de la splendeur des corps, vînt nous dire, dans un langage inimitable, que ces apparences étaient belles, mais qu'elles devaient périr et qu'il fallait alors les aimer désespérément. » Ce professeur-là le suivra, lui aussi, toute sa vie.

A. B.

1941

Le 21 février, « les trois Absurdes sont achevés » : l'essai *(Le Mythe de Sisyphe),* le roman *(L'Étranger)* et la pièce *(Caligula),* qui sera profondément remaniée.

1942

Repris par la tuberculose, Camus part en février pour Le Panelier, près du Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire). *L'Étranger* est publié, *Le Mythe de Sisyphe* paraît peu après. À Lyon, il retrouve Pascal Pia, qui l'introduira à la résistance active.

1943

À la représentation générale des *Mouches,* Camus rencontre Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, avec qui il se lie d'amitié. Il rédige la première des *Lettres à un ami allemand* et devient lecteur chez Gallimard. *L'Intelligence et l'Échafaud,* un essai portant sur Mme de La Fayette et le classicisme, est publié.

EDMOND CHARLOT : « À 23 ANS, IL ÉTAIT LA SÉDUCTION MÊME »

Camarade de Camus au lycée d'Alger, l'éditeur et libraire a fait paraître le premier texte de l'écrivain. Il se souvient…

« Camus était en terminale quand j'étais en première. Nous avions le même professeur de philo, Jean Grenier. C'est lui d'ailleurs qui m'a donné l'idée d'ouvrir une librairie et une maison d'édition. Le premier texte de Camus que j'ai publié fut *Révolte dans les Asturies*, en 1936. Le maire d'Alger avait interdit la représentation de la pièce. Un an plus tard, j'éditais *L'Envers et l'Endroit,* à 350 exemplaires vendus chacun 20 francs. Puis, en 1938, Camus me confia le manuscrit de *Noces.* Ces deux ouvrages sont restés longtemps introuvables. Gallimard les réédita à la fin des années 1950. Camus était beau garçon, les traits réguliers, pas très grand, mince avec une espèce de distinction naturelle. À 23 ans, il était la séduction même, toutes les femmes étaient amoureuses de lui ! Sa culture était stupéfiante, il était avide de toutes les nouveautés : Hemingway, Faulkner, Dos Passos, Kafka… et avait des idées précises sur tout. Ma librairie était son QG. Il y donnait ses rendez-vous et lisait les manuscrits assis dans l'escalier sous la soupente. Pendant six ans, à Alger puis en France, il a rédigé ainsi des centaines de fiches de lecture. Je me souviens de l'une de ses notes : "L'agriculture manque de bras !" D'une autre aussi : "Hélas, oui : publiez-le, car il vous faut vivre." Il avait la dent dure ! L'édition le captivait ; à 19 ans déjà il s'occupait de *Jeune Méditerranée,* le bulletin de la maison de la culture d'Alger. Autour de la librairie, nous étions toute une bande, insouciante et sans le sou : Gabriel Audisio, Claude de Fréminville, Jean Grenier, René-Jean Clot… Nous faisions de grands projets. Avec la création de la revue *Rivages* nous voulions faire connaître en métropole la culture méditerranéenne. Camus présenta le journal comme un lieu d'expression sensuelle, vivante, barbare, "ressuscitant sinon le soleil, du moins les formes bariolées de la passion de vivre". Deux numéros seulement parurent, puis Vichy l'interdit. Plus tard, on parla de l'École d'Alger. C'est aussi bête que l'appellation "pieds-noirs". Nous aimions la mer, le soleil, les femmes, la lumière, c'est tout… »

Propos recueillis par Catherine Argand

Edmond Charlot, en 2002.

en 1934 et se sépare d'elle en 1936 – lors d'un voyage en Europe avec leur ami Yves Bourgeois, quand Camus intercepte la lettre, adressée à sa femme, d'un amant médecin. Cette trahison s'ajoute à une déception : Camus, qui a terminé son mémoire *(Métaphysique chrétienne et néoplatonisme),* s'est vu interdire de passer l'agrégation en raison de sa mauvaise santé.

De 1932 à 1936, Camus se trouve d'autres joies, d'autres fraternités. À l'université d'Alger, qu'il intègre en 1933, il devient un étudiant qui impressionne ses professeurs et le meneur d'une bande d'esthètes qui prônent entre eux le vouvoiement. Un meneur mystérieux, qui n'invite jamais chez lui et laisse entendre que sa mère vit à Oran. En 1935, il adhère au Parti communiste. Un mariage de raison : Albert n'est pas marxiste (« Je me refuserai toujours à mettre entre la vie et l'homme un

1944

Camus collabore à la rédaction et à l'impression de *Combat,* alors clandestin. L'arrestation de Claude Bourdet et l'accession de Pascal Pia à de plus hautes responsabilités lui vaudront plus tard de diriger le journal sous les noms de Bauchart et de Mathé. *Le Malentendu* est créé au Théâtre des Mathurins. Camus tombe amoureux de Maria Casarès.

1945

Camus s'oppose à François Mauriac sur l'épuration. L'exécution de Robert Brasillach entraîne chez lui un changement d'attitude : il s'associe à une pétition demandant la grâce de l'écrivain. *Caligula* est créé au Théâtre Hébertot avec Gérard Philipe, Michel Bouquet, Margo Lion… Le succès est immédiat.

1946

Camus donne des conférences aux États-Unis, notamment à New York et Harvard. Il achève *La Peste* en août. Il se lie d'amitié avec René Char : l'auteur des *Feuillets d'Hypnos* est selon lui le grand poète français du moment. Dans *Combat,* il signe une série d'articles intitulée « Ni victimes ni bourreaux ».

DAVID HUGUENIN/WIKIMEDIA COMMONS

volume du *Capital* ») mais veut défendre les humbles et les musulmans. Las ! Staline, inquiet de la montée de l'Allemagne hitlérienne, estime qu'une France faible nuirait à ses intérêts et que persister à soutenir l'anticolonialisme serait tirer une balle dans le pied d'un potentiel allié. Or une des tâches d'Albert au Parti communiste avait été d'œuvrer au rapprochement du parti avec les indépendantistes de l'Étoile nord-africaine, de Messali Hadj, désormais traités en ennemis. Albert est exclu du parti en 1937.

Entretemps, il a fondé une sorte d'université populaire (le Collège du travail) et une troupe censée défendre la cause communiste sur les planches (le Théâtre du Travail). Là naît sa passion pour les collectifs. Camus adapte *Le Temps du mépris,* de Malraux, écrit avec ses amis une pièce édifiante *(Révolte dans les Asturies),* aussitôt interdite par le maire d'Alger, Augustin Rozis. Le texte – qu'Albert juge littérairement mauvais, mais politiquement utile – sera publié par un éditeur de 20 ans nommé Edmond Charlot *(lire ci-contre)*. Après la rupture avec le PC, la compagnie deviendra le Théâtre de l'Équipe, apolitique et inspiré par Jacques Copeau. À l'époque, Camus est un des orateurs de la maison de la culture d'Alger – et il écrit des articles, fait paraître *L'Envers et l'Endroit,* recueil de textes personnels que la critique jugera amer et pessimiste, travaille sur *Noces,* essais lyriques où il loue notamment la beauté des ruines de Tipasa.

Ses amis le voient faire feu de tout bois et s'épuiser : à l'été 1937, Albert se laisse convaincre d'aller se reposer dans les Alpes (dont il déteste les paysages). Ce voyage lui permet de découvrir Paris et probablement Lourmarin, village provençal cher à son professeur Jean Grenier. Herbert R. Lottman voit en cet été un moment charnière : « À partir de cette époque, il sut que son vrai travail serait de créer des œuvres à partir de la vie qu'il menait. Il lui fallait préserver son temps, et surtout préserver ses forces. » Pour l'instant, il en est à prendre des notes pour *La Mort heureuse,* roman avorté qui préfigure *L'Étranger.*

LE TEMPS DE L'ENGAGEMENT

Au retour des vacances, Albert, qui a besoin d'argent, se met à travailler à l'Institut de météorologie et de physique du globe d'Alger : sa première tâche, sisyphéenne, est de « faire l'inventaire des données enregistrées » dans les « 353 stations météorologiques au cours des vingt-cinq dernières années ». Albert s'en acquitte avec sérieux. Puis il rejoint *Alger républicain (lire p. 72)*. Puis la Seconde Guerre mondiale, le départ à Paris et le mariage avec la belle Francine Faure, brillante pianiste venue d'Oran. Puis *L'Étranger,* dont Albert a fixé les premières lignes en décembre 1938 et qui séduit le comité de lecture de Gallimard en décembre 1941. Albert mesure sa chance, mais refuse courageusement une publication dans *La NRF,* alors dirigée par Jean Paulhan : la revue est éditée avec l'aval des nazis. Cela ne lui porte pas préjudice : *L'Étranger* paraît en juin 1942 après avoir enthousiasmé tous ses premiers lecteurs – de Paulhan au lieutenant Heller, de la Propaganda Staffel. Des années plus tard, Camus dira sa lassitude d'être toujours réduit à ce seul roman. Pour l'heure, *L'Étranger* – suivi du *Mythe de Sisyphe,* en octobre – fait de lui une demi-célébrité, riche de promesses : c'est en 1942 qu'Albert devient Camus.

Toujours par le truchement de Pascal Pia, il rejoint la rédaction de *Combat,* le quotidien clandestin de la Résistance. Il devient aussi lecteur chez Gallimard et intègre ainsi le monde gris de l'édition française sous l'Occupation, où se côtoient des résistants comme Malraux et des collaborateurs comme Drieu la Rochelle. Chez Gallimard, l'influence se partage entre les ex-surréalistes (Queneau, Bataille et autres) et les membres du groupe de Pontigny (Gide, Malraux, Valéry, Claudel). Camus n'appartient à aucune coterie, ce qui l'expose. En privé, Paulhan le traite d'Anatole France, mais la famille Gallimard, qui voit en Camus l'avenir, le fait entrer au prestigieux comité de lecture.

Dès lors, Camus mène une double vie professionnelle – entre son bureau chez Gallimard et ses activités clandestines à *Combat*. En même temps, il travaille à *Caligula*. C'est aussi l'époque des discussions au Flore avec Sartre et Simone de Beauvoir, des « fiestas » chez Leiris, Bataille ou Sartre : « Le catalyseur était l'alcool, en quantité », note son biographe. « Sartre, dans un placard, dirigeait un orchestre

Pour l'heure, L'Étranger – suivi du Mythe de Sisyphe – fait de lui une demi-célébrité. C'est en 1942 qu'Albert devient Camus

1947

Camus proteste contre la répression à Madagascar. Les difficultés financières et politiques amènent la dissolution de l'équipe de *Combat.* Camus a pris le relais de Pascal Pia à la direction du journal, avant que les deux hommes se brouillent. En juin, *La Peste* est publiée : c'est un immense succès.

1948

En octobre, *L'État de siège* est monté au Théâtre Marigny dans une mise en scène de Jean-Louis Barrault. Celui-ci s'attendait à du Camus lyrique, celui de *Caligula,* mais c'est l'auteur ironique de *La Peste* qui rédigea la pièce. *L'État de siège* essuiera un échec, qui détournera l'écrivain de la création théâtrale.

1949

Camus lance un appel en faveur de communistes grecs condamnés à mort. De juin à août, il voyage en Amérique du Sud pour une tournée de conférences. Son retour est marqué par une nouvelle poussée de fièvre tuberculeuse. Le 15 décembre, il assiste à la création des *Justes* au Théâtre Hébertot avec Maria Casarès, Serge Reggiani, Michel Bouquet…

imaginaire ; Camus et Lemarchand jouaient des marches militaires sur des casseroles. » À cette époque, Camus connaît aussi des enthousiasmes amoureux (sa rencontre avec Maria Casarès), paternels (la naissance de ses jumeaux, Catherine et Jean, en 1945) et politiques : la rédaction de *Combat* espère bien que la libération de la France se poursuivra en révolution

Dans le *Combat* libre, Camus ferraille avec François Mauriac, éditorialiste au *Figaro,* à propos de l'épuration. Pour *Combat,* celle-ci est une nécessité, et il s'agit d'épurer bien, par souci de justice plutôt que désir de vengeance. Mauriac quant à lui prône la « charité d'abord » et veut que l'on pardonne aux collaborateurs afin que puisse advenir une réconciliation nationale. Camus doit-il continuer à plaider pour que les collaborateurs soient châtiés au nom de la justice, quand cette justice inclut la peine de mort, qu'il abhorre ? Il tranchera en demandant la grâce de l'écrivain-collaborateur Brasillach, condamné à la peine capitale.

En septembre 1945, *Caligula* est joué au Théâtre Hébertot – avec un jeune premier nommé Gérard Philipe dans le rôle-titre. Les critiques sont mitigées, mais surtout très nombreuses, ce qui traduit son statut. « La renommée ! Dans le meilleur des cas, un malentendu. Mais je ne prendrai pas l'air supérieur de qui la dédaigne » *(Carnets II)*. Dans le Saint-Germain-des-Prés effervescent d'après guerre, Camus fait sensation. Mais les premières dissensions avec Sartre apparaissent, souvent après un verre de trop.

« TOUS ET TOUTES CONTRE MOI »

L'année suivante, Camus part pour New York – où *L'Étranger* est publié en avril et où on persiste à le prendre pour un existentialiste. Il profite du voyage pour envoyer 80 kilos de vivres à sa famille. À son retour, il s'aperçoit qu'il a reçu la rosette de la Résistance. « Je ne l'ai pas demandée et je ne la porte pas. Ce que j'ai fait est peu de chose et on ne l'a pas encore donnée à des amis qui ont été tués à côté de moi », écrit-il à Louis Germain. Tant de Camus dans cette citation !

La Peste, où il expose en roman les enjeux de l'engagement, paraît en juin 1947 : à l'automne, 100 000 exemplaires en sont écoulés. Le succès ne change pas Camus, qui n'a que peu d'intérêt pour l'argent *(lire p. 11),* mais il change sa vie : une journaliste tente de se faire embaucher comme bonne chez lui, les éditions Gallimard le gratifient d'une secrétaire pour repousser solliciteurs et admirateurs… Camus s'échappe auprès de ses amis, Louis Guilloux (l'auteur du remarquable *Sang noir)* et du poète René Char *(lire p. 68-71)*. Il devient aussi moins disponible pour ses vieux camarades. Mais il garde sa passion pour le théâtre : le 27 octobre 1948 a lieu la première de sa pièce, *L'État de siège,* au Théâtre Marigny, mise en scène par Jean-Louis Barrault, avec notamment Maria Casarès. Une catastrophe. Camus notera, dans une introduction à l'édition américaine, que la pièce a « obtenu sans effort l'unanimité de la critique », mais contre elle.

La renommée est peut-être « un malentendu », elle permet de se faire entendre. Camus se sert de la sienne avec générosité et souvent discrètement. Dans la liste de ceux qu'il a défendus, se lisent en creux la plupart des causes du XX^e siècle. Camus soutient, entre autres, le pacifiste américain Garry Davis, qui se veut « citoyen du monde », et les républicains espagnols internés dans les camps russes ; plus tard, il écrira au Premier ministre grec pour faire libérer les intellectuels grecs de gauche, interviendra en faveur de Victoria Ocampo, incarcérée par le pouvoir argentin, défendra les ouvriers grévistes de Berlin-Est, des nationalistes algériens menacés par la peine de mort…

Dans la liste de ceux que Camus a défendus, se lisent en creux la plupart des causes du XX^e siècle

Ces engagements sont toujours conformes à ses principes – Camus veille à ne jamais se compromettre avec la gauche stalinienne, même quand il défend les mêmes causes. Cela lui vaut des ennemis de toutes parts. En 1950, la revue *Empédocle* traduit un article paru trois ans plus tôt dans la publication soviétique *Novy Mir,* traitant Camus de « propagandiste de l'individualisme décadent ». Un an auparavant, dans la revue *Liberté de l'esprit,* un certain Roger Nimier, 23 ans, se payait Camus, coupable à ses yeux d'avoir laissé épurer les intellectuels français à la Libération. « Le silence de M. Camus, dans le silence universel, n'aurait rien de très remarquable

1950

Les articles politiques les plus importants de Camus parus entre 1944 et 1948 sont rassemblés et publiés sous le titre *Actuelles.* Camus s'installe à Paris, rue Madame (6e arr.).

1951

Publication de *L'Homme révolté,* qui suscite une polémique avec les existentialistes, les surréalistes, les communistes et certains chrétiens. Cette œuvre, qui s'interroge sur la violence, procède à une analyse critique de certaines formes de l'esprit révolutionnaire.

1952

En mai, *Les Temps modernes,* dont Sartre est le directeur, publient sur *L'Homme révolté,* sous la signature de Francis Jeanson, un article insultant pour l'ouvrage et la personne de Camus. La réponse de celui-ci, adressée au directeur de la revue, est suivie en août d'une lettre de Sartre qui enterre officiellement leur amitié.

CATHERINE SELLERS : « LE THÉÂTRE, C'ÉTAIT SON REFUGE »

Son interprétation de Temple Drake dans l'adaptation de Faulkner par Camus marque le début d'une riche collaboration avec l'écrivain, ainsi que d'une liaison amoureuse interrompue par la disparition de celui-ci.

« C'était en mai 1956. Un matin je reçois un appel. Camus cherchait une comédienne pour son adaptation de *Requiem pour une nonne* de Faulkner. Je ne l'avais encore jamais rencontré. Il est arrivé, le manuscrit de la pièce sous le bras, et m'a dit : "Si le rôle de Temple Drake vous plaît, il est à vous." Pour lui, la mise en scène commençait par le choix des acteurs. Il les connaissait tous, il allait au théâtre quasiment tous les soirs. Ses critères étaient poétiques. Il se moquait du réalisme. Faulkner décrit Temple Drake comme une blonde américaine aux longues jambes. Or je suis petite et brune ! Pendant les répétitions, nous travaillions dix ou douze heures d'affilée dans une atmosphère à la fois très concentrée et très détendue. Les acteurs lui donnaient l'amitié que lui refusaient les intellectuels. C'était son couvent, son phalanstère, son kibboutz, disait-il. Mais, entre les répétitions, il trouvait le temps de rédiger un appel à soutenir l'insurrection hongroise. Ses indications n'étaient pas abstraites. Au milieu de *Requiem* se trouve un très long monologue. Il me le décrivit comme une bobine de laine qui se déroule jusqu'au dernier brin. À la fin pourtant on s'aperçoit qu'elle est encore pleine. Il récusait les effets du théâtre de boulevard et tout autant le faux naturel inspiré du cinéma. Il aimait le mélange de lyrisme et de vérité, de simplicité et de démesure. Surtout le corps, le geste était primordial. Il disait souvent : "Le théâtre c'est une histoire de grandeur racontée par des corps." Il n'hésitait pas, lorsque nous répétions, à bondir sur la scène, à jouer une réplique, à indiquer un mouvement. Un jour, d'ailleurs, alors que Vilar jouait *Dom Juan,* Camus se rendit dans sa loge. Vilar avait un problème avec des chaussures de location qui le blessaient. Camus s'écria : "Mais tu ne peux pas continuer ainsi. Dom Juan est un danseur !" »

Propos recueillis par Catherine Argand

Catherine Sellers et Albert Camus pendant les répétitions de *Requiem pour une nonne* de Faulkner (1956).

RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGES

1953

Le 17 juin, des émeutes éclatent à Berlin-Est. Camus prend la parole à la Mutualité pour condamner l'intervention des chars soviétiques. *Actuelles II,* qui rassemble des articles politiques parus entre 1948 et 1953, est publié.

1954

L'Été, recueil de courts essais lyriques écrits entre 1939 et 1953, est publié. Francine tombe dans une profonde dépression. Désemparé, Camus n'arrive plus à écrire. Le 1er novembre, une série d'attentats, notamment dans les Aurès, marque le début de ce que le gouvernement français appellera longtemps les « évènements d'Algérie ».

1955

Il revient au journalisme à *L'Express,* lancé en 1953 par Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud. Il y traite essentiellement les problèmes coloniaux, et plus particulièrement ceux de la guerre d'Algérie, avec la volonté affirmée de soutenir la politique de Pierre Mendès France.

si le même écrivain ne s'élevait pas (avec éloquence) en faveur des nègres, des Palestiniens ou des jaunes [sic]. »

En 1949, à son retour d'un voyage en Amérique du Sud (où il a été traité en star de cinéma et en existentialiste), la maladie le reprend. Camus part se reposer au Chambon-sur-Lignon, où il termine *Les Justes* et commence un traitement à la streptomycine plus efficace et moins douloureux que les infiltrations. Il finit par prendre un congé d'un an de chez Gallimard, s'installe à Cabris, dans les Alpes-Maritimes, puis dans les Vosges. *L'Homme révolté,* auquel il travaille depuis neuf ans, paraît en octobre 1951. En mai 1952, *Les Temps modernes* publient la fameuse critique de Francis Jeanson *(lire p. 86)*. La rupture avec Sartre est consommée.

À la parution de *L'Homme révolté,* Camus se trouve dans un état de grande vulnérabilité, aggravée par sa santé. La violence de l'attaque de Francis Jeanson et la publicité faite à la polémique le laissent durablement blessé. « Tous et toutes contre moi pour me détruire, réclamant leur part sans répit, sans jamais, jamais me tendre la main, venir à mon secours, m'aimer enfin pour ce que je suis, et afin que je reste ce que je suis », note-t-il dans son journal. Sans compter qu'il est surmené : « Chaque lettre en amène trois autres, chaque être dix, chaque livre cent lettres et vingt correspondants, pendant que la vie continue, qu'il y a le travail, ceux que j'aime, et ceux qui ont besoin de moi », explose-t-il dans une lettre à Pierre Berger pour expliquer un rendez-vous ajourné. Cette année-là (1953), Francine Faure tombe malade – une probable dépression, qui la suivra toute sa vie. Dès lors, comme l'écrit Herbert R. Lottman : « À part *La Chute,* les six dernières années de sa vie ne sont qu'une succession de phases de frustration, de mélancolie, de blocage d'écriture. »

Avec Francine, à Cabris, en 1950.

L'ESCLANDRE DU NOBEL

La Chute, que bien des critiques interprètent comme une réponse à Sartre, paraît en mai 1956. Il s'agit à l'origine d'une nouvelle prévue pour le recueil *L'Exil et le Royaume,* qui a dépassé le projet initial. Il s'en vend entre 500 et 1 000 exemplaires par jour, mais Camus est-il encore en position de goûter ce succès ? Ses tentatives pour défendre une troisième voie, entre l'indépendance et le statu quo en Algérie, ont échoué. Sa campagne pour promouvoir une trêve pour les civils s'est terminée sous les huées *(lire p. 84)*. Camus a pourtant des alliés – la gauche non stalinienne –, mais les voix de ses ennemis sonnent plus fort.

Quand Camus reçoit son Nobel, à 44 ans, ses ennemis se répandent en sarcasme. « En décernant son prix à Camus, le Nobel couronne une œuvre terminée », titre la revue *Arts*. Lors du voyage en Suède, éclate une nouvelle polémique dont ils se délectent : le 12 décembre 1957, Camus rencontre des étudiants de l'université de Stockholm pour un débat littéraire. Une seule question concernant son œuvre littéraire lui est posée, puis la discussion vire politique. Un jeune musulman interpelle Camus : pourquoi intervient-il si souvent sur l'Europe de l'Est et si peu sur l'Algérie ? Camus, bouleversé, rappelle qu'il s'est toujours exprimé sur l'Algérie jusqu'au moment où il lui est apparu que ses interventions ne pouvaient qu'aggraver la terreur. Il évoque brièvement ses actions – bien réelles – en faveur des militants algériens nationalistes. Et il termine en disant : « J'ai toujours condamné la terreur, je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice. »

Cette tirade n'est pas l'aveu d'un homme acculé : Camus y reformule une idée qu'il n'a cessé de manifester. Quand, sous l'influence de la politique, la justice se trahit en prenant la forme de crimes aveugles, c'est bien l'être humain qu'il faut sauver. Mais, pour une opinion exacerbée par la guerre d'Algérie, cette position est insupportable. Comme il le dira, le 12 novembre 1958, lors d'un dîner avec des écrivains algériens : « Je suis suspect aux nationalistes des deux bords. J'ai le tort pour les uns de ne pas être assez… patriote. Pour les autres, je le suis trop. […] Ce que trop d'Arabes ne comprennent pas, c'est que je l'aime [l'Algérie] comme un Français qui aime les Arabes, et veut qu'ils soient chez eux en Algérie, sans pour cela s'y sentir lui-même un étranger. » Camus ne va pas bien

1956

Le 22 janvier, à la demande de ses amis « libéraux » et sous les huées des partisans de « l'Algérie française », Camus lance un appel à la trêve civile. Il demande aux deux camps d'épargner les civils en cas d'intensification des combats. *La Chute,* récit, est publiée en mai.

1957

L'Exil et le Royaume, recueil de nouvelles, est publié. Le 16 octobre, Camus devient le neuvième Français, et le plus jeune, à recevoir le prix Nobel de littérature, « pour l'ensemble d'une œuvre qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes ».

1958

La santé de Camus est mauvaise : les attaques que le Nobel lui a values et le conflit algérien entretiennent une grande fatigue nerveuse qu'un voyage en Grèce ne dissipe pas. Il achète une maison à Lourmarin, dans le Vaucluse, non loin de L'Isle-sur-la-Sorgue, où il retrouve souvent René Char.

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

alors. Il consulte un psychiatre, souffre de problèmes respiratoires, peine à écrire, s'évanouit parfois.

En 1958, Albert Camus se met à travailler au *Premier Homme*, « ce qui peut-être le guérit, ou fut l'indice de sa guérison », note Herbert R. Lottman. Cette année-là, il achète sa maison à Lourmarin : un havre provençal sans touristes, près de L'Isle-sur-la-Sorgue, où vit son ami René Char, et où il est le voisin de Jean Grenier. Son biographe le montre finançant le club de foot local et reprenant gentiment ceux qui l'appellent « Maître ». Il travaille à un nouveau projet pour les planches (l'adaptation des *Possédés* de Dostoïevski) et cherche à monter un théâtre…

Camus fête le nouvel an 1960 à Lourmarin avec sa famille, ses amis Michel et Janine Gallimard et leur fille Anne. Le 3 janvier, Francine Camus et ses enfants rentrent à Paris en train. Camus monte dans la Facel Vega des Gallimard. À hauteur du lieu-dit du Petit-Villeblevin, la voiture fait une embardée, heurte un arbre, puis deux… Projeté contre la vitre arrière, Camus meurt sur le coup – Michel Gallimard décède quelques jours avant que la presse ne commence à le traiter de fou du volant. Le tumulte des polémiques retombe, la guerre d'Algérie s'achève, et les livres de Camus continuent de se vendre et de s'attirer, à chaque génération, de nouveaux lecteurs qui les tiennent, à raison, pour des chefs-d'œuvre de littérature et des boussoles morales. Nous en sommes là.

Alexis Brocas

Avec sa femme, Francine, et les jumeaux, Catherine et Jean.

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

1959

Les Possédés, que Camus a adaptés de Dostoïevski, sont créés au Théâtre Antoine. En fin d'année, Camus semble avoir retrouvé son énergie créatrice et rédige à Lourmarin deux cents pages du *Premier Homme*.

1960

Le 4 janvier, Camus quitte Lourmarin pour Paris dans la voiture de Michel Gallimard, neveu de l'éditeur Gaston Gallimard. Le véhicule se fracasse contre un arbre à Villeblevin, dans l'Yonne. Camus meurt sur le coup, Michel Gallimard quelques jours plus tard.

1994

Parution du *Premier Homme*, manuscrit inachevé retrouvé après l'accident.

Chronologie réalisée par Roger Quilliot et Pierre-Louis Rey

« C'ÉTAIENT DES FEMMES BIEN »

Une mère, qui l'a élevé seule, deux épouses, l'une qui le trompa, l'autre qu'il trompa, quelques maîtresses, irrésistibles, une fille, qui se consacre à sa postérité. Elles ont accompagné l'écrivain tout au long de sa vie et racontent l'homme amoureux, le fils et le père.

Camus fut-il un homme à femmes, un don Juan à rallonge, un simple cavaleur, un collectionneur impénitent, bref un séducteur ? Dans *Le Premier Homme*, manuscrit trouvé à sa mort, Albert Camus, *alias* Jacques Cormery, part à la recherche de son père mort en 1914. C'est sur les femmes qu'il tombe. La première, c'est la grand-mère au corps massif, au visage hommasse, coiffée d'un chignon austère, autoritaire, égorgeuse de poules, dressant Albert et son frère au martinet. Puis Camus dresse l'icône de sa mère, Catherine née Sintès. Dès les premières pages, il met en scène sa propre naissance, dérisoire. L'accouchement, dans le dénuement, de sa mère. Camus l'aime à la folie, d'autant que cette femme sait dès le début que les jeux sont faits. Belle, un petit nez droit qu'on retrouvera plus tard chez les maîtresses de son fils. Absente au monde, elle a le regard bon et résigné. Presque sourde et illettrée, elle a la parole difficile. Drapée dans une éternelle blouse grise ou noire, elle montre un visage avenant. Camus décrit cette femme de ménage, courbée sur son baquet et ses parquets. A-t-elle ployé sous la pauvreté ? Pis, elle est née pauvre. *Mektoub* ! C'est écrit, et depuis longtemps. Et Camus de décrire toute la famille : « Oh ! oui, c'était ainsi, la vie de cet enfant avait été ainsi, la vie avait été ainsi dans l'île pauvre du quartier, liée par la nécessité toute nue, au milieu d'une famille infirme et ignorante », écrit-il dans *Le Premier Homme*.

La mère de Camus, Catherine née Sintès, que l'écrivain aime à la folie.

FONDS ALBERT CAMUS. BIBLIOTHÈQUE MÉJANES, AIX-EN-PROVENCE/COLLECTION CATHERINE ET JEAN CAMUS

LIAISONS CROISÉES

On le sait, Camus force cet horizon barré et s'arrache à cette fatalité de la misère grâce à la culture. Trois rencontres seront décisives : l'instituteur Louis Germain, le professeur de philosophie Jean Grenier, et René Poirier, son maître de l'université d'Alger. Alors que le pupille de la nation s'ouvre au monde, il découvre la femme. C'est la splendeur de sa jeune existence, l'amour et la sensualité réunis dans cette terre algérienne. La première rencontre, c'est Simone Hié. Charismatique, de bonne famille, starlette algéroise au fume-cigarette provocateur, fiancée du poète Max-Pol Fouchet. Camus lui fauche S. – pour les intimes – *(lire p. 41)*. Elle deviendra dépendante aux paradis artificiels : morphine et héroïne. Très belle, elle n'échappe pas à l'autodestruction. Camus l'épouse le 16 juin 1934 et lui consacre, l'année suivante, *Le*

Camus épouse en 1934 Simone Hié, fiancée d'abord à son ami Max-Pol Fouchet.

DR

Livre de Mélusine, un conte qui n'augure rien de bon. Camus se sépare de Simone, qui le trompe avec un médecin. En 1937, il rencontre une autre femme fatale, Christiane Galindo. Belle évidemment, fille d'institutrice, elle se met, sans rechigner, à sa Remington pour taper les premiers manuscrits de son amant. Elle traversera toute la vie d'Albert Camus.

Camus cultive aussi l'amitié féminine. Il ne néglige ni Jeanne Sicard ni Marguerite Dobrenn, bonnes camarades du Parti, comédiennes, confidentes. Mais il n'échappera jamais au jeu dangereux de la double vie, des liaisons croisées, des intrigues multiples, pas plus qu'il ne se résoudra à la séparation franche. Dans *La Chute,* l'avocat Jean-Baptiste Clamence déclare sans vergogne : « Je maintenais toutes mes affections autour de moi pour m'en servir quand je le voulais. Je ne pouvais donc vivre, de mon aveu même, qu'à la condition que, sur toute la terre, tous les êtres, ou le plus grand nombre possible, fussent tournés vers moi, éternellement vacants, privés de vie indépendante […]. » Une espèce d'« hélio-centrisme » amoureux assez ressemblant à l'écrivain. Peut-être Camus se dédommageait-il avec ses charmantes partenaires de l'amour exténuant voué à sa mère, de cet hymne filial constant à la pauvreté et au silence ?

Bientôt, il rencontre celle qui va devenir son épouse et la mère des jumeaux, Catherine et Jean. C'est Francine Faure, excellente pianiste, inimitable dans Bach, et mathématicienne. Elle est ravissante. Pleine de retenue, peu grivoise, elle sait se faire désirer de ses amoureux. Elle frappe au cœur le jeune Camus. Après de longues tergiversations, Albert épouse civilement Francine Faure, le 3 décembre 1940, à Lyon, en zone libre, alors qu'il travaille comme secrétaire de rédaction à *Paris-Soir.* Il perd vite son emploi, et Francine regagne l'Algérie.

Dans Paris occupé, Camus rencontre « l'Unique », la comédienne Maria Casarès *(lire p. 71)*. Ils sont faits l'un pour l'autre. Lorsque Francine rejoint Paris, elle devra subir cette liaison publique, qui inaugure une longue série. Elle sombre dans une profonde dépression, qu'Albert se reproche. Manque d'esprit de sérieux, égoïsme, et tutti quanti. On envisage une psychanalyse, mais Francine subira vingt-trois électrochocs. Après une consultation chez un spécialiste, Camus écrit, libéré : « Selon lui la nécessité où je suis d'épargner la santé de Francine me fait vivre "dans une boule de verre". Son ordonnance : liberté et égoïsme. Superbe ordonnance, dis-je. Et de loin la plus facile à vivre[1]. » En 1946, Camus débarque aux États-Unis. Les jeunes étudiantes sont émoustillées, et sa guide se nomme Patricia Blake. Ravissante et accorte, elle fait oublier à l'écrivain adulé la vieillesse qui s'annonce. Camus a 33 ans ! En 1958, devenu « vieux » pour de bon, il rencontre Mi, mannequin chez Jacques Fath. Il l'installe dans une maison proche de la sienne à Lourmarin. Lorsqu'il part « faire une promenade », toute la famille sait où il va. Dans un carnet préliminaire au *Premier Homme,* le romancier tient ses comptes. L'année de sa mort, il a quatre femmes dans sa vie : Francine, Maria, Catherine et Mi, sa dernière maîtresse en titre.

N'oublions pas sa fille, Catherine Camus, l'autre femme de sa vie. Née en 1945, elle s'est engagée avec un grand courage à gérer l'œuvre de son père. Elle a renoncé à son métier d'avocate. « Quand on s'appelle Camus, dit-elle, on ne devrait pas parler d'ayants droit, mais d'ayants devoir[2]. » En 1994, elle sort de sa réserve et publie *Le Premier Homme,* le manuscrit retrouvé dans le coffre de la Facel Vega *(lire p. 46)*, sans la moindre correction. Une décision courageuse. De son père, elle a hérité le sens de l'absurde. Elle a prêté son serment d'avocate le jour où sa mère est entrée à l'hôpital pour y mourir peu après. Et toutes ces femmes ? « Il était libre, et c'étaient des femmes bien[3]. »

Alain Rubens

Dans un carnet préliminaire au Premier Homme, le romancier tient ses comptes. L'année de sa mort, il a quatre femmes dans sa vie : Francine, Maria, Catherine et Mi

1. *Albert Camus, une vie,* Olivier Todd, Folio, p. 819.
2. « Catherine Camus, 52 ans, fille d'Albert », *Libération* du 10 août 1998.
3. *Ibid.*

LES LIEUX D'UNE VIE

Le quartier de son enfance, Belcourt, dans l'est d'Alger, se devine dans de nombreuses œuvres de Camus, de *L'Étranger* au *Premier Homme*. En 1958, l'écrivain, amoureux de la Provence, achète une maison à Lourmarin, où il retrouve la lumière et les paysages méditerranéens. Quant au stade d'Alger, il évoque sa passion – contrariée – pour le football et l'importance de la camaraderie dans son existence et dans sa philosophie.

L'ENFANCE À BELCOURT

Dans une lettre à René Char d'octobre 1953, Albert Camus écrit : « Oui, renoncer à l'enfance est impossible. Et pourtant il faut s'en séparer un jour, extérieurement au moins. Mais être un homme, subir d'être un homme et, parfois aussi, subir les hommes, quelle peine ! Coïncidence : je pensais aussi ces derniers temps à Alger et à mon enfance. Mais j'ai grandi dans des rues poussiéreuses, sur des plages sales. Nous nagions, et un peu plus loin c'était la mer pure. La vie était dure chez moi, et j'étais prodigieusement heureux, la plupart du temps. »

Aurélie Marcireau et Franck Planeille

Une enfance à Belcourt, quartier populaire de l'Alger colonial.

LE BONHEUR À LOURMARIN

Que faire de l'argent récolté avec le prix Nobel de littérature ? S'acheter une belle maison dans le Luberon. Avec son chèque suédois, Albert Camus s'offre, en 1958, une ancienne magnanerie (ferme où l'on élève les vers à soie) à Lourmarin. Il y retrouve les lumières de son Algérie natale. La maison est toujours là, habitée par sa fille, Catherine, avec ses volets verts, sa terrasse arrondie, son cyprès. Seul le nom de la rue a changé : la grand-rue de l'Église a été rebaptisée rue Albert-Camus.

À deux pas de là, on peut encore s'asseoir à une table du restaurant Ollier, où Camus avait coutume de boire son apéritif. « Un pastis pour Monsieur Terrasse ! », commandait le garçon, soucieux de garder secrète l'identité du prestigieux client. Un peu plus loin, à l'ombre du château, le stade de foot, autre passion de l'écrivain, qui avait même offert des maillots à la Jeunesse sportive lourmarinoise. Très vite, par sa simplicité, le Prix Nobel séduit le village. Chaque matin, de très bonne heure, il partait faire son « tour de plaine », sur la route de Cavaillon, en passant par le magnifique château de Lourmarin, dans cette campagne austère, lumineuse, paisible. Au retour, il écrit *Le Premier Homme*, debout à sa table, face au Luberon.

Ici, Camus fréquente aussi bien le forgeron du village ou les brocanteurs, chez qui il adore chiner, que le poète René Char, son voisin de L'Isle-sur-la-Sorgue. En revanche, il ne croisera jamais l'autre célébrité littéraire du village, Henri Bosco. Seule la mort les rapprochera. La tombe de l'auteur de *L'Étranger*, toute simple, couverte de laurier et de romarin, se situe à deux pas de celle de Bosco.

Jerôme Dupuis

COLLECTION PRIVÉE

Le grand stade municipal du football algérois est inauguré en 1930 dans le quartier de Belcourt.

Le village de Lourmarin, niché au pied du Luberon.

Francine Camus, dans sa maison (1961).

DES HOMMES ET DES BALLONS

La « camaraderie », ce mot oublié et un peu désuet de nos jours. Le camarade est le compagnon de lutte, d'espoir, différent dans son sens de l'ami ou du copain. Ainsi, être ensemble, dans « les ennuis et les joies d'une action commune. Cela s'appelle, je crois, la camaraderie, qui a été une des grandes joies de ma vie », a écrit Camus (1959). Cette camaraderie, cet esprit de bande, il les trouvait au théâtre et sur les terrains de football. En 1929, il rejoint le Racing universitaire algérois comme gardien de but, mais la maladie met fin à ses rêves sportifs. Il gardera néanmoins cette passion pour le ballon rond intacte tout au long de sa vie.

A. M. et F. P.

COLLECTION PRIVÉE - ARJENW/WIKIMEDIA COMMONS - BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LYON

MAX-POL FOUCHET

« C'était notre dignité, notre beauté d'adolescents »

Ami de jeunesse d'Albert Camus, le poète, critique, écrivain, mais aussi homme de télévision, retraçait, dans un article du *Magazine littéraire* paru en 1967, leur adolescence algéroise.

À cette époque, il y avait deux lycées à Alger : le petit et le grand. Le petit, objet d'un certain mépris ou pour le moins d'une certaine condescendance de la part du grand ; le grand, rejeté par le petit comme étant du côté de Bab el-Oued, quartier populaire et « juif ». Je faisais mes études au petit lycée, plus glorieusement nommé lycée Hoche, situé sur les hauteurs bourgeoises de Mustapha. À l'entrée en seconde, le petit lycée ne suffisait plus, nous devions émigrer et poursuivre nos études au grand. Est-ce là que j'ai connu Albert Camus ? Je ne sais plus… En tout cas, le Camus du grand lycée soudain s'impose à ma pensée en tant qu'admirateur d'un homme que j'admirais aussi : Jean Grenier, professeur de philosophie au grand lycée de Bab el-Oued. […]

Nous formions un petit groupe d'amis, composé de Camus et aussi d'un remarquable garçon, Jean de Maisonseul. Il était aristocrate, son vrai nom était Jean Pandrigue de Maisonseul, un nom lent et proustien. Lorsque nous étions, lui et moi, sur les bancs du petit lycée, il m'apprenait à dessiner, car il suivait l'enseignement de l'école ABC de dessin […]. Il y avait avec nous un sculpteur, Louis Bénisti, être extrêmement sensible, ainsi que Miquel, futur architecte lui aussi. Tel était le petit groupe que nous formions.

NOUS AVIONS DU GÉNIE

Comme nous n'étions pas riches ni les uns ni les autres, nous nous prêtions nos livres. Camus nous disait alors qu'il n'y avait que deux auteurs d'importance : Nietzsche et Dostoïevski. Un jour, je ne sais de quelle façon, *Ulysse* de Joyce me tomba dans les mains. Je le lus sans désemparer pendant une nuit et un jour, je m'en souviens. Je le prêtai aussitôt à Camus, qui s'enthousiasma. Mais quels que furent le talent, la grandeur qu'il reconnaissait à Joyce, ce qui comptait pour lui, c'était d'abord Nietzsche et Dostoïevski. Et la Bible, que j'oublie ! La Bible ! Je crois qu'il aurait pu, sur une île déserte, à cette époque, vivre exclusivement avec les œuvres complètes de Nietzsche, de Dostoïevski, et avec la Bible.

> ***Je crois qu'il aurait pu, sur une île déserte, à cette époque, vivre exclusivement avec les œuvres complètes de Nietzsche, de Dostoïevski, et avec la Bible***

Nous avions des entretiens, que nous prenions très au sérieux, adolescents sérieux que nous étions. Ces entretiens avaient souvent lieu en pleine Casbah d'Alger, dans un petit café au centre de la Casbah, qu'on appelait le café Fromentin. Pourquoi ? Parce qu'on prétendait que Fromentin l'avait fréquenté – nous n'en avions aucune preuve – et que Gide, le temps qu'il passa à Alger, y allait souvent. Le thé à la menthe y était exquis. Nous étions là au confluent de trois rues. Devant ce café passaient les habitants de la Casbah. Il y avait aussi une petite mosquée en face, et nous étions tous émus quand nous entendions du haut de son minaret la voix du muezzin, en particulier Camus, qui lisait maintenant les mystiques, Ruysbroek, par exemple, et saint Jean de la Croix. L'époque du café Fromentin a été importante pour nous, car nous avions l'impression d'inventer la littérature, et même de découvrir, d'inventer Nietzsche et Dostoïevski. Mais il y avait aussi les promenades. Nous avions l'habitude, le dimanche matin, de nous réunir dans un petit village qui dominait Alger, aux environs immédiats, le village de Bouzaréah, enchantés de savoir que le mot *bouzaréah* signifiait en français « baiser de l'air ». Alors, on y montait par un autobus cahotant et, de là-haut, nous prenions un chemin qui nous ramenait à Alger après une longue marche. Ce chemin dessinait sur les collines des tournants innombrables à mesure qu'il descendait vers la mer. Ces promenades, si j'ose dire, font partie de la circulation de mon sang. Il me paraît même que mes veines sont aussi sinueuses que les chemins de Bouzaréah vers la mer.

Nous descendions en marchant lentement. La première étape, c'était un tout petit

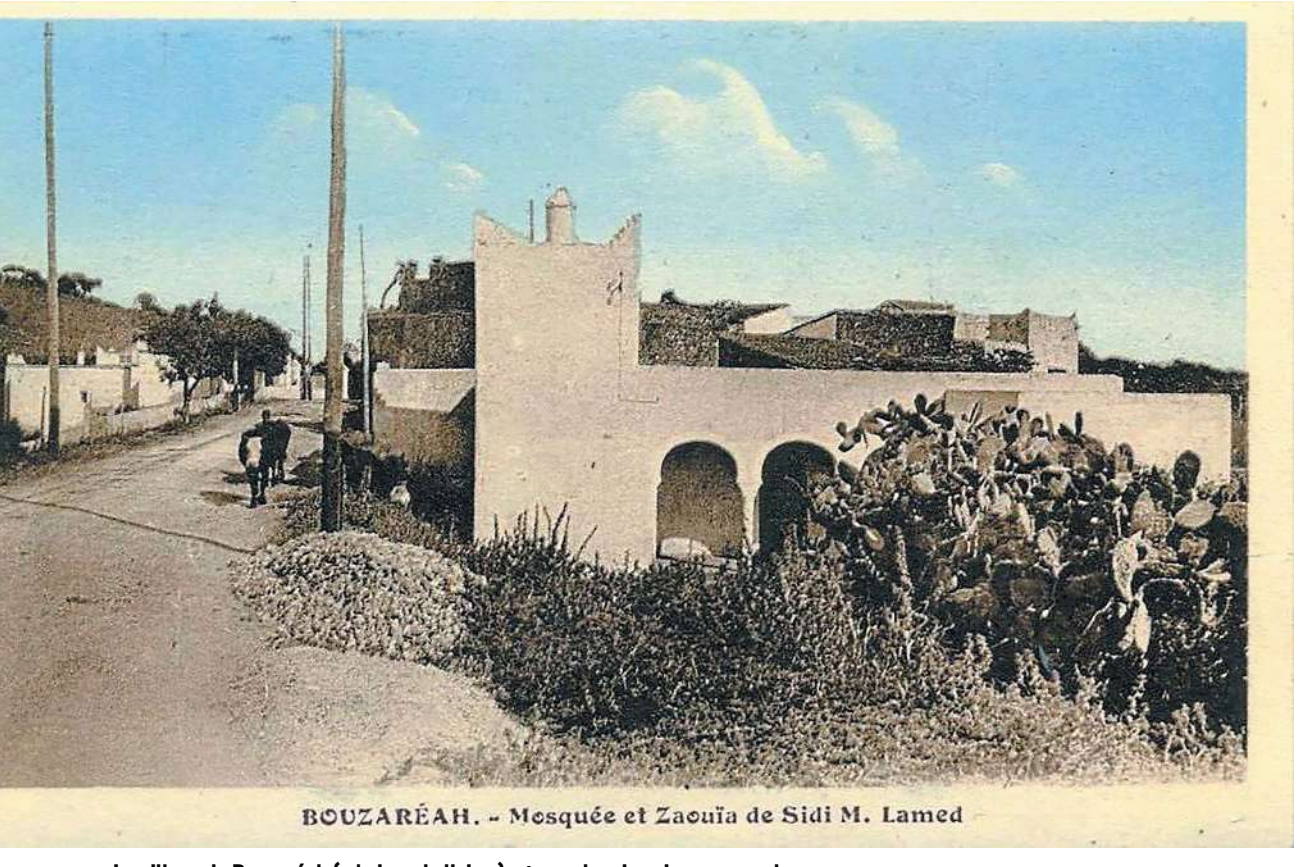
cimetière de rien du tout, mais si émouvant, avec de vieilles tombes d'Espagnols, de Maltais, de Français, qu'on avait enterrés là, au-dessus de la baie d'Alger. Camus et moi ne manquions jamais l'escale dans ce port au-dessus de la mer. On entendait des aboiements de chiens, des cris de coqs, des appels en espagnol venus de toutes les fermes voisines. Camus se sentait bien dans ce cimetière, car ce n'était pas la mort qu'on y trouvait, mais une espèce de vie, la vie, et il me fit remarquer un jour, je m'en souviens, combien un cimetière est un lieu vivant. Il me le fit remarquer parce que d'une tombe sortaient des théories de fourmis. Il me les montra et bien sûr nous ironisâmes, puisque l'ironie était notre règle. Plus loin, plus bas, il y avait un bistrot tenu par des Maltais, toujours au-dessus de la baie, et là nous mangions de la soubressade, buvions du gros vin, nous avions du génie et nous n'en doutions pas. C'est un jour, en descendant de Bouzaréah, que nous fûmes témoins d'un accident. Je l'ai déjà raconté ailleurs, mais je veux le raconter encore parce qu'il concerne la pensée de Camus à cette époque. Oui, nous étions redescendus de Bouzaréah ce jour-là, nous longions le boulevard qui est au bord de la mer. Notre attention fut attirée par un groupe de musulmans. Nous pouvions entendre des cris, des paroles douloureuses, des pleurs. Nous fûmes soudain les témoins de leur douleur. Ce que nous vîmes, en approchant : des hommes, des femmes faisaient cercle autour du corps d'un petit garçon qui gisait sur le sol. Ceux qui étaient là, sans doute le père et la mère, de proches parents, gémissaient, et la mère, selon la mode arabe, poussait de longs cris. L'enfant était sinon mort, du moins gravement blessé ou dans le coma, il avait été renversé par une automobile qui ne s'était pas arrêtée pour si peu, ce n'était qu'un enfant arabe, n'est-ce pas… L'enfant gisait là, les hommes et les femmes autour de lui, le spectacle était insoutenable. Camus et moi, nous nous sommes éloignés, parce que nous ne pouvions rien faire. À quelques mètres de là, Camus s'est arrêté, il s'est tourné vers le ciel, qui était démesurément bleu, il m'a montré le ciel de la main, le ciel impassible, et il m'a dit simplement ceci : « Tu vois, il ne répond rien. »

[…] Camus était très sensible, très attentif aux petits faits vrais. Il écoutait les gens parler dans la rue, et, lorsqu'il entendait une phrase toute simple mais qui portait en elle une saveur ou une signification propres, il ne manquait jamais de nous la répéter. Et nous, sous son influence qui était forte, nous guettions, en particulier dans les milieux populaires, la phrase toute simple qui soudain nous conduirait à une vérité essentielle, tout humaine, spontanée. Cet épisode d'une de nos promenades, je l'évoquerai encore plus d'une fois parce que je ne puis oublier le visage de Camus, la gravité et l'ironie de sa voix devant ce simple spectacle, ce que je sentis alors de révolte et de compassion.

L'« algérianité » de Camus se manifestait déjà par son aspect physique, surtout à cette époque. Je ne suis pas algérien, je ne suis pas « pied-noir », je suis un Normand transporté en Algérie, à tel point qu'au début j'eus du mal à me faire admettre par mes camarades du petit lycée Hoche, et plus tard du grand lycée de Bab el-Oued. On me tenait à l'écart, j'étais le « francaoui », comme on

Max-Pol Fouchet, en 1970.

BRIDGEMAN IMAGES



Le village de Bouzaréah (« baiser de l'air »), et ses chemins sinueux vers la mer.

dit là-bas, ou le « patos ». Alors Camus me semblait le type même de l'Algérois, par sa façon de s'habiller, par son élégance, par ses goûts. Il aimait « aller au football » au stade de Saint-Eugène, et il était très expert en matchs. Son goût pour la mer aussi, pour la plage, pour le soleil, qui s'exprime si admirablement dans *L'Étranger,* son goût pour les femmes, non moins (de cela, je ne puis parler davantage, mais il y aurait beaucoup à dire…). Au vrai, il y avait un bonheur algérien et algérois, et rien ne sert de le nier. Je ne crois pas être ambigu, l'on sait ce que j'ai souhaité pour l'Algérie, mais je reconnais que ce bonheur algérois nous tient tous à la mémoire, nous tient tous au cœur. On était heureux. Malgré le malheur des autres, malgré la conscience que nous avions de leur malheur, de l'injustice à l'égard des musulmans, c'est en disant cela que parfois je comprends les erreurs qui ont été commises par tant de Français d'Algérie, même si je n'excuse pas ces erreurs. Ils tenaient à leur bonheur. Est-ce qu'on peut réellement le leur reprocher ?

UN APPEL AU BONHEUR

En tout cas, de ce bonheur, Camus était, si je puis dire, amoureux. S'il y a un appel constant au bonheur dans son œuvre, c'est qu'il a vécu sa jeunesse en Algérie, et à Alger. Si je me souviens bien, il avait écrit un essai au titre étrange : *Beriha ou le Rêveur.* Qu'est devenu ce texte, je ne sais. Il me semble qu'il a été publié dans une revue dont nous nous occupions tous et qui s'appelait *Sud*. Je n'ai pas retrouvé le texte dans mes papiers, je n'ai retrouvé qu'une chose : la réponse de Camus à une lettre que je lui écrivis à propos de ce texte. Tout en étant admiratif – nous nous admirions tous les uns les autres ! –, j'étais sévère, et Camus répondit point par point à mes observations, systématique comme il savait l'être, car sa rigueur d'esprit était grande, et je me souviens toujours de Camus, par exemple, travaillant à ses examens de licence dans la bibliothèque de l'université d'Alger, arrivant parmi les premiers, ne partant qu'avec les derniers, ne se détachant pas de son livre ou de ses notes pendant les heures où il était là. Une prodigieuse volonté de s'accrocher, de réfléchir. Alors que tant d'autres et moi-même regardions les mouches voler, il faisait chaud, c'était Alger, lui était absolument tendu vers son étude. Nous lisions beaucoup, nous découvrions la littérature. Mieux : nous « étions » Nietzsche ou Dostoïevski ou Proust. Une part de nous-mêmes voulait être nietzschéenne ou dostoïevskienne. Nous avions aussi le goût du jeu. Nous mimions, consciemment ou non, la pensée des autres, et particulièrement celle des auteurs dont je

COLLECTION PRIVÉE

viens de parler. Peut-être Dostoïevski était-il pour nous l'auteur majeur. […] Il faut se mettre à la place de ces jeunes gens que nous étions, loin de la France, à Alger, dans une ville aussi peu intellectuelle que possible, où nos camarades de lycée n'étaient guère attirés par les livres, par les lectures, et ne faisaient que subir patiemment l'ennui de l'enseignement prodigué dans leur lycée ou dans leur collège. Nous nous sentions très seuls, les uns et les autres, et fiers de l'être, car nous constituions ainsi un petit groupe que, d'autorité, nous reconnaissions comme un groupe d'élite. […] En même temps, nous parlions de la situation des masses musulmanes en Algérie, nous étions indignés de voir le sort qui leur était réservé. Nous n'étions pas seulement des adolescents perdus dans les livres, nous étions aussi attentifs à la réalité. Et c'était notre dignité, notre beauté d'adolescents.

« ELLE A CHOISI »

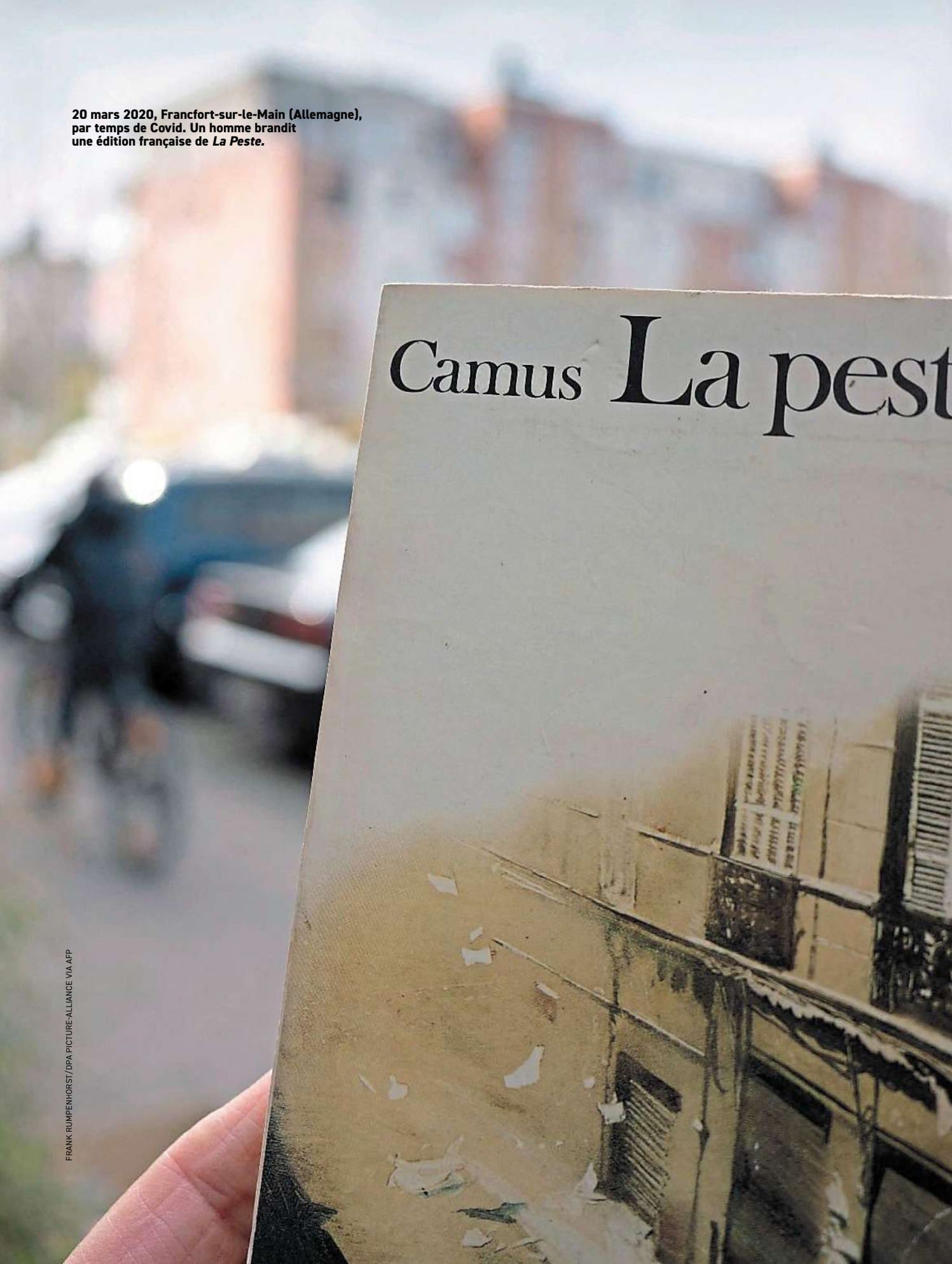
Justement, notre petit groupe fut, je crois, très troublé par une tragédie dont il m'est bien difficile de parler, mais dont il me serait plus difficile encore de ne pas parler. Certains vont me faire le reproche de tout dire, de dire ce qu'il vaudrait mieux tenir secret. Si je ne le faisais pas, je ne serais pas honnête envers moi-même. Cette tragédie, bien sûr, est une tragédie d'adolescents, celle de jeunes hommes qui furent les témoins ou les acteurs de ce qu'il est convenu d'appeler un chagrin d'amour. Je vous ai présenté les personnages. Il en est un dont je n'ai pas encore parlé : une jeune fille, que nous appellerons simplement par l'initiale de son prénom : S. Je l'avais connue au moment des fêtes du centenaire de l'Algérie, alors que, d'un balcon, nous assistions avec quelques jeunes gens au défilé des troupes françaises. Une sorte d'amitié naquit entre elle et moi. Cette amitié devint amour. Nous nous rencontrions dans les squares ou bien dans les terrains vagues qui dominaient Alger à l'époque et qui sont aujourd'hui recouverts de gratte-ciel. Nous avions quelque courage, car la mère de cette jeune fille s'était remariée avec un personnage extrêmement jaloux qui surveillait sa belle-fille, à tel point qu'il me fallut me battre deux ou trois fois avec lui parce qu'il nous surprenait toujours, je ne sais par quelle piste ou quel moyen diabolique. Cet amour adolescent fut enfin reconnu par la mère et, sans que nous soyons fiancés officiellement, il était entendu que nous étions promis. À vrai dire, de notre côté, nous nous étions tenus d'autres promesses. Un jour que j'avais rendez-vous avec elle, S. ne vint pas. Le lendemain non plus. Trois jours après, elle n'avait pas donné signe de vie. Une semaine passa. J'étais dans une très grande inquiétude. Je n'osais m'en ouvrir à ses parents. Je croyais qu'ils l'empêchaient de me voir. Camus me donna rendez-vous dans la banlieue d'Alger, au jardin d'Essai, je me rappelle. Nous marchâmes sur la plage qui est au bas du jardin, le long de la mer, d'où l'on voit Alger comme une sorte de fronton de temple. Je lui dis que je n'avais pas vu S. depuis plusieurs jours, que j'étais très malheureux. Il s'arrêta, me regarda et me dit : « Non, elle ne viendra plus. Elle a choisi. »

J'ai tout de suite deviné qui elle avait choisi. C'était Camus. J'éprouvais à ce moment-là un désespoir qui était double. D'une part, le départ, l'abandon de S., et, d'autre part, l'abandon de l'ami. J'étais à la fois déchiré par le fait que ce fût Camus, c'est-à-dire l'ami, mais aussi profondément heureux que ce fût lui, parce que je l'aimais et l'admirais, parce qu'il appartenait à notre groupe, parce que c'était une sorte d'endogamie, ou d'« endotromperie », si je puis dire. Aujourd'hui encore, après tant d'années, lorsque je m'interroge sincèrement, je sais simplement que je souffrais, mais que cette souffrance, je l'ai transformée en joie. Je le dis à Camus. Il s'arrêta, et avec ces mots d'adolescence, que je rougis de répéter, on comprendra pourquoi, il me regarda et me dit : « Je me demandais si tu avais du génie, tu nous en donnes la preuve. » Tel était notre « jeu ». Peut-être, lorsque je me retrouvais seul, étais-je tout simplement malheureux d'avoir perdu la femme que j'aimais. Dès que j'étais avec les autres, alors je devenais personnage de roman russe qui non seulement ne parvenait pas à en vouloir à un ami, comme c'eût été « normal », mais éprouvait une sorte de délectation amère, puissante, à la pensée que la femme qu'il aimait l'abandonnait pour un ami. Histoire de littérature, histoire d'adolescence et, après tout, après tout, les jours ont passé, et reste en moi peut-être le plus sûr : la longue plage devant le jardin d'Essai, à Alger, et les vagues qui venaient là, et les bateaux dans le port.

En tout cas, Albert Camus épousa S. et, on le sait, un an et demi après environ, ils divorcèrent. Qu'est-ce qui chez S. attira Camus ? Son charme, son intelligence, à coup sûr, peut-être aussi le fait qu'elle était aimée de son meilleur ami de l'époque… Peut-être encore le fait que S. tendait à un « dérèglement de tous les sens ». C'était, pour Camus, assister à une expérience. Pour ma part, je me rappelle avoir rencontré S. quelques mois plus tard, dans les rues d'Alger, un bouquet de fleurs à la main, les yeux exorbités, chantant parmi les passants, le regard ailleurs… Je crois que, dans l'attrait que S. exerçait sur lui, il y eut beaucoup de cela. La notion d'expérience était pour lui très importante. Je revis S. plus tard, après leur divorce. Elle n'était plus ce qu'elle avait été. Elle était transformée, creusée ; je revis Camus aussi. Notre amitié de jeunesse était passée par cette épreuve.

Max-Pol Fouchet

Le cimetière de Bouzaréah, si émouvant, si vivant pour Camus et ses amis.



20 mars 2020, Francfort-sur-le-Main (Allemagne), par temps de Covid. Un homme brandit une édition française de *La Peste*.

FRANK RUMPENHORST/DPA PICTURE-ALLIANCE VIA AFP

PENSER SELON LES MOTS

Organisée en cycles, minutieusement programmée, l'œuvre de Camus est d'abord celle d'un homme qui disait « penser par les mots ». De là, peut-être, sa permanence : la beauté de la langue de Camus, sa façon de rendre les paysages et les luttes humaines qui s'y déroulent, l'inscrivent pour toujours dans l'esprit du lecteur. Et sa pensée, à la fois généreuse et ferme, nous permet d'envisager les horreurs de notre siècle sans égarer notre humanité en chemin.

UNE ESTHÉTIQUE ET UNE PENSÉE DE FUNAMBULE

Organisée en cycles, l'œuvre de l'écrivain est traversée par les grandes questions qui occupent son existence, dans un monde brutal, indifférent, privé de Dieu. La mesure camusienne enseigne, aux héritiers d'Icare que nous sommes, les vertus de l'incertitude et le refus des logiques partisanes. Une leçon nécessaire.

On attribue communément à l'œuvre de Camus une structure tripartite dont il a très tôt couché l'intuition dans ses *Carnets*. Au cycle de l'absurde, symbolisé par le mythe de Sisyphe, succéderait le cycle de la révolte et son héros tragique Prométhée, pour s'achever, sous le signe de la déesse Némésis, avec un cycle consacré à l'amour dont la mort prématurée de l'auteur aurait empêché l'écriture. Ce plan d'ensemble a le mérite d'offrir un précieux aperçu de la manière dont Camus concevait son travail et les inspirations vouées à l'irriguer, mais il génère un biais de lecture regrettable.

SUR LE FIL DE L'INQUIÉTUDE

De ses écrits de jeunesse à son dernier manuscrit autobiographique inachevé, les productions de cet esprit allergique aux systèmes désincarnés ont toujours embrassé l'ensemble des aspirations qui l'animaient : « Que m'importe de mal étreindre si je peux tout embrasser », disait-il dans *L'Envers et l'Endroit*, où l'on trouve dès 1937, nichés « entre oui et non », l'entrelacs de l'amour et de la révolte, le goût de vivre à corps perdu qui caractérisait l'enfant des quartiers pauvres d'Alger « placé à mi-distance de la misère et du soleil ». L'osmose immanente, les noces consommées avec la nature que célèbre ce livre lumineux (« Et quand donc suis-je plus

À la terrasse des Deux Magots, Camus lit le journal de l'Armée du Salut (1945).

vrai que lorsque je suis le monde ? Je suis comblé avant d'avoir désiré ») contrastent certes avec le divorce que prononce *Le Mythe de Sisyphe* cinq ans plus tard : « Si j'étais arbre parmi les arbres, chat parmi les animaux, cette vie aurait un sens ou plutôt ce problème n'en aurait point car je ferais partie de ce monde. Je serais ce monde auquel je m'oppose maintenant par toute ma conscience et par toute mon exigence de familiarité. »

L'absurde aurait-il tué l'amour ? Pas réellement. À y regarder de plus près, on constate par exemple que Meursault, protagoniste de *L'Étranger* publié au même moment que l'essai sur l'absurde et conçu pour constituer son versant romanesque, n'en renoue pas moins, au milieu du non-sens, avec l'harmonie des premiers textes : « Devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. » Plutôt que des cycles, les idées et images qui nourrissent la création camusienne agissent comme des vagues dont la teneur dominante ne dissout ni n'étouffe, pour qui sait tendre l'oreille, les multiples nuances sémantiques et symboliques qui clapotent à la surface.

À l'ordre gratifiant d'une architecture systématique, Camus a préféré un réseau de thématiques qui se rencontrent et parfois s'entrechoquent jusqu'à la contradiction, à l'image de la texture nerveuse de l'existence où, contrairement à l'arène théorique, les dilemmes ne sont pas solubles dans la dialectique : « C'est facile, c'est tellement plus facile de mourir de ses contradictions que de les vivre », s'exclame Dora dans *Les Justes*. La lucidité se vit sur le fil de l'inquiétude, car si « la lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme » *(Le Mythe de Sisyphe)*, ce dernier ne peut battre qu'au croisement de la plénitude et de la pesanteur, du soleil et de l'ombre, des renaissances et des rechutes. La mesure camusienne est le pendant éthique de ce rapport soucieux au monde. Aux antipodes de la tiédeur indécise à laquelle ses détracteurs l'associent, elle est une « pure tension », la discipline indispensable aux héritiers d'Icare que nous sommes, si aisément conquis par le chant des extrêmes dont ils se savent pourtant incapables de supporter la déflagration. Pour saisir la teneur authentique de cette œuvre en mouvement, il faut faire l'effort de comprendre les tensions qui la travaillent comme elles travaillaient son auteur.

Camus voit l'espoir comme un opium mortifère, une chimère qui nous fait sacrifier à un hypothétique avenir radieux ou à un ailleurs fantasmé le seul monde, la seule existence qui nous sont donnés

INHUMAINE BEAUTÉ D'UN MONDE INDIFFÉRENT

Il y a dans l'écriture de Camus, dans sa manière d'aimer un monde pourtant sourd à nos caresses, une palpitation fébrile et contagieuse. Une vérité contre-intuitive mais indépassable. Si d'aucuns se sont plu à l'enfermer dans des cases réductrices (« philosophe de l'absurde ») ou méprisantes (« philosophe pour classes terminales »), c'est peut-être pour éviter le vertige que suscite une pensée sans repos, qui se débat aussi bien avec son temps qu'avec elle-même. « Il faut une rare vocation pour être un jouisseur », déclare-t-il dans *Noces*. Et un amour peut-être

NOCES, UNE ÉTHIQUE D'ACTION SANS AU-DELÀ

Déclaration d'amour à un monde qui s'en fout, *Noces*, publié en 1938, développe une philosophie de l'immanence qui transmute la froideur d'une nature brute et dénuée d'humanité en *carpe diem* pour les temps modernes. Ébloui, sur les terres de son Algérie natale et à travers la campagne florentine, par « le spectacle d'une beauté où meurent quand même les hommes », Camus suggère, dans ce recueil de textes qui glissent sur la langue comme le suc des kakis peuplant le jardin de Boboli, une éthique d'action et de vie sans au-delà. Puisque ni nous ni le monde ne sommes l'œuvre d'un Créateur intelligent et bon, rien ne sert de scruter dans le ciel les signes de ses desseins ou de repeindre le réel aux couleurs ternes du bien et du mal. Puisque tout est là et que rien ne dure, puisque le corps n'est pas le réceptacle provisoire de l'âme mais sa seule et ultime vérité, il nous reste à nous dépouiller des pudeurs et des conventions superflues pour jouir sans retenue de ce qui s'offre à nos sens. À comprendre que l'absence de nouveau lendemain n'est pas une condamnation à mort, mais une invitation à vivre au présent, comblé, « car pour un homme, prendre conscience de son présent, c'est ne plus rien attendre ». Sur la mer incandescente de Tipasa, dans le feuillage des cyprès, au sommet des ruines antiques, sur le visage dépassionné et le corps digne du Christ ressuscité de Piero della Francesca, se dessine une même intuition, la grande leçon que Camus a choisi, à 20 ans, d'inscrire dans sa chair en l'insufflant à ses textes : « Comment consacrer l'accord de l'amour et de la révolte ? La terre ! Dans ce grand temple déserté par les dieux, toutes mes idoles ont des pieds d'argile. »

M. M.

RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGES

plus rare encore pour se réjouir de cultiver une telle affection avec d'autant plus d'enthousiasme qu'on la sait non partagée. La « beauté pure » est, aux yeux de Camus, aussi indispensable à l'humain que la nourriture aux ventres affamés : elle est « le pain de son cœur ». Mais cette beauté, pourtant, n'a rien d'humain. C'est celle d'un monde indifférent à notre présence, à nos questionnements, à nos douleurs et à nos colères : « S'apercevoir que le monde est "épais", entrevoir à quel point une pierre est étrangère, nous est irréductible, avec quelle intensité la nature, un paysage peut nous nier. Au fond de toute beauté gît quelque chose d'inhumain et ces collines, la douceur du ciel, ces dessins d'arbres, voici qu'à la minute même, ils perdent le sens illusoire dont nous les revêtions, désormais plus lointains qu'un paradis perdu » *(Le Mythe de Sisyphe)*.

Quel sens y a-t-il à aimer un monde qui ne fait rien pour être aimable ? Pourquoi s'abandonner à une étreinte qui le laisse à jamais de marbre ? Comment Camus parvient-il à envisager la découverte de l'étrangeté du monde comme un moment exaltant, alors qu'elle nous apparaît spontanément sous des traits angoissants ? L'expérience absurde, qui figure cette détresse poussée à son paroxysme, est celle d'une séparation irréductible entre nous et le monde, entre des êtres en mal de sens et un univers cruellement avare en explications. Cette prise de conscience de la parfaite gratuité de notre existence, de sa contingence radicale, si brutale qu'elle peut pousser celui qu'elle assaille à mettre un terme à sa vie faute de parvenir à se rattacher à une raison de la continuer, ne semble laisser aucune place à la contemplation apaisée. Mais c'est bien le même monde qui nous bouleverse par sa splendeur. Le même qui n'a cure de nous, qui nous désespère, qui nous condamne à vivre avec l'écho esseulé de nos « pourquoi ? » et de nos « à quoi bon ? » et qui, d'un seul souffle, nous sauve en nous arrachant au mirage illusoire d'un au-delà riant. Qui fait se dresser le spectre du suicide affirmant que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue, et nous apprend simultanément que, puisque rien ne nous attend hors de lui, il n'y a pas une minute à perdre : « La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent » *(L'Homme révolté)*.

Sisyphe, peint par Titien (1548-1549, musée du Prado, Madrid).

MUSÉE DU PRADO, MADRID

« Je dis seulement qu'il faut refuser toute légitimation de la violence, que cette légitimation lui vienne d'une raison d'État absolue ou d'une philosophie totalitaire »

À rebours de la sagesse populaire qui nous enseigne que l'espoir fait vivre, Camus voit ce dernier comme un opium mortifère, une chimère qui nous fait sacrifier à un hypothétique avenir radieux ou à un ailleurs fantasmé le seul monde, la seule existence qui nous sont donnés : « De la boîte de Pandore où grouillaient les maux de l'humanité, les Grecs firent sortir l'espoir après tous les autres, comme

le plus terrible de tous. Je ne connais pas de symbole plus émouvant. Car l'espoir, au contraire de ce qu'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner » *(Noces)*. Le monde nous nie, et il nous porte. La vie nous est donnée vierge de sens, et nous offre par-là, avec l'occasion de le conquérir, la plus formidable des aventures. Le désespoir obscurcit l'horizon, et il fait ressortir la plénitude qui, pendant qu'on rêvait d'un autre monde, s'offrait depuis toujours à nos yeux blasés. Tout se tient et se tend. Sisyphe aussi a ses moments de peine, ceux qui lui font ployer le genou et consacrent la victoire du rocher. Mais il faut l'imaginer heureux, envers et contre tout, contemplant le destin qu'il s'est bâti dans un monde qu'il lui incombe d'apprivoiser.

Il faut imaginer Sisyphe heureux, envers et contre tout, contemplant le destin qu'il s'est bâti dans un monde qu'il lui incombe d'apprivoiser

JUSTICE, VIOLENCE ET RÉVOLUTION

L'interdépendance du oui et du non explique également pourquoi la révolte, chez Camus, « ne peut se passer d'un étrange amour » *(L'Homme révolté)*. Quand il échoue à s'ancrer dans un consentement premier, dans le souci de préserver ce qui compte à nos yeux des forces qui aspirent à l'annihiler, le refus s'autonomise, la négation s'émancipe de tout scrupule jusqu'à se prendre elle-même pour fin, et la contestation de l'injustice au nom de la dignité humaine bafouée finit par trahir sa noble origine en recourant à des moyens qui l'avilissent. Fort de son expérience de résistant au sein du journal clandestin *Combat*, Camus a pu s'apercevoir par lui-même que la soif de rétribution qui grondait dans le cœur des Français à la Libération avait pu déboucher, durant les premiers temps de l'épuration, sur des exactions aussi peu regardantes sur les méthodes que peu soucieuses d'équité dans la punition. La polémique qui l'oppose à Mauriac concernant cette période de l'immédiat après-guerre est l'occasion pour le jeune journaliste d'affiner ses convictions au contact du réel et d'admettre, après avoir défendu, contre l'éthique de la charité dans l'attente de la justice divine, une justice humaine, rapide et pragmatique, que Mauriac avait eu raison de mettre en doute de la capacité des hommes à rendre la justice promptement sans la dévoyer.

Les réflexions sur la révolution que Camus élabore dans *L'Homme révolté* prolongent et éclairent ce constat. La justesse de la cause à laquelle on se voue nous confère non pas le droit de tout se permettre, mais le devoir d'agir en accord avec les principes qui guident notre action et avec l'esprit originel qui y préside. Le révolutionnaire qui ne juge la réussite de son entreprise qu'à l'aune de l'efficacité de ses méthodes, si déshumanisantes soient-elles, est trop obnubilé par l'horizon doré dont il rêve pour s'apercevoir qu'il n'a fait que substituer une terreur à une autre, d'autant plus insidieuse qu'elle se cache à elle-même sa propre nature sous l'apparat des bonnes intentions. Que vaut un vainqueur juché sur un monceau de cadavres, qui a torturé et tué sans compter ni se contenir au prétexte que la fin justifie les moyens et qui, bien loin de l'interrompre, prolonge le règne des idéologies meurtrières

SISYPHE OU COMMENT SE LIBÉRER DU POIDS DE SON DESTIN

« Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. » Avec cette entrée en matière brutale, *Le Mythe de Sisyphe* place au cœur du questionnement philosophique la vie comme point de départ et condition de tout jugement. En opérant cette frappe chirurgicale, dans une veine nietzschéenne, Camus fait pivoter l'histoire de la philosophie sur elle-même en la sommant de répondre à la question qu'il faut se poser avant toutes les autres, puisque la réponse est susceptible de frapper ces dernières d'obsolescence : la vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Cet essai décrit l'expérience absurde comme une déflagration qui traverse et redéfinit l'individu dans toutes les dimensions de sa vie. Le moment où, interrompant la mécanique de nos habitudes qui nous permet d'ordinaire de vivre sans questionner les raisons de nos actions, la conscience se fissure pour laisser poindre la plus corrosive des piqûres de réel : « Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le "pourquoi" s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement. » Ce qui pourrait sonner le glas se révèle pourtant, au fil de l'analyse de Camus, l'occasion de tracer une alternative au renoncement définitif. La voie d'une existence qui fait de la conscience de sa fugacité et de sa contingence non plus la source d'une angoisse écrasante, mais l'épiphanie d'un être qui, soudain libéré du fardeau d'un destin décidé pour lui à la hauteur duquel il peine à se hisser, se saisit de lui-même comme Sisyphe de son rocher et esquisse, avec chaque pression, la direction d'une vie qui n'appartient qu'à lui, « maître de ses jours » jusque dans la nuit.

M. M.

sacrifiant les vies humaines sur l'autel de la doctrine ? Triste révolution que celle qui se contente de faire un tour sur elle-même, et emporte dans sa cabriole des foules suppliciées. La victoire authentique, qui se gagne d'abord contre soi-même, consiste pour Camus à ne jamais perdre de vue ce pour quoi l'on se bat, et à en faire le garde-fou de notre action : la valeur supérieure à laquelle on est prêt à sacrifier sa vie, une certaine idée de l'homme qui rassemble victime et bourreau malgré tout le mal que ce dernier se donne pour la nier.

Sartre verra dans ces analyses de pitoyables circonvolutions visant à se convaincre soi-même qu'une défaite dans les faits peut être une victoire symbolique qui seule compte *in fine*, et reprochera à Camus de chérir une vision dévoyée de la révolte qui, si l'on s'y tient, ne légitime les révolutions que pour autant qu'elles échouent. Mais n'est-ce pas avoir bien peu d'estime pour le phénomène révolutionnaire et pour les promesses humanistes dont il est porteur que de décréter qu'il ne peut s'accomplir sans se salir et trahir ses propres aspirations ? La pensée politique de Camus permet, à l'inverse, d'envisager une éthique révolutionnaire qui s'enracine dans une fidélité à toute épreuve, consciente du caractère erratique et contagieux de la violence dont on ne se débarrasse pas en banalisant son usage. Il suffit, pour se convaincre de l'intérêt de son approche, de songer aux révolutions qui, bien après la mort de Camus, ont fleuri, en Europe (révolution des œillets au Portugal, révolution de velours en Tchécoslovaquie, révolution orange en Ukraine) et au-delà (révolution du jasmin en Tunisie), sur le terreau fécond de la protestation non violente.

ÊTRE UN MEURTRIER INNOCENT

La théorisation de la révolte dans l'œuvre de Camus est une voie privilégiée pour affronter le problème plus général de la violence. Contrairement à la réputation que Sartre et ses disciples se sont employés à lui tailler, Camus n'a jamais adhéré à un pacifisme béat. Dans sa première réponse à Emmanuel d'Astier de La Vigerie, il énonce sans ambiguïté sa position dans un débat qui a traversé les époques et tout particulièrement passionné la sienne : « Je ne dis […] point qu'il faut supprimer toute violence, ce qui serait souhaitable, mais utopique, en effet. Je dis seulement qu'il faut refuser toute légitimation de la violence, que cette légitimation lui vienne d'une raison d'État absolue, ou d'une philosophie totalitaire […]. J'ai horreur de la violence confortable. J'ai horreur de ceux dont les paroles vont plus loin que les actes. C'est en cela que je me sépare de quelques-uns de nos grands esprits, dont je m'arrêterai de mépriser les appels au meurtre quand ils tiendront eux-mêmes les fusils de l'exécution. »

Se donner les moyens de combattre l'injustice sans ajouter au malheur du monde, tel est le défi que Camus s'attache à relever en un siècle où le cynisme politique s'est suffisamment banalisé pour qu'on ne s'embarrasse pas de telles hésitations. « Il n'y a pas de justice, il n'y a que des limites » : la seule justice dont nous soyons capables est une justice négative. Elle est l'effort pour ne pas contribuer à l'injustice, pour la diminuer arithmétiquement et pour veiller à ce qu'elle ne s'étende pas sous l'effet de nos compromissions ou de notre indifférence. L'œuvre de Camus est peuplée de personnages hantés par cette crainte qu'il avait lui-même expérimentée durant l'occupation allemande et dont il se fait l'écho dans ses *Lettres à un ami allemand* : celle du résistant qui, conscient de ne pouvoir faire l'économie de la violence sous peine de laisser ses compatriotes à la merci de l'armée nazie, tâtonne pour se tracer un chemin praticable entre les

L'HOMME RÉVOLTÉ ET LE REJET D'UNE VIOLENCE DÉBRIDÉE

Rendu célèbre par la polémique avec Sartre et Jeanson qui l'a entouré un an après sa publication en 1951, *L'Homme révolté* analyse la naissance du sentiment de révolte pour mieux rendre compte de ses divers dévoiements métaphysiques, politiques et artistiques, et s'interroge tout particulièrement sur l'expansion d'une forme de crime improbable qui a ensanglanté le XXe siècle : « Le propos de cet essai est une fois de plus d'accepter la réalité du moment, qui est le crime logique, et d'en examiner précisément les significations : ceci est un effort pour comprendre mon temps. » Comment appréhender l'instrumentalisation contradictoire du discours rationnel au profit d'une violence qui supprime, avec l'individu, la possibilité même de tout dialogue et aspire à imposer un silence définitif ? Qu'opposer aux meurtriers qui, se réclamant de la philosophie, justifient leurs actes en prétendant démontrer leur nécessité historique, sinon un sentiment viscéral qui ne pèse pas lourd face aux rouages bien huilés de la dialectique ? Cet essai vise à armer ceux qui partagent avec Camus un rejet viscéral de la violence débridée, et qui, dans une époque où le crime logique sème la désolation en Europe, se sont retrouvés démunis par le travail de sape morale et intellectuelle du nihilisme : « Pour moi, je ne disposais que d'une révolte sûre d'elle-même, mais encore inconsciente de ses raisons […]. L'Europe dérivait, couverte de cris et de prisons, et dans ce mouvement nous devions sans délai trouver une raison claire et une règle de conduite » (« Défense de *L'Homme révolté* »). Dans cette optique, Camus propose de penser la révolte non comme une simple négation, mais comme un refus motivé par l'adhésion à une valeur qui l'oblige : combattre pour le respect de la dignité humaine interdit de la bafouer chez l'adversaire. « Je me révolte donc nous sommes », et cette communauté trace les limites que commande la lutte pour l'égalité.

M. M.

écueils de l'inaction et de l'imitation qui sont les deux faces de la même complicité dans le crime. Peut-on tenir tête à la barbarie sans risquer d'en prendre le pli ? Ce dilemme s'incarne dans la figure de Kaliayev, terroriste tourmenté des *Justes* qui consent à tuer l'oppresseur mais pas à réduire des victimes innocentes (les neveu et nièce présents dans la calèche de l'archiduc qui lui font renoncer à jeter la bombe lors de sa première tentative) au rang de dommages collatéraux.

L'énormité de la tâche incombant à celui qui voit dans la violence un mal à la fois inévitable et injustifiable est aussi parfaitement cernée par Tarrou qui, dans *La Peste,* en a énoncé la formule oxymorique : « J'essaie d'être un meurtrier innocent. » Aspiration bien sûr inatteignable, mais qui n'en dessine pas moins une exigence directrice : contenir la violence dans les limites de l'absolument nécessaire, et conjurer la tentation d'y recourir indistinctement par le refus catégorique de se trouver des excuses. Car c'est quand elle devient confortable, quand l'esprit occulte les corps souffrants au profit d'abstractions aseptisées plus faciles à abattre puisque dénuées du regard où se devine le reflet de notre propre culpabilité, que la violence menace de se déchaîner. Sartre en fera malgré lui la démonstration en 1961, dans sa préface aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon où il envoie une pique implicite à Camus (« Ils ont bonne mine les non-violents : ni victimes ni bourreaux ! ») et transforme le meurtre en simple équation : « Tuer un Européen c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre. » C'est qu'il est plus aisé d'appuyer sur les touches d'une calculette, dans le sanctuaire d'un bureau parisien, que sur la gâchette du fusil devant le peloton d'exécution.

Aspirer à devenir un meurtrier innocent, c'est se demander comment accepter les nécessités de l'histoire sans s'y abîmer. Renoncer à l'idéalisme inconséquent de celui qui rejette absolument la violence jusqu'à laisser faire le pire sans réagir, mais pas au point de verser dans la brutalité calculatrice du réalisme politique. À l'« ami allemand » de ses *Lettres,* Camus écrivait, pendant la guerre : « Vous avez fait ce qu'il fallait, nous sommes entrés dans l'Histoire », et certains auront vite fait d'y voir, à tort, la complainte d'une belle âme retranchée dans sa tour d'ivoire atemporelle, qui fustige ceux qui se salissent les mains en refusant d'admettre qu'ils prennent en charge la besogne ingrate dont elle-même se défausse. Il ne s'agit pas pour Camus de prétendre que l'on peut exister hors de l'histoire et y faire irruption uniquement en désespoir de cause, par la force des choses, quand les évènements le commandent. Mais de critiquer une certaine conception téléologique de

La justesse de la cause à laquelle on se voue nous confère non pas le droit de tout se permettre, mais le devoir d'agir en accord avec les principes qui guident notre action et avec l'esprit originel qui y préside

Lauréat du prix des critiques pour *La Peste,* Camus répond aux journalistes (1947).

RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGES

l'histoire attribuant à celle-ci une finalité prédéterminée qui, parce qu'elle est jugée hautement désirable, justifie qu'on lui sacrifie tout au présent pour précipiter l'avenir. De là provient le déchirement qui transparaît de cet échange épistolaire fictif entre un nazi, pour qui le salut de la nation passe au-dessus de sa vie comme de celle des autres et réclame qu'on suspende toute objection morale au nom de ce bien supérieur, et le résistant qui, s'apprêtant à tuer l'ennemi pour entraver ses ambitions meurtrières, tremble à l'idée d'entrer dans une logique qui finira par le faire ressembler à celui qu'il combat : « Nous avons eu à vaincre notre goût de l'homme, l'image que nous nous faisions d'un destin pacifique […]. Il nous a fallu renoncer à la fois à notre science et à notre espoir, aux raisons que nous avions d'aimer et à la haine où nous tenions toute guerre. Pour vous le dire d'un mot que je suppose que vous allez comprendre, venant de moi dont vous aimiez serrer la main, nous avons dû faire taire notre passion de l'amitié. » C'est dans ce détour de la pensée qui prend le temps de peser le geste, ses raisons et sa légitimité, avant de tirer, que réside la nuance décisive entre l'assassin qui a dissous en lui le sens de l'humanité à la flamme corrosive de l'idéologie et le « meurtrier innocent » dont parlait Tarrou qui, ne pouvant se résoudre à simplifier l'adversaire pour en faire une silhouette que l'on peut faucher sans s'émouvoir, assume toute la gravité de son geste et sera d'autant moins susceptible de le reproduire aveuglément qu'il en connaît l'horreur, le prix et le risque.

Triste révolution que celle qui se contente de faire un tour sur elle-même, et emporte dans sa cabriole des foules suppliciées

SOLIDAIRE DANS LA SOLITUDE

Parce qu'il s'est souvent retrouvé isolé, admettant ses incertitudes à une époque où l'affirmation péremptoire d'une ligne politique et idéologique était de rigueur, Camus a passé sa vie tiraillé entre des forces contradictoires. Douloureuse quand elle est subie, quand l'union s'impose mais que la discorde prévaut, la solitude fut aussi une oasis dont il était nostalgique, lorsque la célébrité lui imposait un rôle

***Les Justes*, au Théâtre Hébertot (déc. 1949), avec Serge Reggiani, Maria Casarès, Michel Bouquet…**

STUDIO LIPNITZKI/ROGER-VIOLLET

public qu'il n'était pas fait pour camper. À l'instar de Jonas, peintre tourmenté d'une de ses nouvelles, le cœur de Camus a balancé entre les deux, convaincu,

> **« Et quand donc suis-je plus vrai que lorsque je suis le monde? »**

cependant, que cette tension était vouée à être entretenue, et non résolue, comme l'énigme que l'artiste couche sur son ultime toile : « On ne savait s'il fallait y lire solitaire ou solidaire » (« Jonas ou l'artiste au travail »). La condition humaine est la première expression de cet oxymore dynamique, puisque chacun, seul face à son rocher, sait néanmoins qu'il partage avec tous, en deçà des différences de fortune, le même lot métaphysique : nous sommes solidaires dans la solitude. Et Camus a choisi de l'embrasser, en s'engageant comme artiste, comme journaliste et comme penseur, en prenant part aux débats cruciaux et aux combats décisifs de son temps pour la liberté, pour la justice et pour la sauvegarde d'un monde que, trop occupés à vouloir refaire, nous avons maintes fois oublié de préserver de la déréliction.

Pour sauver ce qui peut l'être, pour protéger les humains des entreprises historiques qui n'ont cessé, selon le mot de Fanon, de « parler de l'homme tout en le massacrant partout où elle[s] le rencontre[nt] », pour donner une voix à ceux dont les cris sont étouffés par le bruit des bombes ou des bottes, Camus a consenti à s'enferrer dans les mailles tortueuses d'une histoire dont la loi et les sursauts répondaient à une logique du meurtre imbu de lui-même qui le révulsait. Il s'en explique dans son « discours de Stockholm », en racontant comment l'appel de la solidarité existentielle unissant des êtres qui aspirent tous à la liberté, droit que les tyrans dégradent en privilège, lui ordonne de renoncer au confort de la solitude plus propice à la création : « Le rôle de l'écrivain […] ne se sépare pas de devoirs difficiles. […] Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas. Mais le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil, chaque fois, du moins, qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence et à le faire retentir par les moyens de l'art. » À rebours d'une conception individualiste de la liberté qui la définit sur le modèle de la propriété, en la délimitant par rapport à celle des autres, Camus rappelle que personne ne peut vraiment être libre tant que, quelque part, son semblable croupit dans les fers.

« L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. » Solitaire par nature, Camus a trouvé dans son art le sens de la solidarité et la force d'articuler son aspiration à la contemplation en marge de la société avec le devoir de ne pas détourner les yeux du mal qui l'accable. De cette conscience éthique d'une interdépendance générant une entre-responsabilité, il a tiré une pensée et une esthétique de funambule, et s'est efforcé, dans sa vie comme dans son œuvre, de garder le cap de midi sur une ligne de crête sans cesse assaillie par les soubresauts de la démesure. Le secret du succès jamais démenti de cet auteur auprès de toutes les générations tient peut-être à ce souci de normaliser l'incertitude, de faire entendre, contre la facilité indémodable de la posture excessive, la tonalité exigeante d'un discours qui refuse de basculer pour complaire à une logique des camps. À l'heure où la divergence d'opinions est insupportable et la nuance inaudible, où le champ du dialogue s'amenuise tandis que la polémique tonitruante, la montée des extrêmes et la brutalisation de nos échanges gagnent du terrain, relire Camus, c'est renouer avec la fraternité, silencieuse mais fidèle, de ceux qui, ignorant s'ils ont raison et n'ayant cure d'être approuvés, gagnent plus à partager leurs inquiétudes et leurs questionnements qu'à rivaliser d'opiniâtreté.

Marylin Maeso

LA CHUTE OU L'INTELLECTUEL REPENTI

Publiée en 1956, un an avant que Camus reçoive le prix Nobel, *La Chute* brosse en creux le portrait d'une dérive moraliste de son temps au travers de la confession-fleuve de Jean-Baptiste Clamence, avocat égaré dans les méandres de sa propre culpabilité. Si l'ironie de la narration est tellement subtile qu'elle n'a pas toujours été comprise, suscitant de multiples contresens, la cible de cette parodie de *mea culpa* est claire pour qui a lu ce fragment des *Carnets* : « Existentialisme. Quand ils s'accusent on peut être sûr que c'est toujours pour accabler les autres. Des juges-pénitents. » Écœuré par une époque où des intellectuels jugent et condamnent expéditivement tout ce qui ne rentre pas dans les cases étriquées de leur logiciel idéologique (le souvenir amer de la querelle autour de *L'Homme révolté* est encore vivace au moment de l'écriture du roman), Camus met à nu l'hypocrisie d'une posture de contrition à la mode, où l'on joue à s'autoflageller pour mieux gagner le droit de fustiger les autres, comme si laver sa culpabilité en place publique permettait de la diluer en faute universelle. Un travestissement de la conscience morale au service d'un égocentrisme déguisé en sensibilité, aux antipodes de l'idée que Camus se fait de l'art : « Les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. Et, s'ils ont un parti à prendre en ce monde, ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche, ne régnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel. »

M. M.

UN MONDE DÉNUÉ DE SENS

Première pièce du « cycle de l'absurde », le roman est devenu un classique de notre patrimoine littéraire. L'histoire en est fort connue, mais son interprétation résiste aux simplifications.

Seule de ses œuvres parue sous le nom de roman, quand bien même son auteur la tenait plutôt pour un récit dans la mesure où y prédomine exclusivement le point de vue du personnage principal, *L'Étranger* a donné à Camus sa première gloire d'écrivain. L'essentiel de la version définitive a été rédigé en deux mois, entre mars et avril 1940, même si, sur les conseils de Malraux notamment, Camus a retouché quelques scènes. Le livre ne parut qu'en mai 1942, chez Gallimard, dans la prestigieuse « Collection blanche ». À défaut d'être toujours bien lu, le livre fut reçu par la critique « avec la plus grande faveur » – le mot est de Sartre. Devenu rapidement un classique dans tous les sens du terme, notamment en raison de la concision et de la sobriété de son style et de l'originalité de son ton, il n'a cessé depuis de faire l'objet d'interprétations variées.

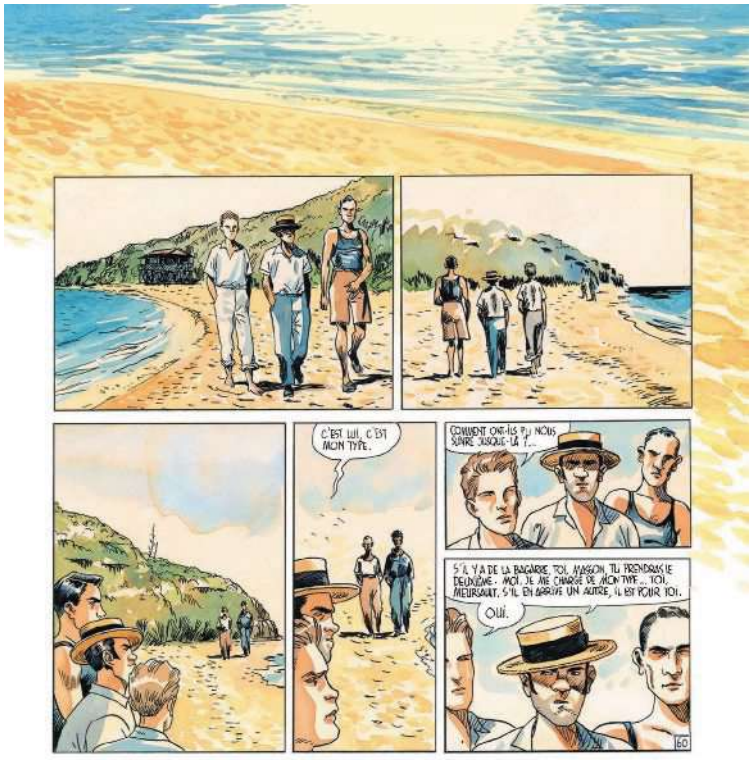
Étranger aux autres et à lui-même, il semble se refuser à éprouver aucun des sentiments convenus qu'on exige d'un homme ordinaire et qui simplifient la vie de tous

DE MERSAULT À MEURSAULT

Camus avait commencé la rédaction d'un roman demeuré inachevé et intitulé *La Mort heureuse* en 1936. Comme dans *L'Étranger,* il y est question d'un meurtre, à ceci près que, dans ce premier essai de roman, le crime commis est clairement prémédité, contrairement à celui du roman de 1942. Mersault, le personnage principal de *La Mort heureuse,* évolue dans le même cadre que son presque homonyme, le Meursault de *L'Étranger.* À l'époque où il travaille à *La Mort heureuse,* Camus se cherche encore. Sans sa maladie, il serait peut-être devenu agrégé de philosophie, mais sans doute pas pour autant un philosophe-écrivain comme Sartre. « Je ne suis pas un philosophe et je n'ai jamais prétendu l'être[1]. » Camus se sent avant tout artiste qui « pense selon les mots » et non philosophe qui « pense selon les idées[2] ». L'artiste écrivain n'en éprouve pas moins le besoin d'organiser son œuvre à venir. Ses *Carnets* indiquent qu'il a tôt projeté d'organiser son œuvre en cycles : l'absurde, la révolte, la justice, l'amour, etc. Chaque cycle devait trouver son incarnation littéraire dans un triptyque : un roman, une pièce de théâtre et un essai. Avec le cycle des « trois absurdes », Camus avait l'intention de montrer « la nudité de l'homme face à l'absurde » *(Carnets)*. De là procèdent *L'Étranger,* la pièce *Caligula* et l'essai (dans lequel Camus s'exprime à la première personne) intitulé *Le Mythe de Sisyphe*. On a pu soutenir que *La Mort heureuse* (si Camus l'avait terminée) se serait sans doute mieux intégrée au cycle de l'absurde que *L'Étranger,* comme si le roman contenait déjà en lui des éléments attestant que Camus auteur s'émancipait par rapport à son propre programme. Quoi qu'il en soit, l'écrivain est resté fidèle à sa méthode jusqu'à sa mort prématurée ; ainsi, le manuscrit du *Premier Homme* était censé donner la version romanesque du cycle de l'amour.

CONDAMNÉ POUR INDIFFÉRENCE

L'intrigue de *L'Étranger* est bâtie autour de trois morts : celle de la mère du narrateur, qui ouvre le roman avec son célèbre incipit – « ce matin maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas » ; celle de l'Arabe, qui clôt la première partie, et celle de Meursault, condamné à mort, même si cette condamnation est suspendue à une hypothétique grâce. Le lecteur ne saura d'ailleurs pas si Meursault échappera à la Veuve, partageant seulement la pensée du condamné qui ne parvient pas à se « représenter une certaine seconde où le battement de ce cœur ne se prolongerait plus dans [sa] tête ». Meursault raconte de son point de vue exclusif comment « l'homme absurde » se sent finalement condamné moins pour son crime – le meurtre d'un Arabe anonyme à la suite d'une rixe dont le motif ne le concernait pas vraiment – que pour ne pas avoir manifesté suffisamment d'émotion à l'enterrement de sa mère. C'est en tout cas ce que retient Meursault du plaidoyer de l'avocat général qui, lors du procès, se sent en devoir de sonder la valeur de « l'âme » du prévenu pour mieux lui en dénier la possession. Il est plus facile de trancher la tête d'un corps sans âme « au nom du peuple français ». Enfin, Meursault est condamné parce que la société ne peut admettre que son geste était absurde et dénué de sens. Juges, jurés, opinion publique opteront donc pour la thèse de la préméditation.


C'EST LUI, C'EST MON TYPE.
COMMENT ONT-ILS PU NOUS SÉPARER JUSQUE-LÀ ?...
S'IL Y A DE LA BAGARRE TOI, MAGGON TU PRENDRAS LE DEUXIÈME. MOI JE ME CHARGE DE MON TYPE... TOI, MEURSAULT, S'IL EN ARRIVE UN AUTRE, IL EST POUR TOI.
OUI.

***L'Étranger*, adapté en bande dessinée par Jacques Ferrandez (Gallimard, 2013).**

Il est assez facile de donner après coup une cohérence à une mécanique d'événements absurdes. Il a suffi de se persuader que le geste de Meursault était réfléchi et doué d'une signification qu'éclairent au mieux ses conduites passées. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus définit la « sensibilité absurde » comme la contradiction entre l'apparence irrationnelle du monde – « son silence déraisonnable » – et le désir de clarté qui habite l'homme – « l'appel humain ». Traversé par cette contradiction, Meursault ne peut se contenter des raisons d'être et de vivre fournies clés en main par la religion ou des systèmes philosophiques. Ainsi s'explique la colère qui s'empare de lui lorsque, à la fin du roman, l'aumônier vient le visiter sans sa cellule. Ce déni de l'absurde par le discours religieux révolte Meursault. Il comprend confusément que ce « mal de l'esprit » qu'est l'absurde ne vaut que par ce qu'on en fait.

Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus soutient qu'il faut « imaginer Sisyphe heureux », parce qu'il tient pour possible de trouver le remède au mal dans l'ascèse même qu'exige tout face-à-face avec l'absurdité de la condition humaine. « S'il y a un bonheur métaphysique à soutenir l'absurdité du monde », s'ouvrent des perspectives qui sont autant d'antidotes au pessimisme tragique et au nihilisme. La fin du roman illustre en partie cette redécouverte du simple bonheur d'exister. L'aumônier parti, Meursault retrouve son calme, s'endort et se réveille « avec des étoiles sur le visage », « comme si cette grande colère [l]'avait purgé de [son] mal, vidé d'esprit, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles » et qu'enfin « [il s'ouvrait] pour la première fois à la tendre indifférence du monde ». Au bout du voyage en absurdie que fut sa vie, Meursault se réconcilie avec un monde jusque-là dénué de sens : « De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux et que je l'étais encore. » Il faut aussi imaginer Meursault heureux, telle est la conclusion du roman.

Au bout du voyage en absurdie que fut sa vie, Meursault se réconcilie avec un monde jusque-là dénué de sens

LA POSSIBILITÉ D'UNE RÉVOLTE

Camus a un temps songé à intituler son roman « L'Indifférent ». De fait, Meursault ne parvient pas à s'intéresser à la comédie sociale, il ne joue pas le jeu du sens partagé. Il paraît comme coupé de ses sentiments et de ses émotions. Il oublie la date de la mort de sa mère ou n'exprime pas suffisamment son chagrin à son enterrement. Non sans une pointe d'ironie, il déclare à propos de Marie, la fille rencontrée au cinéma qui est devenue sa maîtresse : « Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. » Il ne ressent ni culpabilité ni regret pour le meurtre de l'Arabe, tout au plus concède-t-il que cela l'ennuie. Étranger aux autres et à lui-même, il semble se refuser à éprouver aucun des sentiments convenus qu'on exige d'un homme ordinaire et qui simplifient la vie de tous. À dire le vrai, comme l'idiot de Dostoïevski, Meursault est d'abord un homme qui « refuse de mentir » et qui surtout se refuse de dire « plus qu'[il] ne sent[3] ». Incapable de se payer de mots, pas plus ceux de l'amour que ceux d'une justice où chacun doit jouer un rôle, Meursault, par sa manière d'être même, révèle le monde tel qu'il est. C'est ainsi qu'il ménage la possibilité d'une révolte authentique contre l'indifférence et l'absurdité, que symbolise l'épisode de la colère contre l'aumônier, et, par-delà la révolte, la possibilité de l'amour où l'homme – découvrant avec émerveillement et la tendre indifférence du monde et la réalité du bonheur passé et présent – peut se réconcilier avec la vie nue.

Jean Montenot

1. *Actuelles II*, dans *Œuvres complètes*, Albert Camus, tome III, 1949-1956, Bibliothèque de La Pléiade, 2008.
2. *Carnets*, octobre 1945, *ibid.*, tome II, 2006.
3. Préface de l'auteur à l'édition américaine de *L'Étranger*, 1958.

JACQUES FERRANDEZ/GALLIMARD 2013

NOTRE AMI L'ÉTRANGER

« Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. » Ainsi s'ouvre le premier roman de Camus, publié en 1942. Décryptage de l'incipit d'une œuvre magistrale, mot à mot.

Il faut souvent se méfier des romans de philosophes : ils servent souvent de prétextes, sont épais, et ressemblent à des essais narratifs. Camus le savait et passait outre : « On ne pense que par image. Si tu veux être philosophe, écris des romans. » Dont acte : son récit jaillissait simple et concis, sans un argument d'autorité. Sans une citation d'auteur. Il mettait en scène Meursault, un jeune homme bientôt accusé du meurtre d'un Arabe, et finalement condamné pour d'autres crimes. L'incipit est célèbre ; on le récite dans les collèges, hélas ! et cela lui enlève beaucoup de sa force. Il est terrible, pourtant.

« Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. »

Prenons notre temps.

« Aujourd'hui ». Lire, c'est d'ordinaire entrer dans un autre temps, dans un monde décharné et atopique. C'est d'ordinaire admettre, par la « suspension volontaire de l'incrédulité » *(« willing suspension of disbelief »,* Coleridge), que soudain tout change devant nous, l'époque et les gens, la ville et la vie. Mais, lorsqu'un récit s'ouvre par un déictique comme « aujourd'hui », les cartes ne sont plus rebattues. Le voyage est annulé : l'ailleurs redevient l'ici. Qu'y gagne le récit ? Une force supplémentaire (parfois sa faiblesse), celle d'être plus près du lecteur, ou en tout cas de le simuler. D'un point de vue diégétique, ce déictique promet surtout la quasi-simultanéité des faits et de leur narration – et cela n'est possible que dans ce récit spécifique qu'on appelle un journal.

« Maman ». Il n'y a plus de doute : ce que nous lisons semble bien tiré d'un journal. C'est en tout cas un récit privé : l'affection et la tendresse du terme l'attestent. Le substantif hypocoristique est imprononçable en public – quoique souvent le premier mot prononcé[1]. Tout ce que promettait le déictique « aujourd'hui » se redouble : il y a bien un diariste, puisqu'il y a une mère ; nous entrons bien dans un monde connu, car le premier personnage du récit ne nous est pas étranger. Une phrase de Gracq me revient alors : « La littérature va du moi confus et aphasique au moi informé par l'intermédiaire des mots, rien de plus : le public n'est admis à cet acte d'autosatisfaction qu'au titre de voyeur, et généralement contre espèces […]. » Oui : c'est bien en voyeurs que nous transforme cet incipit, puisque nous lisons un récit visiblement intime, peu explicatif, fermé sur lui-même. À nos risques et périls, toutefois.

Oui : c'est bien en voyeurs que nous transforme cet incipit, puisque nous lisons un récit visiblement intime, peu explicatif, fermé sur lui-même. À nos risques et périls, toutefois.

« Est morte ». L'effraction se paie. Nous étions trop près du récit. La phrase que nul ne voudrait prononcer : nous venons de la lire. Elle est réduite à l'extrême ; et, affûtée, elle blesse. Cette phrase est scandaleuse parce qu'elle dit ce qui arrive tous les jours ; et ce scandale est produit dans le texte par la rencontre oxymorique du thème et de son prédicat. Celle qui donne la vie n'est plus en vie. La vie n'est plus vivante. Les critiques lisent dans cette première phrase un passé composé : cela leur a permis d'expliquer pourquoi *L'Étranger* s'éloignait du récit classique, qu'on relie souvent au passé simple. Ils n'ont pas tort ; mais il faut aller plus loin. Puisque « morte » est soit un adjectif soit un participe passé, cette phrase est peut-être conjuguée au présent. Le verbe être ne semblerait dès lors plus un auxiliaire mais une copule, qui relierait avec encore plus de brutalité la naissance et la mort, le corps qui enfante et le cadavre. Et par ce présent, nous voici de plus en plus proches du drame. Le malheur nous frôle.

« Ou ». Malheur à celui par qui le scandale arrive. Ici, c'est une conjonction de coordination, qui entraîne une alternative – alors que la phrase précédente, simple et soudaine, n'en souffrait aucune. De quoi donc n'est-on pas sûr ? Quel doute a ce fils qui écrit ? Trois possibilités s'offrent devant le lecteur : toutes l'indignent. Hésite-t-on sur la date, sur l'être qui est mort, ou sur ce qui est arrivé à la mère ? Quoi qu'il en soit, l'épanorthose est inadmissible : nul ne peut corriger la première affirmation. Les liens empathiques se déchirent par ce mot en trop. Le lecteur s'était approché, encore et encore ; il avait ressenti la douleur masquée du narrateur, et revécu (« Aujourd'hui ») ce drame intime et pourtant collectif (« Maman »). Mais il était trop près : le récit devient un récif qui le repousse soudain, au risque de briser la lecture. Par ce mot si simple, « ou », le doute apparaît ; il frappe jusqu'au narrateur. Et s'il n'était pas notre alter ego ? Et s'il était vraiment différent de nous – étranger ?

« Peut-être ». Quelle nonchalance !

« Hier ». C'est donc de la date qu'il fallait se méfier – mais le modalisateur « peut-être » indique que même cette rectification pourra être rectifiée… Le portrait du narrateur se redessine soudain : et il est à charge. Trois conclusions

Marcello Mastroianni incarne Meursault dans *L'Étranger* adapté par Luchino Visconti (1967).

naissent par cet autre déictique, qui annule et remplace le précédent ; et ces trois conclusions portent sur les trois temps. Passé : la mère est par conséquent morte loin du fils. Présent : le fils ne semble pas mériter son nom, lui qui ignore le jour exact de la mort de sa mère. Futur : comment commémorer la disparition d'un être, quand la balise temporelle est imprécise ? Comment faire son deuil, si ce n'est jamais le bon jour ?

Sans rien connaître des causes (comme tout le monde dans le roman), le lecteur s'étonne et s'éloigne. Il ne veut plus avoir à faire avec un tel personnage. Meursault, on le sait, tuera un Arabe plus loin, sous le soleil qui l'aveugle. Mais, s'il est condamné, c'est dès que s'ouvre son récit ; et de ne pas paraître comme nous. Bien sûr, tout s'éclaircira par la suite : « J'ai reçu un télégramme de l'asile : "Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués." Cela ne veut rien dire. » Mais il sera trop tard. La première impression nous a suffi, comme elle suffira aux jurés. Le monde entier ne peut être coupable : ce serait trop absurde. Alors seul Meursault l'est.

« Je ne sais pas ». Enfin transparaît franchement le narrateur, par le pronom égophorique. Mais à quoi bon ? Sitôt visible, il disparaît sous son ignorance. Qu'est-ce qu'un narrateur qui ne sait rien ? Que pourrait-il nous apprendre ? Les théoriciens parlent alors d'un narrateur non fiable ; et c'est vrai que de celui-ci nous venons d'apprendre à nous méfier. Et dire que nous pensions lire un récit privé, un journal intime ! L'étymologie a toujours raison : *intimus* est un comparatif impossible, irréalisable, qui signifie « plus profond ». Mais plus profond que quoi ? Et jusqu'où ? C'est sans fin qu'on se vrille le cœur, et Meursault le sait bien, qui se refuse à creuser. Il n'y a pas d'intériorité ; ou alors elle n'est que le nom d'une autre extériorité – simplement mieux délimitée. Étrangers, nous le sommes tous, à nous-mêmes comme aux autres. C'est perdu d'avance ; et c'est par cette certitude que Meursault nous effraie. Il ne craint rien. Il ne dit rien de son chagrin, il ne fouille rien en lui – il ne pleurera même pas à l'enterrement. Tout cela lui sera reproché, car l'époque et le monde veulent la transparence, ou du moins des gestes ostentatoires et des preuves décentes. Meursault n'en a que faire. Nul ne sait ce qu'il pense franchement, ni même s'il pense en vérité. Voilà peut-être que réapparaît la distinction récit/discours : mais si l'on nomme récit ce qui est coupé de la source d'énonciation, comment nommer ce qui s'écrit, lorsque c'est la source d'énonciation qui se coupe de ce qu'elle produit ? On dit d'une voix qu'elle est acousmatique lorsque son origine est un mystère. Ainsi des propos de Meursault : plus violents d'être voilés, plus pressants par l'énigme de leur source, ils semblent sous les yeux du lecteur s'obscurcir encore et encore, jusqu'à devenir le chant de personne. *(Persona* : ce qu'on ne distingue que *per-sona,* par les sons que ce mystère révèle tout de même.) Meursault ne récite ni ne discourt : s'il meurt sot, comme son nom l'indique, c'est qu'il vit peut-être bêtement. Mais qu'on ne lui en tienne pas rigueur, car c'est la vie qui est bête.

Laurent Nunez

1. Mon correcteur orthographique m'indique même que le terme est familier, et me propose de le remplacer par un autre plus correct.

COLLECTION CHRISTOPHEL

NOUS, LES PESTIFÉRÉS

« Je suis dans la nuit et j'essaie d'y voir clair. » Cette confidence du docteur Rieux, protagoniste de *La Peste*, condense en quelques mots l'esprit et le destin d'un livre intemporel.

Rédigé au cœur d'une guerre et publié au début d'une autre, en 1947, le roman de Camus n'a cessé, depuis soixante-quinze ans, d'être lu comme on cherche un phare dans l'obscurité des tempêtes. Son auteur a lui-même passé sa vie à tâtonner, et l'histoire de ce roman, de sa genèse difficile à ses interprétations parfois troublantes, ne fait pas exception. Si le succès est au rendez-vous dès sa publication, Camus n'en est pas moins persuadé d'avoir écrit un livre « totalement manqué » et doit lutter pour en préserver la signification essentielle face à des lecteurs qui, tels Francis Jeanson et Roland Barthes, voient dans ce récit le berceau d'une « morale anhistorique » et d'une « politique de solitude ». À ce dernier, il avoue son incompréhension : « *La Peste,* dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme. La preuve en est que cet ennemi qui n'est pas nommé, tout le monde l'a reconnu, dans tous les pays d'Europe. » Étrange, en effet, d'occulter l'ancrage historique et l'importance prêtée à la solidarité face au fléau dans une intrigue où le journaliste Rambert, coincé malgré lui dans une ville étrangère mise en quarantaine, finit par comprendre, avec l'aide de ses compagnons d'infortune, que nul ne peut se désolidariser d'un mal qui frappe chacun et qui est « l'affaire de tous ». Et où le père Paneloux, bouleversé par l'agonie d'un enfant emporté par la maladie, troque le ton sentencieux et brutal de son premier prêche adressé à un « vous » pécheur qu'il harangue et juge du haut de sa chaire pour le « nous » de son second prêche, où il rejoint ses semblables.

SE RELEVER SANS CESSE

Être lu de travers. S'expliquer. Ne pas être entendu. Répéter. Camus est familier de ce cercle vicieux qu'il s'inflige malgré tout car il tient sa plume comme Sisyphe pousse son rocher : « Peste. De toute ma vie jamais un tel sentiment d'échec. Je ne suis même pas sûr d'arriver jusqu'au bout. » Il n'est donc pas fortuit que le motif de l'éternelle reprise constitue, avec la compréhension littérale *(La Peste* comme récit clinique d'une épidémie) et le prisme allégorique à portée politique, le troisième niveau de lecture classiquement mis en avant par les commentateurs. « La peste […] ça consiste à recommencer », parce que la condition humaine elle-même nous contraint à nous débattre et à nous relever sans cesse en dépit de l'issue inéluctable qui pèse sur notre conscience comme une malédiction. Du docteur Rieux, qui soigne quotidiennement des malades qu'il sait condamnés, à Rambert, qui s'astreint à réitérer chaque jour la même tentative d'évasion vouée à l'échec, en passant par l'employé de mairie Grand, qui remet compulsivement sur le métier la première phrase de son roman qu'il réécrit à l'infini faute de trouver les mots justes, et par la population oranaise, obligée de revoir en boucle le même film, c'est l'ensemble des personnages qui incarnent et déclinent cette circularité existentielle. Ironie de notre sort de mortels : on n'avance qu'en tournant en rond.

Couverture et quatrième de couverture de l'édition poche de *La Peste* de 1955.

GUSMAN/BRIDGEMAN IMAGES

Roman pluridimensionnel, tout le monde en convient. Mais se pourrait-il que *La Peste* soit également une œuvre en trompe-l'œil ? Que la clarté de son déroulé, qui comble en tout point l'horizon d'attente dessiné par le titre, soit destinée à faire diversion, et que la profusion de sensationnel qui saute aux yeux du lecteur monopolise son attention pour mieux entretenir son ignorance de ce qui se trame dans les marges, en catimini ? Le drame auquel le lecteur est convié, qu'il représente le fascisme, la condition humaine ou simplement une épidémie mortelle, n'épuise pas celui qu'il cache et qui se joue dans les coulisses, loin des projecteurs plaqués sur l'invasion des rats, les bubons et les monceaux de cadavres : la tragédie d'une ville qui risque jusqu'à sa vie pour sauvegarder son confort et où, comme partout ailleurs, on « s'ennuie » et on s'« applique à prendre des habitudes ». Plus que le récit d'une peste, c'est la mise en scène de l'incapacité de ses victimes à la voir venir et de leur déni face à sa gravité. L'irresponsabilité des autorités qui évitent à tout prix de prononcer le mot « peste », comme si le taire suffisait à enrayer l'épidémie, l'insouciance des habitants qui s'obstinent à faire comme si de rien n'était et à laisser le bacille pulluler en le traitant par le mépris, la tentation de lever les yeux vers le ciel et de nier leur responsabilité dans l'avènement de la peste en lui attribuant une cause surnaturelle qui a l'avantage d'en faire un phénomène exceptionnel qui, en cette qualité, n'est pas destiné à durer, sont autant de symptômes d'un mal d'autant plus délétère qu'il avance à pas feutrés.

***La Peste*, un film argentin de Luis Puenzo, avec William Hurt en Dr Rieux (1992).**

« CHACUN LA PORTE EN SOI »

Seul Tarrou, personnage excentrique qui tisse une amitié avec le docteur Rieux, met d'emblée le doigt sur cette erreur de diagnostic fatale en constatant que le fléau qui frappe Oran est moins une épidémie, qu'on se représente ordinairement comme une explosion subite et vouée à décliner, qu'une condition ancienne et durable : « Disons pour simplifier, Rieux, que je souffrais déjà de la peste bien avant de connaître cette ville et cette épidémie. » Il comprend avant tout le monde que loin d'être le lot exclusif de ceux qui en manifestent les symptômes spectaculaires, « chacun la porte en soi, la peste, parce que personne, non, personne au monde n'en est indemne. Et qu'il faut se surveiller sans arrêt pour ne pas être amené, dans une minute de distraction, à respirer dans la figure d'un autre et à lui coller l'infection ». Racontant, dans une longue confession, comment il a pris conscience de sa complicité avec le pire en voyant son père, avocat général, requérir la peine de mort au tribunal, Tarrou en conclut que les fléaux ne sortent pas de nulle part et ne naissent pas dans l'horreur absolue des camps d'extermination, des champs de bataille imbibés de sang et des salles de torture, mais dans le cœur des hommes, sous mille formes en apparence insignifiantes, qui ne conduisent aux grandes catastrophes dont l'histoire est tissée qu'à la faveur de notre indifférence. En faisant de la peste le sujet central du roman, Camus ne raconte pas seulement le processus de la maladie éponyme, de son commencement avec l'arrivée des rats à son extinction provisoire célébrée à la fin de la chronique de Rieux, mais expose aussi les compromissions et les choix malheureux qui font de cette pathologie la norme.

« Ce qui est naturel, c'est le microbe. Le reste, la santé, l'intégrité, la pureté, si vous voulez, c'est un effet de la volonté et d'une volonté qui ne doit jamais s'arrêter. » Tarrou énonce en ces termes une vérité que le lecteur de *La Peste* est tenté, à l'instar des Oranais, de balayer au profit d'une vision du monde plus rassurante, où nous sommes seulement victimes, et jamais acteurs des maux collectifs qui nous accablent. Ce roman, qui a récemment connu un regain d'intérêt dans le contexte de l'épidémie de coronavirus, n'en finit pas d'imposer son éternelle actualité, par son appel lucide à nommer correctement les choses pour combattre les maux qui se nourrissent de nos esquives langagières, par sa célébration de l'amitié comme antidote au désespoir paralysant de la solitude humaine, et par l'éthique de vigilance qu'il esquisse, précieuse dans un monde où notre inattention tue en silence. *La Peste,* c'est l'histoire d'un lecteur qui se croyait en bonne santé et qui, en se découvrant malade avec ses semblables, peut enfin commencer à guérir.

Marylin Maeso

LA PETITE FABRIQUE DE L'INHUMAIN
MARYLIN MAESO
164 P., L'OBSERVATOIRE, 16 €

CFC/THE PEPPER-PRINCE LTD/OSCAR KRAMER SA/COLLECTION CHRISTOPHEL

LE JUGEMENT EN QUESTION

Publiée en 1956, la confession de Jean-Baptiste Clamence était une attaque contre les existentialistes, pour qui les humains sont responsables de tout. Le roman, qui déconcerta alors la critique, dénonçait la quête de certitude comme un piège pour s'ériger en juge et tendait un miroir déstabilisant à l'homme moderne.

Par Lissa Lincoln

La Chute a provoqué une onde de choc chez une partie de la critique littéraire qui, croyant avoir compris Camus (romancier lyrique, écrivain à thèse fondamentalement « humaniste »), se trouvait déroutée face à ce nouveau roman. L'œuvre semblait résister aux catégories dans lesquelles on s'ingéniait à faire entrer son auteur. Mais, au lieu de classer *La Chute* à part, comme cela se fait encore beaucoup, n'aurait-il pas fallu se demander en quoi ces étiquettes étaient réductrices ? Camus n'avait-il pas placé son œuvre sous l'égide d'une autre formule qu'on oublie trop souvent : « Il me manque d'abord cette assurance qui permet de tout trancher » ?

Sous ces questions émergent des problèmes qui correspondent d'abord à une certaine réalité culturelle. Car il ne faut pas oublier que, à travers le personnage du « juge-pénitent », ce sont les existentialistes qui se trouvaient visés. C'est à leur sujet que Camus a formulé l'expression pour la première fois : « Existentialisme. Quand

***La Chute*, mise en scène par Géraud Bénech, avec Stanislas de la Tousche, au Théâtre de la Contrescarpe, à Paris.**

FABIENNE RAPPENEAU/THÉÂTRE DE LA CONTRESCARPE

ils s'accusent, on peut être sûr que c'est toujours pour accabler les autres. Des juges-pénitents. » Par le truchement du discours de Clamence, Camus cherche ainsi à illustrer les mécanismes sous-jacents à l'existentialisme, soit la capacité à manipuler les gens pour leur faire croire qu'ils sont responsables de tout : « Je suis donc pour toute théorie qui refuse l'innocence à l'homme et pour toute pratique qui le traite en coupable. Vous voyez en moi […] un partisan éclairé de la servitude. Sans elle, […] il n'y a point de solution définitive. » C'était toute la question du rôle de l'écrivain dans la société qui se trouvait alors convoquée. Érigés en juges d'une humanité dont ils s'estimaient les représentants, ces écrivains se sentaient confortés dans ce rôle non pas par une supériorité morale (ils étaient eux-mêmes les premiers accusés) mais, stratégie plus subtile, par la conscience de cette culpabilité : « Je suis comme eux, bien sûr, nous sommes dans le même bouillon. J'ai cependant une supériorité, celle de le savoir, qui me donne le droit de parler. Vous voyez l'avantage, j'en suis sûr. Plus je m'accuse et plus j'ai le droit de vous juger. Mieux, je vous provoque à vous juger vous-même, ce qui me soulage d'autant. »

« Je suis donc pour toute théorie qui refuse l'innocence à l'homme et pour toute pratique qui le traite en coupable. Vous voyez en moi […] un partisan éclairé de la servitude. Sans elle, […] il n'y a point de solution définitive »

TORT OU RAISON

La Chute tend un piège au lecteur qui y chercherait quelque certitude – piège dont l'appât est le réflexe irrésistible du jugement. Malgré une résistance croissante au discours de Clamence, le lecteur s'acharne à le suivre, espérant toujours trouver au bout la perspective « réelle » qui lui permettra d'interpréter tout ce qu'on lui raconte. Or il constate à la fin du récit que cette perspective n'existe pas. Il n'y a pas de « vrai » ou de « faux » qui existerait à l'extérieur du discours de Clamence, et lui permettrait de le juger. C'est le discours même qui crée ces impressions chez le lecteur, selon l'interprétation que le narrateur cherche à produire. Discours, dans le cas de Clamence, au but bien précis : « Puisqu'on ne pouvait condamner les autres sans aussitôt se juger, il fallait s'accabler soi-même pour avoir le droit de juger les autres. Puisque tout juge finit un jour en pénitent, il fallait prendre la route en sens inverse et faire métier de pénitent pour pouvoir finir en juge. » Ainsi, le monologue de Clamence ne cesse d'échapper aux attentes du lecteur, le décevant toujours par une série de fuites, se défaisant sans cesse pour s'établir ailleurs, jusqu'à la révélation finale de sa stratégie : « Quand le portrait est terminé, comme ce soir, je le montre, plein de désolation : "Voilà, hélas ! Ce que je suis." Le réquisitoire est achevé. Mais, du même coup, le portrait que je tends à mes contemporains devient un miroir. » Le temps que le lecteur s'aperçoive de cet objectif, il est déjà pris dans l'engrenage.

Camus ne s'intéresse pas à convaincre le lecteur que Clamence a tort ou raison, qu'il est bon ou mauvais, moral ou immoral. Il cherche plutôt à décrire le fonctionnement des différentes stratégies de pouvoir inhérentes au système du jugement, et par conséquent à tout discours prescriptif, dont la littérature elle-même. Clamence jouit d'un pouvoir total dans la conception qu'aura son interlocuteur de la réalité. Il en est de même pour le narrateur dans le registre du récit, l'auteur dans le registre de la littérature, le juge dans le registre judiciaire, etc. Mais, dès que la vérité se révèle une construction qui sert à perpétuer un système de valeurs, il n'y a plus d'intérêt à la justifier ni, d'ailleurs, à la condamner. Ce qu'il faut regarder, c'est plutôt la façon dont ce système fonctionne. *La Chute*, loin d'être un texte de moralisme cynique, comme on l'a trop souvent lue, est une sorte de manuel de fonctionnement. Mais comment souligner les dangers d'un discours prescriptif sans tomber soi-même dans la prescription ? L'auteur de *La Chute* a relevé ce défi en faisant de son récit une sorte de mise en abyme de la question du jugement. Par contrecoup, ce texte jette un éclairage nouveau sur l'œuvre. Car cette question traverse en fait toute l'écriture de Camus.

UNE FRESQUE DU MONDE CONTEMPORAIN

Le Premier Homme, **roman inachevé, inaugurait sans doute chez Camus une « nouvelle manière ». Ce premier homme, c'est l'enfant sans héritage d'un père mort à la guerre, qui doit tout recommencer. L'ambition de l'écrivain était de composer une vaste fresque du monde contemporain, sur le modèle de *Guerre et paix*. Ce premier jet fiévreux, très autobiographique, au plus près des choses et des êtres, comme libéré des pesanteurs démonstratives, contient la promesse d'une œuvre majeure et recèle quelques-unes des plus belles pages qu'ait écrites Camus.**

Bernard Fauconnier

LE PREMIER HOMME
ALBERT CAMUS
380 P., FOLIO, 8,20 €

BIOGRAPHIE

Professeur de littérature comparée et de « critical theory » à l'Université américaine de Paris, **Lissa Lincoln** a notamment contribué à l'ouvrage collectif *Camus, la philosophie et le christianisme* (Cerf, 2012), et plus récemment à *Gender Justice and the Law* (Fairleigh Dickinson University Press, 2020).

UNE ÉCRITURE ET SES COULEURS

Doté d'une plume lyrique capable de se contraindre et affûtée par l'exercice du journalisme, Camus ne se cantonnait pas à une écriture blanche.

Par Agnès Spiquel

Les phrases brèves, à la syntaxe minimale, qui ouvrent *L'Étranger* d'une manière magistrale, sont en totale adéquation avec le rapport de Meursault au réel et à lui-même ; leur nouveauté dans l'écriture a frappé les premiers lecteurs du roman. Pour autant on ne peut réduire le style de Camus à cette « écriture blanche » ; il suffit, pour s'en rendre compte, de lire tout le roman, avec le soudain jaillissement des images, l'amplitude cadencée des longues périodes, la musicalité assumée des phrases – et ce dès la première partie et plus encore dans la seconde. Le travail de l'écriture en explore toute la gamme chromatique : Meursault ne peut pas parler – ou écrire ? – de la même manière selon qu'il enregistre les faits d'une journée banale, fait ressortir ironiquement la théâtralité du procès, épie dramatiquement les bruits qui pourraient annoncer son exécution, ou, à l'approche de celle-ci, épanche son bonheur d'avoir retrouvé un contact intérieur avec sa mère et avec « la tendre indifférence du monde », dans un lyrisme proche de celui de Camus lui-même dans *Noces*.

« Oui, c'était l'heure où, il y avait bien longtemps, je me sentais content. Ce qui m'attendait alors, c'était un sommeil léger et sans rêves. Et pourtant, quelque chose était changé puisque, avec l'attente du lendemain, c'est ma cellule que j'ai retrouvée. Comme si les chemins familiers tracés dans les ciels d'été pouvaient mener aussi bien aux prisons qu'aux sommeils innocents. »
***L'Étranger* (1942)**

Albert Camus, en 1957.

LIBRARY OF CONGRESS'S PRINTS AND PHOTOGRAPHS DIVISION

LIBERTÉ DE CRÉATION

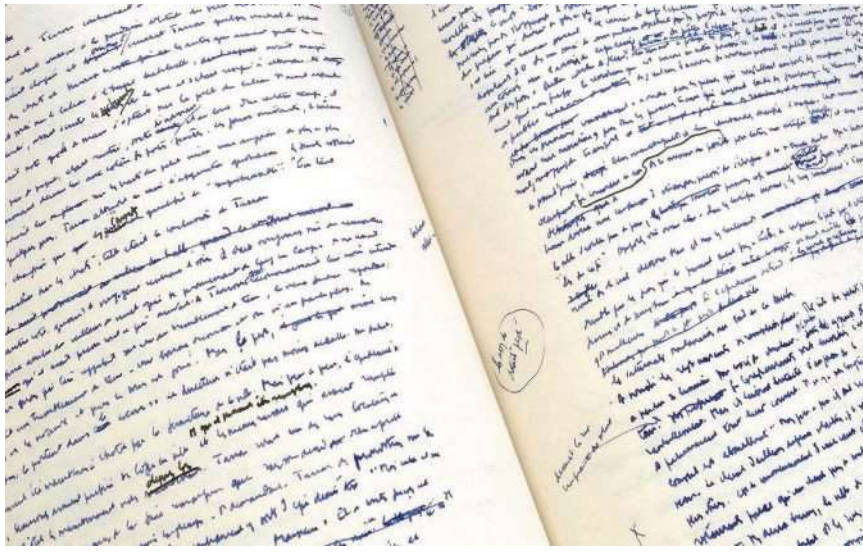
Le véritable écrivain sait que chaque œuvre doit inventer sa forme et son style propres. Dès sa jeunesse, comme en témoignent des notes de lecture et des articles, Camus s'est formé au contact de grands stylistes comme Mme de La Fayette, La Rochefoucauld, Stendhal… Très tôt également, il s'est frotté aux exigences de l'écriture journalistique, apprenant à manier la rhétorique sans « prostituer » sa plume. Dans l'immédiat après-guerre, ses éditoriaux du journal *Combat* en sont la démonstration éclatante : la densité de la pensée y est soutenue par une écriture à la fois rigoureuse et frémissante, où le discours vise conjointement la vérité et la persuasion.

Dans ses éditoriaux du journal Combat, la densité de la pensée est soutenue par une écriture à la fois rigoureuse et frémissante

Dans ses œuvres littéraires, Camus ne cesse de se réinventer, jusqu'à la souveraine liberté de l'écriture dans le roman autobiographique inachevé qu'est *Le Premier Homme*. Certes, on ne peut savoir ce qu'il aurait conservé des phrases à la longueur

« Florence ! Un des seuls lieux d'Europe où j'ai compris qu'au cœur de ma révolte dormait un consentement. Dans son ciel mêlé de larmes et de soleil, j'apprenais à consentir à la terre et à brûler dans la flamme sombre de ses fêtes. J'éprouvais… mais quel mot ? quelle démesure ? comment consacrer l'accord de l'amour et de la révolte ? »

« Le désert », *Noces* (1938)



Manuscrit de *La Peste* (parue en 1947).

proustienne qu'on y trouve souvent. Mais il est évident que ce roman, pour lequel il revendique dans ses *Carnets* une liberté de création enfin retrouvée, hérite de la souplesse d'écriture qu'il vient de se forger. Au cours des années 1950, en effet, dans *La Chute* et dans les nouvelles de *L'Exil et le Royaume,* où il pose des questions devenues essentielles dans sa méditation sur l'existence et sur le monde moderne, il se livre en même temps à des sortes de variations stylistiques. Le Clamence de *La Chute* est un virtuose du double discours : son ironie grinçante lui permet à la fois d'opérer une redoutable dénonciation/manipulation et de laisser affleurer sa honte et sa douleur. Le narrateur de « La femme adultère » *(L'Exil et le Royaume),* quant à lui, évoque l'extase sensuelle de Janine face au désert en une grande coulée lyrique où les mots s'exaltent au diapason de l'âme et du corps du personnage. Dans *Le Premier Homme* – qu'il faudrait presque citer en entier – Camus saura varier tonalités et rythmes pour dire l'émerveillement, raconter une scène familière, peindre un paysage, évoquer la lente remontée des souvenirs, creuser les nuances d'une émotion d'adolescent. Et les brouillons préparatoires au roman inachevé peuvent à la fois rapporter l'échange politique serré de Jacques Cormery avec son ami et camarade Saddok, et laisser éclater le lyrisme dans les esquisses de la grande histoire d'amour du protagoniste.

UN POÈTE AUTHENTIQUE

Camus a pu écrire : « Oui, j'ai une patrie : la langue française. » L'école et la bibliothèque municipale lui avaient appris à aimer les mots, à admirer la retenue des auteurs classiques, chez qui il puisait des leçons de mesure. Par souci de cette mesure – aussi importante à ses yeux dans l'écriture que dans la réflexion philosophique et politique – il a d'abord bridé des élans dont il craignait les risques d'« abandon sans grâce », comme il le dit dans la préface de 1958 à la réédition de *L'Envers et l'Endroit*. Mais, peu à peu, il s'est moins méfié de ces élans, tout en les soumettant encore au travail prosodique le plus exigeant : ses *Carnets,* laboratoire de l'œuvre, regorgent alors d'éclairs fulgurants ; et l'on ne s'étonne guère que les brefs poèmes en prose de *La Postérité du soleil,* ce projet mûri dans les années 1950 avec son ami René Char à partir de photographies du Luberon, et resté inédit jusqu'à sa mort, révèlent en lui un poète authentique. Mais l'on peut ouvrir n'importe laquelle de ses œuvres publiées et écouter son style dans une lecture à voix haute. Lui qui savait si bien écouter les silences, il savait aussi, de mille et une manières, faire vibrer le sens et toute la couleur des mots.

BIOGRAPHIE

Présidente de la société des études camusiennes, **Agnès Spiquel** a notamment établi l'édition de *Albert Camus ou la naissance d'un romancier* de Jacqueline Lévi-Valensi (Gallimard, 2006).

« Devant elle, les étoiles tombaient, une à une, puis s'éteignaient parmi les pierres du désert, et à chaque fois Janine s'ouvrait un peu plus à la nuit. Elle respirait, elle oubliait le froid, le poids des êtres, la vie démente ou figée, la longue angoisse de vivre et de mourir. Après tant d'années où, fuyant devant la peur, elle avait couru follement, sans but, elle s'arrêtait enfin. En même temps, il lui semblait retrouver ses racines, la sève montait à nouveau dans son corps qui ne tremblait plus. Pressée de tout son ventre contre le parapet, tendue vers le ciel en mouvement, elle attendait seulement que son cœur encore bouleversé s'apaisât à son tour et que le silence se fît en elle. »

« La femme adultère », *L'Exil et le Royaume* (1957)

EDITIONS DES SAINTS-PÈRES

EN SCÈNE ET POUR TOUS…

Bien que ses premier et dernier écrits soient de théâtre, bien que Camus place l'écriture dramatique « au-dessus de toutes les autres », ses pièces occupent une place relativement modeste dans son œuvre.

« Pourquoi je fais du théâtre ? Eh bien, je me le suis souvent demandé. Et la seule réponse que j'aie pu me faire jusqu'à présent vous paraîtra d'une décourageante banalité : tout simplement parce qu'une scène de théâtre est un des lieux du monde où je suis heureux » (Albert Camus, émission télévisée « Gros plan », 12 mai 1959). On l'a oublié parce qu'il n'est pratiquement plus joué depuis plusieurs années en France, mais c'est par le théâtre qu'Albert Camus a commencé et achevé son parcours d'écrivain. Il a 23 ans lorsque, jeune homme fiévreux, idéaliste et épris de justice et de liberté, il cosigne, en 1936, *Révolte dans les Asturies*, une pièce autour de l'insurrection des mineurs espagnols en 1934, écrite avec trois de ses amis pour la troupe d'amateurs du Théâtre du Travail qu'il a fondée à Alger, où il vit. Il en a 46 lorsqu'il adapte, pour la scène, en 1959, *Les Possédés* de Dostoïevski, juste quelques mois avant sa mort.

Le théâtre, comme l'alpha et l'oméga du parcours littéraire de Camus… Faut-il y voir une intervention de Thalie, reconnaissante de l'engagement sans faille de l'écrivain en faveur d'un art dont elle est la muse, durant les vingt-six années que dura sa carrière d'homme de lettres ? Car, malgré les succès qu'il obtint dans tous les autres genres littéraires, l'ex-enfant pauvre d'Alger, dont la baie, ensoleillée, ouverte sur la Méditerranée, fut sans doute, inconsciemment pour lui, le premier décor de ses rêves de scène, ne cessa de revenir à l'écriture dramatique. Une écriture dont il ne manquera d'ailleurs jamais de répéter, à chaque occasion qui se présenta (tribune, préface, émission de télévision ou de radio), qu'elle était pour lui « au-dessus de toutes les autres », pour « sa beauté et son universalité ».

METTEUR EN SCÈNE ET MACHINISTE

Lorsqu'un jour de 1958 un journaliste demanda à l'auteur des *Justes* ce qui l'avait décidé à écrire pour le théâtre, il avait répondu : « C'est parce que j'ai commencé par y jouer et y mettre en scène. Mais, à mes débuts, je ne voulais rien exprimer, seulement créer des personnages, de l'émotion et du tragique. » Ce qui changea par la suite, bien sûr, car, dès que cet

***Caligula*, créé au Théâtre Hébertot le 26 septembre 1945, avec Gérard Philipe dans le rôle-titre.**

LEONARD DE SELVA/BRIDGEMAN IMAGES

infatigable « militant de l'humanisme et de l'humanitarisme » prit la plume, il lui fut impossible d'écrire le moindre texte, théâtral ou non d'ailleurs, en dehors du champ de ses combats et de ses préoccupations politiques.

Née à son adolescence, mais alors sans « terrain » de jeu pour pouvoir s'exprimer, la passion de Camus pour le théâtre éclate quand il crée, en 1936, le Théâtre du Travail, une structure abritée par la maison de la culture d'Alger, chapeautée par le Parti communiste, auquel le jeune idéaliste qu'il est a momentanément adhéré. Pour l'inauguration, le tout jeune « patron », encore étudiant en philosophie, cherche un texte susceptible d'intéresser le public populaire et d'ouvrir sa conscience. Grand admirateur de Jacques Copeau, qui prône un théâtre de texte, il adapte et met en scène *Le Temps du mépris* de Malraux, un roman dont le personnage central est un écrivain communiste recherché par les nazis. Deux mille spectateurs venus des quartiers pauvres accourent. Devant ce succès, inattendu quoique espéré, le futur écrivain annonce une nouvelle pièce, écrite, cette fois, à quatre mains. C'est *Révolte dans les Asturies*. Jugeant ce texte trop dangereux en période électorale, le maire d'Alger en interdit la représentation, mais les comédiens, parmi lesquels Camus, en font une lecture dans la librairie d'Edmond Charlot, qui le publie dans la foulée.

ENTRE FROIDEUR ET TRIOMPHE

Même s'il n'en est pas seul signataire, c'est donc bien en qualité de dramaturge que le nom de Camus apparaît pour la première fois sur la couverture d'un livre. Sa passion pour le théâtre s'exacerbe. Au sein du Théâtre du Travail – qui devient, après la rupture de l'écrivain avec le PC, le Théâtre de l'Équipe –, non seulement il compose les programmes et cale les tournées, mais il joue, met en scène, suggère des décors, et même, s'il le faut, se fait machiniste, voire souffleur. S'il poursuit parallèlement ses études universitaires et commence à écrire ses *Carnets,* il continue d'aimer le théâtre plus que tout. Il l'aime pour son effervescence, pour la solidarité qui y règne et pour l'engagement qu'il exige. Mais la guerre gronde au loin, en Espagne d'abord, puis bientôt en Europe. Au jeune dramaturge et homme de troupe qu'est désormais Camus s'imposent tout naturellement la question de la tragédie moderne et ses corollaires, qui ne quitteront plus le centre de son œuvre : la liberté, la justice, l'innocence, l'humanisme, et bien sûr l'absurde, la révolte et… les limites de celle-ci.

Assez incroyablement, au regard de la profusion de son œuvre réalisée dans un laps de temps professionnel si court (répétons-le, vingt-six années, passées comme des météorites), les écrits théâtraux n'occupent finalement qu'une place relativement modeste chez l'écrivain. La faute en incombe, en grande partie, aux nombreuses périodes de guerre en Europe pendant lesquelles, poussé par sa nécessité viscérale de témoigner des injustices et des horreurs du monde, Camus retournera au journalisme. Outre *Révolte dans les Asturies,* son œuvre spécifiquement théâtrale ne compte que quatre pièces originales : deux qui appartiennent à son cycle sur l'absurde, *Le Malentendu,* qui traite des ravages de l'abandon, du manque d'amour et de la solitude, créé le 24 juin 1944, devant une salle plutôt tiède par Maria Casarès et Marcel Herrand aux Mathurins ; et *Caligula,* enfin achevé après plus de vingt ans de remaniements, dont la première, le 26 septembre 1945 à Hébertot consacre, malgré un accueil une nouvelle fois nuancé, un jeune premier nommé Gérard Philipe dans le personnage de l'absolutiste, sanguinaire et malheureux tyran qui donne son titre à la tragédie.

Plus tard, il y aura ces deux autres pièces, à classer dans son cycle sur la révolte : *L'État de siège,* qui, dans l'Espagne franquiste où il se déroule, met en scène, en tant qu'allégorie du mal, un personnage nommé la Peste. Est-ce en raison d'un hiatus entre le texte que Camus semble avoir écrit de la même encre dont il use pour ses éditoriaux à *Combat* et la vision lyrique avec laquelle Jean-Louis Barrault l'a monté ? Quoi qu'il en soit, le soir de la première, le 27 octobre 1948 à Marigny, *L'État de siège* est reçu dans un silence glacial. Et puis encore, un an après, le 15 décembre 1949 à Hébertot, *Les Justes,* qui cette fois, par un grand retour de balancier, triomphent. Peut-être parce que les spectateurs, dans ces temps de guerre, de libération et de décolonisation, ressentent à quel point cette tragédie en cinq actes, qui se déroule dans la Russie tsariste, pose la question de l'engagement politique et de la légitimité du recours au terrorisme dans une période troublée.

DES MESSAGES DÉMONSTRATIFS

Le travail du Camus dramaturge ne s'arrête pas à ces quatre créations personnelles. Il va traduire ou adapter des œuvres d'auteurs qu'il admire, notamment : en 1953, *Les Esprits* de Pierre de Larivey ; en 1955, *Un cas intéressant,* inspiré par une nouvelle de Dino Buzatti ; en 1956, *Requiem pour une nonne,* tiré du roman de William Faulkner ; et, en 1959, *Les Possédés,* adaptés du roman de Dostoïevski, qui seront son apothéose.

D'où vient alors qu'à part quelques exceptions – comme la merveilleuse reprise en 2014 de *L'État de siège* par Charlotte Rondelez au Théâtre de Poche-Montparnasse – l'œuvre dramatique de Camus, auteur classé quatrième dans la préférence des Français, soit depuis quelques années si peu représentée dans l'Hexagone ? Peut-être parce que sa langue, pourtant encore éblouissante à lire, « sonne » trop littéraire quand elle est proférée sur les scènes d'aujourd'hui. Peut-être aussi parce qu'on juge trop appuyés, trop démonstratifs et trop datés, ses messages humanistes. La solution serait peut-être que des gens de théâtre courageux se risquent à remodeler ses textes, à les rendre accessibles aux oreilles contemporaines, en somme à les « désacraliser », comme il se l'autorisa souvent lui-même, en son temps, avec des auteurs mondialement consacrés. Ce serait formidable, oui formidable, que, sous le bruit de la fureur guerrière croissante de notre époque, on puisse de nouveau « entendre » la voix d'un homme dont l'humanisme fut au centre de la vie.

Dominique Poncet

Camus aime le théâtre plus que tout. Il l'aime pour son effervescence, pour la solidarité qui y règne et pour l'engagement qu'il exige

LA TROUPE DU *DÉSIR ATTRAPÉ PAR LA QUEUE*

Écrit par Picasso comme un acte de résistance en pleine période d'Occupation, ce drame surréaliste et grotesque est interprété en hommage à l'ami Max Jacob, décédé quelques jours plus tôt au camp de Drancy. Le photographe Brassaï immortalisa plus tard le casting de cette soirée exceptionnelle.

Le 19 mars 1944, alors que Tours et Le Mans sont sous les bombes et que l'Armée rouge pénètre en Moldavie, au 53 bis, quai des Grands-Augustins, à Paris, domicile de Louise et Michel Leiris, une improbable troupe d'artistes et d'intellectuels interprète *Le Désir attrapé par la queue*, une pièce de théâtre hautement loufoque – comme en témoignent les noms des personnages – écrite par Picasso trois ans plus tôt, sous l'occupation allemande. Albert Camus est le metteur en scène de cette pochade, où il est question de froid, de faim et d'amour. Rarement autant de grands esprits – Picasso, Lacan, Sartre, Beauvoir… – auront cohabité dans un si petit salon. La pièce fut jouée devant le *Portrait de Max Jacob*, signé Picasso, en hommage à l'ami mort quelques jours auparavant alors qu'il allait être déporté à Auschwitz, et fut suivie par l'une de ces fameuses « fiestas » – vin, jazz, chants… – bien au-delà du couvre-feu. Pour tous ceux qui furent présents ce soir-là, cette union de la poésie et de la peinture restera un évènement exceptionnel. Dans le public, composé d'une centaine de personnes, on reconnaît Braque, Bataille, Claude Simon et le photographe Brassaï. C'est d'ailleurs ce dernier qui, quelques mois plus tard, le 16 juin 1944, réunit presque tous les participants de cette soirée mémorable dans l'atelier de Picasso, au 7, rue des Grands-Augustins, pour cette photographie de groupe.

Jérôme Dupuis

Dans l'atelier de Picasso, 16 juin 1944. De gauche à droite : Jacques Lacan, Cécile Éluard, Pierre Reverdy, Louise Leiris, Zanie Aubier, Picasso, Valentine Hugo, Simone de Beauvoir ; assis : Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Michel Leiris, Jean Aubier et le chien Kazbek.

RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE NATIONAL PICASSO-PARIS) / ESTATE BRASSAÏ/SUCCESSION PICASSO

ILS SONT SUR LA PHOTO

1. Jacques Lacan. Le psychanalyste, qui avait fréquenté Picasso et les surréalistes autour de la revue *Minotaure,* au début des années 1930, assista à la représentation.
2. Cécile Éluard. Fille du poète Paul Éluard et de Gala, née en 1918.
3. Pierre Reverdy. Le poète, ami de Picasso, était là en spectateur.
4. Louise Leiris. L'épouse de Michel Leiris, collaboratrice du célèbre marchand d'art Daniel-Henry Kahnweiler, interprétait le rôle des Deux Toutous.
5. Zanie Aubier. Comédienne, elle jouait ce soir-là le rôle de La Tarte.
6. Picasso. Le peintre avait écrit les six actes de ce surréaliste *Désir attrapé par la queue* entre le 14 et le 17 janvier 1941. Il assista à la représentation en spectateur.
7. Valentine Hugo. Peintre, elle avait connu Picasso au temps de *Parade,* en 1917, avec Satie et Cocteau. Mariée à Jean Hugo, amie d'Éluard, elle assista à la représentation.
8. Simone de Beauvoir. Vêtue d'un tricot d'angora rouge et de grosses perles bleues, elle interprète La Cousine et profitera de l'occasion pour bavarder un peu avec l'étrange Jacques Lacan.
9. Jean-Paul Sartre. L'auteur de *L'Être et le Néant,* que l'on n'imagine guère en comédien, interprète Le Bout rond. Camus et lui, qui ont fait connaissance l'année précédente, sont encore dans leur phase amicale. On le sait, cela ne durera pas.
10. Albert Camus. Déjà auteur de deux pièces de théâtre, *Le Malentendu* et *Caligula,* le romancier est propulsé metteur en scène d'un soir. C'est donc lui qui frappe les trois coups avec un « brigadier » et lit les indications scéniques. À un moment, il se moque de Simone de Beauvoir, qui se vexera. Il est en revanche une autre femme, présente dans le public, qui remarque ce ténébreux dramaturge en élégant costume trois-pièces avec pochette : Maria Casarès. C'est ce soir-là, chez les Leiris, qu'elle et Camus se rencontrent véritablement pour la première fois. S'ensuivra une passion amoureuse et une longue amitié.
11. Kazbek. Le berger afghan de Picasso, célèbre pour être à l'origine de la série de toiles consacrées aux « têtes de mouton ».
12. Michel Leiris. L'hôte de la soirée, proche du réseau résistant du musée de l'Homme, joue le rôle du Gros Pied, personnage principal de la pièce.
13. Jean Aubier. L'époux de Zanie, proche des surréalistes, interprète Les Rideaux.

J. D.

« IL CONFIAIT AUX CORPS LE SOIN DE RACONTER L'HISTOIRE »

Traductrice de Brecht et de Bruckner, Hélène Mauler a consacré un livre à l'œuvre théâtrale de Camus.

Écriture, mise en scène, éclairage, décors : à ses débuts, Camus fait un peu tous les métiers. C'est le côté collectif, bande, qui le touche ?

• **Hélène Mauler.** Je crois, oui, que c'est ce qui le touche et l'anime. Entre le Théâtre du Travail, créé en 1935 dans le sillage de son adhésion au Parti communiste, et le Théâtre de l'Équipe, né deux ans plus tard, dont le nom dit bien l'esprit sportif et collectif, ce n'est plus la même bande, mais c'en est une encore. Elle incarne l'aspiration de Camus à une présence au monde fraternelle et solidaire, à un engagement qui fusionne valeurs humaines et convictions politiques, à des amitiés vécues sur le mode de la générosité et du partage. Cette volonté de « faire équipe » pour jouer ensemble se retrouve dans la grande passion de jeunesse de Camus, le football. Sur un autre plan, c'est aussi la conscience d'une communauté de destin qui amènera Camus à témoigner en journaliste, à Alger d'abord, puis dans le cadre de *Combat*.

Jacques Copeau est son maître, le théâtre est donc pour Camus un art de la scène, pas un spectacle. Comment cela se traduit-il ?

• **H. M.**. Camus parlait d'une « fête des muscles » à propos des comédiennes et des comédiens en scène. Autrement dit, il faisait parler le langage des corps, il confiait aux corps, plus qu'à la diction, le soin de raconter l'histoire. Le Théâtre de l'Équipe, déjà, ambitionnait de créer un « art de chair » qui touche le spectateur par son authenticité et son lien direct avec la vie, loin des artifices du théâtre commercial. C'est en cela qu'il se situait dans la droite ligne de la vision de Copeau, pour qui tout l'enjeu résidait dans l'équilibre entre la pensée et le geste.

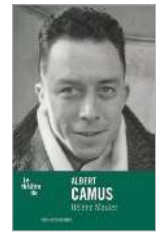
Dans votre livre, vous soulignez l'importance des adaptations et notez que l'œuvre de Camus commence et termine par des adaptations. Pourquoi sont-elles si importantes pour lui et pourquoi ont-elles souvent été mieux reçues par le public que ses propres pièces ?

• **H. M.** Camus considère que le texte est au service d'une vision du monde, quel qu'en soit l'auteur. Il n'établit pas de hiérarchie entre ses pièces et ses adaptations, dont il se dit d'ailleurs « l'auteur ». Adapter, comme traduire, c'est à ses yeux une façon de porter le roman et le théâtre d'hier sur la scène d'aujourd'hui, afin d'en étendre à la fois le sens et le public. C'est donc une démarche de passeur, par-delà la barrière du temps et de la langue. Quant à la réception, disons qu'outre l'effet de notoriété inhérent aux œuvres adaptées, déjà inscrites dans le paysage culturel, la « cérébralité » – reproche récurrent – de ses propres pièces n'a pas été très porteuse.

Camus a une fascination pour don Juan, Dostoïevski et Malraux… Pourquoi ces trois-là ?

• **H. M.** Il y a dans ces trois figures une flamme, un flamboiement qui jette une lumière vivante sur les thèmes camusiens – la révolte comme refus de l'absurde, la liberté, la justice. Un personnage mythique qui défie l'ordre établi ; un auteur chez qui Camus avait identifié une technique d'écriture procédant du théâtre ; un autre qui incarnait à ses yeux l'écrivain accompli : voilà peut-être la trinité fondatrice de l'univers camusien !

Propos recueillis par Aurélie Marcireau



LE THÉÂTRE D'ALBERT CAMUS
HÉLÈNE MAULER
108 P., IDES ET CALENDES, 10 €

SOUS LES FEUX DE LA CRITIQUE

Les polémiques entre Sartre et Camus, ou Mauriac et Camus, sont emblématiques des questions politiques et morales qui traversent leur temps. Mais comment l'œuvre romanesque, philosophique et théâtrale de Camus fut-elle accueillie par les contemporains de l'écrivain? Trois exemples témoins.

Bien sûr, il eut des adversaires. Et des méchants. Les communistes, qui, parce qu'il fut brièvement des leurs, ne rataient pas une occasion de dénoncer en lui le « renégat ». Les sartriens, qui estimaient devoir lui donner des leçons de marxisme et lui expliquer la différence qu'il convenait de faire entre la révolution et la révolte. Et puis, il y avait le coup du mépris *post mortem,* celui auquel s'expose, en France, l'intellectuel à qui manquent les distinctions nécessaires, c'est-à-dire, à tout le moins, la Rue d'Ulm et l'agrégation. C'est le célèbre « philosophe pour classes terminales », formule méchante mais bien vue, qui est devenue l'exemple même de l'erreur de jugement et de la faute de goût. Des critiques donc, mais si « grossières », si injustes, si malveillantes, qu'elles concourent, presque autant que l'œuvre, à la gloire de la victime. Au fond, on pourrait résumer ces critiques par une adaptation du célèbre aphorisme de W. C. Fields : « Quelqu'un que Sartre n'aimait pas ne peut pas être vraiment mauvais ! » De sorte qu'aujourd'hui Albert Camus est si célébré, si encensé, sa morale est tellement répandue, sa vie aura été si tragiquement et si romantiquement abrégée, son visage est si photogénique, son imperméable si chic, ses ouvrages si lus, ses partisans posthumes si nombreux et si ardents, qu'on a quelque mal à concevoir qu'il ait pu être, en son temps, tout simplement soumis aux réserves de la critique littéraire ordinaire. En dehors donc des affrontements de « géants » que l'histoire philosophique et politique a retenus – Sartre-Camus, Camus-Mauriac –, on peut se demander quel accueil fut réservé, dans ce qu'il est convenu d'appeler la « grande » presse, à Camus romancier, lorsqu'il publie, en 1947, *La Peste*, à Camus dramaturge, lorsqu'en 1950 il fait représenter *Les Justes,* à Camus philosophe, enfin, lorsqu'en 1951 sort *L'Homme révolté*.

Marc Riglet

LE ROMAN

La Peste, 1947

Lorsqu'en juin 1947 Albert Camus publie *La Peste,* chez Gallimard, il est déjà non seulement un journaliste éditorialiste célèbre, mais encore une personnalité reconnue du monde des lettres. Dix ans ont passé depuis qu'à Alger il a publié son premier livre, *L'Envers et l'Endroit*. Ce premier ouvrage, fait de cinq essais, porte d'emblée sa marque. Tout comme *Noces,* publié l'année suivante chez le même éditeur algérois, Edmond Charlot, il s'agit de créations composites où s'entrelacent réflexions philosophiques, ambition littéraire, écriture impersonnelle et implications autobiographiques. Et puis, avec *L'Étranger,* publié en 1942, suivi quelques mois plus tard du *Mythe de Sisyphe,* c'est la renommée. Romancier salué, essayiste considéré, Albert Camus est encore dramaturge. Il fait représenter en juin 1944 *Le Malentendu* – représentations interrompues pour cause de débarquement en Normandie –, puis c'est son *Caligula* que crée, en 1945, à Genève, Giorgio Strehler. Si l'on ajoute les *Lettres à un ami allemand* (1945) et la même année l'essai « Remarque sur la révolte », on en conclut qu'à 34 ans Albert Camus a une œuvre derrière lui.

Quand le prix des critiques lui est attribué pour *La Peste,* certains, d'ailleurs, s'en émeuvent. Pourquoi, écrit Pierre Berger dans *Paris-Presse,* attribuer ce prix, « qui n'a que deux ans mais dont le prestige est déjà aussi grand que le Goncourt, le Renaudot et le Femina », à Albert Camus, alors que cette distinction « n'ajoutera aucun moyen supplémentaire à sa gloire », ni « ne fera vendre un exemplaire de plus de *La Peste* » ? Le journaliste de *Paris-Presse* aurait préféré que fût choisi un auteur moins consacré, tel Pierre Klossowski, pour un essai sur Sade. Dans *Le Parisien libéré,* Raymond Barrillon ironise sur le même thème. Et dans *Le Populaire* du 14 juin, Jean Rabaud regrette également qu'un auteur moins établi n'ait pas été distingué : « On se réjouira, note-t-il, d'un tel hommage, en pensant, toutefois, que cette consécration n'était pas indispensable. » Finalement, sur cette relation entre le prix et le primé, c'est Jean Paulhan qui résumera plaisamment la situation en disant de *La Peste* : « C'est un livre qui fera connaître le prix ! »

On le voit, la critique est plutôt bien disposée à l'endroit du deuxième roman du jeune et déjà célèbre auteur. Léon-Paul Fargue, dans *Le Figaro* du 22 août 1947, écrit que « le livre de Camus est tout simplement pour moi un livre, un maître-livre ». « Un des ouvrages les plus importants de l'époque », assure Émile Henriot, dans *Le Monde*. « Maître incontesté des écrivains de sa génération, Albert Camus n'est plus, évidemment, un auteur à découvrir », estime Marguerite Audemar dans la revue *Eaux vives* d'août 1947. Même hommage rendu, à l'œuvre comme à l'homme, par Louis Martin-Chauffier dans *Le Mercure de France* : « Monsieur Albert Camus est sans conteste l'un des premiers écrivains de sa génération, peut-être le premier. […] Personne n'en doute ; pas même lui, je crois. Mais ce sentiment de sa qualité n'a rien à voir avec la vanité. Bien au contraire, on le voit fuir les honneurs, vouloir les refuser quand ils viennent et le mal supporter. Il ne compte que sur lui avec une tranquille assurance. C'est une force et qui oblige. » N'y aurait-il donc alors que des hommages ? Non. Emmanuel Buenzod de *La Gazette de Lausanne,* par exemple, s'est manifestement ennuyé à la lecture. « Mise en train trop lente », soutient-il. Et puis, « que veut démontrer Monsieur Camus ? Jusqu'aux deux tiers de l'ouvrage, cela n'apparaît guère », regrette-t-il. Dans *Le Nouvel Alsacien,* on salue « l'œuvre admirable, mais aride et stérile et qui pour des lecteurs chrétiens appelle quelques réserves ». On voit ainsi formuler une des critiques que les catholiques, mais aussi les communistes, feront avec constance à Albert Camus. Il manquerait à son pessimisme lucide, nous disent-ils, l'indication de la sortie ou de l'issue de secours. Et il est vrai que Camus ne croira ni à la grâce ni au salut des premiers, et moins encore à la révolution et à l'avenir radieux des seconds. **M. R.**

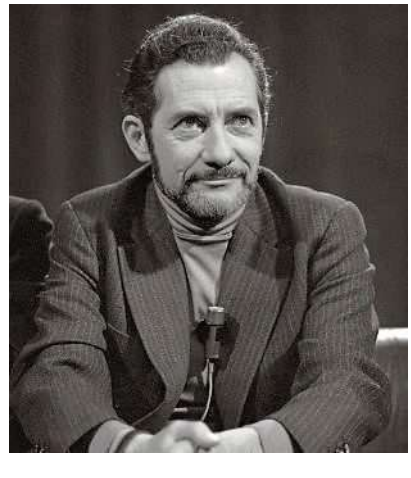
L'ESSAI

L'Homme révolté, 1951

En 1951, lorsque paraît *L'Homme révolté,* Albert Camus est une star, un monstre sacré. Le temps n'est plus où un scribouillard impertinent pouvait se permettre de faire la fine bouche sur le romancier au style trop froid, sur le moraliste aux idées trop noires, sur l'auteur dramatique trop cérébral, sur le philosophe sans titre. Avec *L'Homme révolté,* Albert Camus impose son sujet. Il n'attend de commentaires que de la part de ceux qu'il défie. Les grands fauves, Sartre et Breton, s'en donnent à cœur joie, Albert Camus ne se soucie que d'eux. La critique journalistique ordinaire se contente de rapporter les défis qu'ils se lancent et de compter les points. L'artillerie lourde, c'est évidemment l'éreintement auquel s'emploie, en service commandé, Francis Jeanson dans *Les Temps modernes*. La réponse d'Albert Camus n'a pas l'heur de plaire à Robert Kemp qui, dans *Le Soir,* juge la position de M. Jeanson « la plus solide ». Il n'accepte pas qu'Albert Camus « lui conteste son droit de critique » et « mette en doute la loyauté et la compétence de son juge ».

Dans *Arts* du 23 novembre, c'est avec André Breton que la bataille se livre. Le journal avait donné la parole au pape du surréalisme plus qu'égratigné dans *L'Homme révolté*. Albert Camus répond à l'offensé en en rajoutant sur l'irresponsabilité du personnage, son « inlassable susceptibilité », et même leur commune détestation du marxisme ne parvient à calmer leurs froides fureurs. De toute façon, désormais, pour le *vulgum pecus*, on ne discute pas avec Camus. On le commente. Il énerve les communistes, les sartriens, les surréalistes. Il désole les chrétiens. Ainsi, André Billy dans *Le Figaro* veut « flairer » dans *L'Homme révolté* « un parfum de christianisme », mais Jean Guéhenno, dans le même journal, une semaine plus tard, lance cette plainte : « Mais non, la vie n'est pas absurde. » Et puis, il perturbe « grave » les anarchistes. Lorsque, dans *Le Libertaire* du 4 janvier 1951, Georges Fontenis s'interroge : « Le révolté de Camus est-il des nôtres ? », on sent bien qu'il redoute la réponse et que, pour l'embarquement de Camus sur la nef de Bakounine, il faudra encore attendre. **M. R.**

Francis Jeanson éreinte Camus dans un article cinglant des *Temps modernes* (avril 1952).



LOUIS MONIER/BRIDGEMAN IMAGES

LE THÉÂTRE

Les Justes, 1949

« La pièce de M. Albert Camus intéresse et émeut. Elle serait, je crois, vraiment belle, élaguée par endroits et étoffée sur d'autres points. » Ah, ce « je crois » ! Prendrait-on aujourd'hui une si délicate précaution pour dire d'un auteur célèbre et célébré, pour ne pas dire adulé, qu'au fond « il peut mieux faire ». C'est en tout cas ainsi que Robert Kemp, du *Monde,* ouvre son compte rendu de la première des *Justes,* donnée le 14 décembre 1949 au Théâtre Hébertot. Le pape de la critique ne manque pas de perversité. Après avoir, en effet, raconté acte par acte cette histoire de terroristes russes se demandant si l'on peut faire une omelette sans casser les œufs, après avoir salué les interprétations des acteurs et signalé la taille incroyablement fine de Maria Casarès, il conclut par un : « Je souhaite aux *Justes* le succès des *Mains sales,* qui étaient toutefois "plus théâtre" ! » On ne peut être plus perfide. À part cela, les critiques sont classiques, mesurées, mais comme irrésistiblement portées à l'admiration. C'est Thierry Maulnier, dans *La Bataille* du 20 décembre 1949, qui, le plus brillamment, rend les armes devant le talent : « Je sais, écrit-il, les critiques que l'on peut faire à cette pièce. Albert Camus travaille pour le théâtre avec des moyens qui ne sont pas exactement ceux du dramaturge. Ses scènes ne font pas progresser l'action […] elles sont plutôt des débats et des commentaires d'une situation donnée […]. *Les Justes* ne sont pas une pièce réussie mais… c'est une grande pièce. » **M. R.**

ENTRETIEN

FRANCK PLANEILLE

« Les correspondances donnent à rencontrer un homme constant sur l'essentiel »

Membre de l'équipe de publication des *Œuvres complètes* de Camus dans La Pléiade, il a édité en 2007 la *Correspondance* entre Albert Camus et René Char, ainsi que l'ouvrage posthume *La Postérité du soleil*.

Dans quelles circonstances vous retrouvez-vous à préfacer la correspondance entre Char et Camus ?

• **Franck Planeille.** Catherine Camus m'a téléphoné un jour pour me proposer de préparer l'édition de cette correspondance. J'ai d'abord été surpris et surtout très touché par sa confiance. Ensuite je me suis souvenu de ma première rencontre avec quelques lettres que m'avait lues René Char.

Quel souvenir en gardez-vous ?

• **F. P.** Un souvenir à la fois précis, lumineux, quoique entouré d'un halo qui le situe comme hors du temps. J'avais 20 ans la première fois que je suis allé aux Busclats [maison de campagne du poète, vers L'Isle-sur-la-Sorgue]. René Char avait préparé et mis sur son bureau des lettres de Camus, des photographies, le tapuscrit de *L'Homme révolté* et le manuscrit de « L'Exil d'Hélène ». Il me parla de Camus comme d'un ami commun, dont certes il était plus proche, mais que nous aimions tous deux. Il me montra les dernières photos qu'il avait de lui, dans son bureau chez Gallimard, me proposa de feuilleter avec lui le tapuscrit de *L'Homme révolté,* me tendit celui de « L'Exil d'Hélène », sur un papier rose que lui avait donné Éluard et qu'il avait offert à Camus. Il me lut quelques lettres, avec dans la voix comme un bonheur de retrouver celle de son ami et le vif chagrin de son absence.

Comment qualifier cette correspondance ?

• **F. P.** C'est une correspondance fraternelle. Mais la fraternité a de multiples visages, et ici, me semble-t-il, quoique mal aperçu, celui de deux artistes, deux créateurs qui se rencontrent aussi dans ce territoire aride et désert de l'amont de toute création.

Quelle place pour l'engagement dans leur relation ?

• **F. P.** Il a une place essentielle, non du point de vue d'une morale ou d'une « politique », mais du point de vue de son origine. C'est depuis le territoire singulier de l'œuvre en chantier que se fait l'engagement. C'est l'artiste qui s'engage en tant qu'artiste, à la fois pleinement de son temps et fidèle à l'art. L'un comme l'autre peuvent se rejoindre dans la phrase de Char : « Dans nos ténèbres il n'y a pas une place pour la beauté. Toute la place est pour la beauté. »

Char sert même d'agent immobilier…

• **F. P.** Cela fait partie des menus services que l'on se rend entre amis. Mais je crois que, dans ce cas-là, il y a en plus le désir fort de Char de pouvoir séjourner en compagnie de Camus, en proximité, dans un lieu qui est aussi le cœur même, le cœur obscur et magnétique de son œuvre. « Je serais heureux de vous compter parmi mes proches », écrit René Char.

Camus a entretenu de nombreuses correspondances. Lesquelles vous touchent ?

• **F. P.** Toutes me touchent beaucoup. Un peu moins peut-être celle avec Malraux, qui me paraît plus « extérieure ». La correspondance avec Martin du Gard est quant à elle très émouvante dans sa tonalité de tendresse, de bienveillance et de camaraderie, notamment au moment du Nobel. Mais toutes donnent à rencontrer un peu mieux un homme qui reste constant sur l'essentiel et dont l'humour est à la fois amical et discret. Et puis surtout un homme qui se déploie dans l'amour comme dans l'amitié, avec un souci constant d'aimer, en liberté, la liberté de chacun.

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

Franck Planeille.

EXTRAITS

« CHER RENÉ CHAR »

En 1946, René Char et Albert Camus se rencontrent à la demande du poète, qui souhaite lui parler de son « accord total avec *Caligula* ». Pendant douze ans, ils vont s'écrire. Ils se voient également à Paris, où ils habitent un moment le même immeuble, et dans le Vaucluse, où tous deux ont une maison. Une relation très forte : « Je crois que notre fraternité – sur tous les plans – va encore plus loin que nous l'envisageons et que nous l'éprouvons », écrit René Char en 1951. A. M.

Camus chez René Char (1946).

DR BRIDGEMAN IMAGES

ALBERT CAMUS, JUIN 1947

« Cher René Char,

« J'ai été bien content de votre lettre. Il y a peu d'hommes aujourd'hui dont j'aime à la fois le langage et l'attitude. Vous êtes de ceux-là – le seul poète d'aujourd'hui qui ait osé défendre la beauté, le dire explicitement, prouver qu'on peut se battre pour elle en même temps que pour le pain de tous les jours. Vous allez plus loin que les autres, n'ayant rien exclu. C'est assez pour vous dire la joie que m'a causée votre affectueux accord. Ce qui n'a rien à voir avec les qualités ou les défauts de *La Peste*. C'est plus profond.

« Puis-je maintenant vous demander un service, comme à un vieux camarade ? Voilà : je suis fatigué de Paris et de la pègre qu'on y rencontre. Mon désir profond serait de regagner mon pays, l'Algérie, qui est un pays d'hommes, un vrai pays, rude, inoubliable. Mais, pour des raisons très différentes, ce n'est pas possible. Or, le pays de France que je préfère est le vôtre, et plus précisément le pied du Luberon, la montagne de Lure, Lauris, Lourmarin, etc. Jusqu'ici, la littérature ne m'avait pas enrichi. Mais *La Peste* va me rapporter un peu d'argent. Je voudrais acheter une maison dans ce pays. Pouvez-vous m'y aider ? […] »

RENÉ CHAR, 14 SEPTEMBRE 1957

« Un peu, où êtes-vous, cher Albert ? J'ai la sensation cruelle, tout à coup, de vous avoir perdu. Le Temps se fait en forme de hache. À quand ?

« Votre René Char »

ALBERT CAMUS, 17 SEPTEMBRE 1957

« Cher René,

« Je suis en Normandie avec mes enfants, près de Paris en somme, et encore plus près de vous par le cœur. Le temps ne sépare, il n'est lâche que pour les séparés – Sinon, il est fleuve, qui porte, du même mouvement. Nous nous ressemblons beaucoup et je sais qu'il arrive qu'on ait envie de "disparaître", de n'être rien en somme. Mais vous disparaîtriez pendant dix ans que vous retrouveriez en moi la même amitié, aussi jeune qu'il y a des années quand je vous ai découvert en même temps que votre œuvre. Et je ne sais pourquoi, j'ai le sentiment qu'il en est de même pour vous, à mon égard. Quoi qu'il en soit, je voudrais que vous vous sentiez toujours libre et d'une liberté confiante, avec moi.

« Plus je vieillis et plus je trouve qu'on ne peut vivre qu'avec les êtres qui vous libèrent, qui vous aiment d'une affection aussi légère à porter que forte à éprouver. La vie d'aujourd'hui est trop dure, trop amère, trop anémiante, pour qu'on subisse encore de nouvelles servitudes, venues de qui on aime. À la fin, on mourrait de chagrin, littéralement. Et il faut que nous vivions, que nous trouvions les mots, l'élan, la réflexion qui fondent une joie, la joie. Mais c'est ainsi que je suis votre ami, j'aime votre bonheur, votre liberté, votre aventure en un mot, et je voudrais être pour vous le compagnon dont on est sûr, toujours. […] Votre ami »

CORRESPONDANCE (1946-1959)
ALBERT CAMUS, RENÉ CHAR
272 P., FOLIO, 8,20 €

EXTRAITS

« CHER LOUIS GUILLOUX »

Ils ne sont pas nombreux, ceux que le pudique Albert Camus appelait « vieux frère ». Louis Guilloux était de ceux-là. Les deux hommes se sont rencontrés en 1945 par l'intermédiaire de leur « bon maître », Jean Grenier. Tous deux issus de milieux populaires, tous deux tuberculeux, tous deux francs-tireurs politiques après avoir été tentés par le communisme, le Breton et l'Algérien étaient faits pour s'entendre. Preuve de leur complicité, Camus présentera sa mère à son ami, à Alger. Guilloux sera de ceux qui veilleront le cercueil de Camus, la nuit précédant son enterrement. La *Correspondance* (63 lettres) donne aussi à voir une véritable amitié littéraire. Comme le montre l'extrait ci-dessous, Camus a soumis le manuscrit de *La Peste* à son ami, qui lui suggérera nombre de changements. « À Louis Guilloux, puisque tu as écrit ce livre en partie. Avec l'affection de ton vieux frère, A. Camus », peut-on lire sur l'exemplaire dédicacé au Breton.

Jérôme Dupuis

LOUIS GUILLOUX, 20 DÉCEMBRE 1946

« Mon cher Camus,

« […] Je suis d'accord sur les thèses du livre en général. Rieux me paraît parfaitement sorti. Sur les questions d'équilibre et de coups de ciseaux, je ne crois pas qu'il y ait rien à entreprendre. Le mouvement du livre est acquis. Quant à la question du Chroniqueur, il ne me semble pas, là non plus, qu'il y ait rien à changer, sauf deux ou trois points légers que j'ai notés, mais dans l'ensemble rien. […] J'aime profondément ce livre, voilà ce que je veux te dire sans phrases, le pourquoi viendra une autre fois, et d'ailleurs tu sais bien pourquoi – mais aussi pour sa transparence pudique, son timbre, toi-même. À bientôt – Comme je voudrais être auprès de toi en ce moment ! Je suis avec toi, de tout cœur, mon vieux, et, dans la mesure où j'en ai une, de toute ma tête.

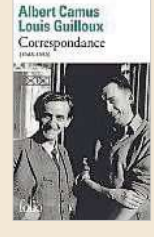
« Louis Guilloux »

ALBERT CAMUS, 27 DÉCEMBRE 1946

« Mon vieux Guilloux,

« Ce mot seulement pour te remercier du travail auquel tu t'es livré et qui m'a été tout à fait utile. J'ai fait toutes les modifications indiquées. Elles étaient justifiées. Je n'ai rien changé cependant de ce qui concerne le narrateur. Le narrateur est Rieux lui-même, ce qui explique des tas de choses du livre. Je le disais dans les dernières pages mais sans doute n'était-ce pas assez clair. Aussi ai-je refait le début du dernier chapitre, et je l'ai dit clairement. "Il est temps d'avouer que le narrateur est le docteur Rieux lui-même." Et je lui fais justifier son ton d'objectivité par le fait que la souffrance des autres était la même que la sienne. Je tiens beaucoup à ça. C'est le secret du livre, son retentissement, et c'est ce qui devrait obliger à le relire, si le livre est réussi. […]

« A. Camus »



CORRESPONDANCE 1945-1959
ALBERT CAMUS, LOUIS GUILLOUX
252 P., FOLIO, 8,20 €

Louis Guilloux, en Algérie avec Camus (février 1948).

« CHER AMOUR »

Albert Camus et Maria Casarès se rencontrent une première fois en 1944, se séparent quelques mois plus tard avant de se retrouver en juin 1948 pour ne plus se quitter. Pendant douze ans, la comédienne et l'écrivain correspondent. Il s'agit sans doute de l'une des plus belles correspondances amoureuses. Elle voyage souvent pour jouer, il n'est pas toujours disponible, mais leur amour reste tout au long de ces années passionné. Dans la préface qu'elle signe, Catherine Camus écrit : « Merci à eux. Leurs lettres font que la terre est plus vaste, l'espace plus lumineux, l'air plus léger simplement parce qu'ils ont existé. »

A. M.

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES
MAISON MARIA CASARÈS

Avec Maria Casarès. Leur amour dura jusquà la disparition de l'écrivain, en 1960.

ALBERT CAMUS, 11 JUILLET 1944

« […] Si tu savais pourtant ! Mon attente, mon impatience, mes rages froides et cet élan vers toi – mais quoi ! Tu n'ignores rien de tout cela et tu me connais assez pour imaginer ce que tu ne sais pas. Chaque fois que tu remets d'un jour ton départ, essaie de concevoir ce que ce jour sera pour moi – peut-être cela te décidera-t-il. Ceci dit j'espère que ta mère n'est pas gravement malade. […] »

ALBERT CAMUS, 17 JUILLET 1944

« […] Tu m'as écrit il est vrai – mais pas plus que tu n'écrivais à ceux qui sont près de moi. Et eux aussi tu les embrassais en les appelant comme tu m'appelais. Alors, où est la différence ? La différence aurait été de venir *contre tous les obstacles* et de mettre ton visage contre le mien et de vivre avec moi, avec moi seul, toi toute seule et moi tout seul au milieu de ce monde, des jours qui auraient été la gloire et la justification de toute ma vie. Mais tu n'es pas venue. Le jour approche où je vais rentrer et tu n'es pas venue. Te rends-tu compte de ce que cela signifie pour moi – Maria, mon chéri, mon cher amour ? Te rends-tu compte que cette exigence que j'ai portée partout et qui me fait ce que je suis, je l'ai mise aussi dans cet amour si vite levé et qui aujourd'hui me remplit tout entier. L'idée que tu m'aimes un peu, suffisamment pour penser à m'écrire, mais pas suffisamment pour tout oublier, pas suffisamment pour te dire qu'une seule heure près de moi vaut bien cette journée passée dans les bois avec je ne sais quel imbécile de salon, cette idée me bouleverse. […] »

MARIA CASARÈS, JANVIER 1950

« […] Oui c'est vrai ; depuis quelques jours je me sens sèche et aride comme un désert et les mirages me sont devenus odieux. Mais ne crains rien, ce n'est pas grave. Seulement, j'ai trop rêvé depuis ton départ, je t'ai trop désiré aussi et j'en suis vidée de ma propre substance. Tout semble m'échapper, tout semble se perdre dans une sorte de course effrénée vers le vague […]. »

ALBERT CAMUS, FÉVRIER 1950

« Il me semble que personnellement j'ai moins de hauts et de bas. Je me durcis, c'est tout. Mais il le faut bien pour survivre jusqu'à toi, et aussi pour en finir avec la maladie. J'essaie patiemment de me reprendre en main, de retrouver une maîtrise de moi-même que j'avais perdue. Depuis plus d'un an tout ce qui m'arrivait, sauf toi, m'arrivait sans mon consentement. J'étais traîné par les évènements, les humeurs et le travail lui-même, et pour finir la maladie. Et pour accomplir ce que j'ai encore devant moi, pour être, tout simplement, j'ai besoin d'une force continue, d'une supériorité par rapport à moi. Alors je me redresse lentement, je me refais une volonté et un corps. Je ne suis pas sûr d'y réussir mais il le faut, l'échec serait terrible. »

MARIA CASARÈS, FÉVRIER 1950

« Mon amour, il faut que tu te détendes, que tu te laisses aller, mais il ne faut surtout pas que tu continues à glisser sur la pente que tu as prise ces derniers jours. Tu as trente-six ans, tu vis, tu es là, en plein ciel avec de l'amour au cœur et le sens profond de la beauté. Je comprends que ton état de fatigue t'éloigne un peu de tout et de tous ; je comprends ta nostalgie de soleil et de santé, mais tu viendras à bout de la maladie et le soleil brillera encore souvent pour toi. La tension dans laquelle tu as toujours vécu est épuisante, je sais bien, mais n'oublie pas que tu es de ceux qui doivent rester tendus jusqu'à la fin, qui ne doivent pas abandonner, et cette idée seule te fera retrouver les forces nécessaires pour continuer. »

CORRESPONDANCE (1944-1959)
ALBERT CAMUS, MARIA CASARÈS
1 472 P., FOLIO, 15 €

PORTER LA PLUME DANS LA PLAIE

Jeune journaliste à *Alger républicain*, rédacteur en chef à *Combat*, puis chroniqueur à *L'Express*, l'écrivain a exercé à peu près tous les métiers offerts par la presse de son temps.

« Les journalistes tenaient déjà leur stylo en main. Ils avaient tous le même air indifférent et un peu narquois. Pourtant, l'un d'entre eux, beaucoup plus jeune, habillé en flanelle grise avec une cravate bleue, avait laissé son stylo devant lui et me regardait. Dans son visage un peu asymétrique, je ne voyais que ses deux yeux, très clairs, qui m'examinaient attentivement, sans rien exprimer qui fût définissable. Et j'ai eu l'impression bizarre d'être regardé par moi-même. » Vertigineux passage où le Camus écrivain de *L'Étranger* contemple, à travers les yeux de l'accusé Meursault, le journaliste algérois et chroniqueur judiciaire de circonstance qu'il était quatre ans plus tôt. Et curieux mouvement où l'éclatement du moi suggère une cohérence entre les engagements littéraires de Camus et ses travaux journalistiques dans les colonnes de l'éphémère quotidien *Alger républicain* (octobre 1938-octobre 1939). Les interventions de Camus à *Combat*, puis à *L'Express*, ont malheureusement éclipsé ses textes de jeunesse. Ils se révèlent pourtant d'un grand intérêt, pour qui veut mieux connaître l'auteur et pour tout apprenti journaliste.

« TOUT CE QU'IL SAIT, IL LE DIT »

Ce n'était pas exactement la situation d'Albert Camus quand Jean-Pierre Faure, fondateur d'*Alger républicain*, l'envoya

Albert Camus (au centre) avec l'équipe du journal *Combat*, en 1944.

RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGES

à Pascal Pia, qui en constituait l'équipe. « Je n'ai pas absolument accepté le poste de rédacteur […]. Si je savais où aller, cela simplifierait tout », écrit le jeune homme de 25 ans à son amie Marguerite Dobrenn en juillet 1938. La tuberculose, en lui fermant les portes de l'agrégation, décidera pour lui. Une tragédie ? Peut-être pas. Avec sa rédaction restreinte et sa volonté d'en découdre avec *La Dépêche algérienne* – quotidien acquis à l'administration coloniale –, *Alger républicain* offrait tout ce dont pouvait rêver un homme de lettres et d'idées en formation : un lieu où épanouir son talent, et une licence pour dénoncer les travers de la société algérienne. « *Alger républicain* ne sait pas tout, mais tout ce qu'il sait, il le dit. » Camus fera de ce slogan le sien.

Le journalisme pratiqué ainsi implique un engagement, cela s'entend. Mais c'est aussi un journalisme à l'ancienne, plus littéraire. Camus n'en exerce pas moins son métier avec modernité : chez lui, la volonté de dénoncer ou de défendre est indissociable d'un collectage de témoignages et d'informations. Camus fut un journaliste de terrain honnête, dans une Algérie soumise à une gabegie, une bêtise et un racisme dignes d'une administration féodale.

Un personnage incarne à sa façon l'*establishment* algérois : Augustin Rozis, maire depuis 1935, dont *La Dépêche* avait salué l'élection d'une éloquente manchette, « Le triomphe de l'esprit du 6 février 1934 ». Admirateur de Franco, membre des Croix-de-Feu, le premier citoyen d'Alger devient logiquement la cible préférée du jeune journal de gauche, et d'Albert Camus en particulier, qui voit en lui l'« inintelligence d'élite de notre ville ». Paru le 10 novembre 1938, l'article « Un conseil municipal pittoresque » exprime son opinion de l'homme et de sa cour. Envoyé pour un compte rendu, Camus, journaliste depuis deux mois à peine, rend une copie en forme de jeu de massacre : « Pendant que M. Leclerc entame son préambule, M. Dumord dessine avec application […]. M. Bernard pétrit et sculpte des morceaux de papier et M. Rozis fait de la télégraphie avec quelqu'un au fond de la salle. Beaucoup papotent, plusieurs bâillent, un autre essaye de comprendre. M. Thiébaud a fait un petit moulin à papier, qu'il fait tourner le plus joliment du monde. » Mais, pour conclure, Camus prend un tout autre ton : « Les conseillers municipaux doivent nous concéder le droit d'être sérieux, puisque nous leur connaissons celui de ne pas l'être. Et c'est dans le sérieux que nous constatons que le budget qui vient d'être voté est meurtrier pour notre ville. » Bel exemple de maïeutique journalistique : Camus donne au conseil des airs de spectacle de guignol, puis, rompant brutalement avec le registre de la pochade, renvoie le lecteur aux conséquences tragiques de cette représentation.

« MISÈRE DE LA KABYLIE »

L'actualité algéroise fournit à Camus nombre d'occasions de s'opposer à l'administration Rozis. Notamment les procès, en particulier celui du cheikh El Okbi, accusé d'avoir assassiné le grand mufti d'Alger sur la foi de témoignages qui avaient en fait été extorqués par la Sûreté. Religieux éclairé opposé aux partisans de l'indépendance comme au clergé inféodé aux colons, El Okbi suscite la sympathie de Camus. À travers sa couverture des débats s'esquisse une idée dont naîtront bien des drames ultérieurs : pour Camus, les mouvements d'indépendance algériens découlent de la partialité de l'administration coloniale. Rétablissez l'équité, ils s'éteindront d'eux-mêmes.

Un autre procès – celui de membres du Parti du peuple algérien (PPA) à la suite d'une manifestation interdite – lui permet de développer cette thèse qui ignore ou place au second plan les racines identitaires du mouvement d'indépendance : « La seule façon d'enrayer le nationalisme algérien, c'est de supprimer l'injustice dont il est né », écrit-il le 11 août 1939. Plutôt que de « décapiter le PPA », il convient donc de « fortifier » la démocratie française. Et, pour cela, d'éradiquer les multiples préjugés dont pâtissent les « indigènes », ceux que l'on admet au conseil municipal comme ceux qui meurent de faim en Haute Kabylie.

Pour prendre la mesure des préjugés en question, il suffit de lire deux reportages parus dans des journaux concurrents, décrivant la situation chroniquement dramatique des populations méridionales. « La grande pitié du Sud », publié en mars 1937 par *La Dépêche algérienne*, réduit la misère kabyle à une fatalité climatique – que seule l'action de l'administration française pourrait tempérer. *L'Écho d'Alger*, quant à lui, l'explique par le « caractère du paysan kabyle », « acheteur de terre à n'importe quel prix fût-elle inrentable – par la seule fierté de posséder ».

En juin 1939, Camus arrive à son tour en Kabylie, et trouve à l'indigence qui y règne des origines évidemment différentes. Formé de onze articles, son vaste reportage, « Misère de la Kabylie », constitue sa plus importante collaboration à *Alger républicain*, celle qui fait preuve des plus grandes qualités littéraires et journalistiques. Le premier article, « La Grèce en haillons », donne le ton : « La blancheur des maisons, les petits villages, la frugalité d'une vie simple, l'harmonie des hommes avec la nature, tout cela rappelle la Grèce. » Mais la comparaison s'arrête là. « Car la Grèce évoque irrésistiblement une certaine gloire du corps et de ses prestiges, et dans aucun pays que je connais, le corps ne m'a paru plus humilié que dans la Kabylie. » Et il poursuit : « Je laisse à l'imagination de chacun le soin de placer le décor de ces montagnes couvertes de fleurs, de ce ciel sans une ride, et de ces soirs magnifiques derrière le visage rongé d'ulcère et les yeux pleins de pus d'un paysan kabyle. » Comment ne pas voir, s'imprimant sur un fond dont les accents élégiaques annoncent « Noces à Tipasa », un portrait préfigurant les descriptions de *La Peste* ?

« Je laisse à l'imagination de chacun le soin de placer le décor de ces montagnes couvertes defleurs, de ce ciel sans une ride, et de ces soirs magnifiques derrière le visage rongé d'ulcère et les yeux pleins de pus d'un paysan kabyle »

Mais il s'agit de journalisme, pas de littérature. Camus complète donc ses descriptions par des analyses, croise les statistiques des apports de la diaspora kabyle avec les évolutions du revenu moyen… et va même proposer des solutions : « Pour vivre, la Kabylie réclame : 1) des salaires humains et la liquidation du chômage.

alger républicain

La municipalité ROZIS serait-elle aux abois ?

Il n'est pas forcément avantageux de trahir

LES ELECTIONS SENATORIALES

CONTRE LE CAPITALISME LE FASCISME ET LA GUERRE

6.000 travailleurs d'Alger proclament la nécessité de l'unité dans la C. G. T.

Les droits de belligérance doivent être refusés à Franco tant que des étrangers combattent dans ses rangs

M. Mallarmé enlève son siège à M. Duroux

Marx Dormoy bat le sénateur réactionnaire Marcel Régnier

Le point de vue de ceux qui n'ont pas voté

Ni l'un ni l'autre !

Une d'*Alger républicain*, avec un article signé Camus sur les sénatoriales (oct. 1938).

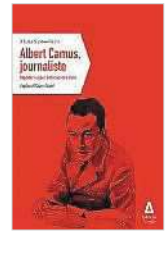
2) La revalorisation de sa production agricole […]. » Autant de préalables nécessaires au maintien des peuples kabyles dans le giron français : « Si j'ai bien compris, c'est tout ce qu'ils demandent. »

« Misère de la Kabylie » connut assez de retentissement pour mériter une contre-enquête de *La Dépêche*. N'étant pas immunisé contre les illusions propres aux jeunes journalistes, Camus espérait que son reportage entraînerait une mobilisation en faveur de la région déshéritée. Hélas ! trois mois après sa parution, la Seconde Guerre mondiale éclatait, et l'attention du lectorat se tournait vers le Nord.

L'UTOPIE *COMBAT*

Pascal Pia veillait toujours sur lui. Revenu à Paris, il se démène pour trouver à Camus une place à *Paris-Soir*. Camus embauche en mars 1940 comme secrétaire de rédaction : « l'abject esprit de midinette » qu'il trouve au titre lui répugne. Ses vraies retrouvailles avec le journalisme se font en octobre 1943, dans les colonnes de *Combat*, le quotidien de la résistance issu du groupe éponyme : une page imprimée recto verso qui, en pleine clandestinité, tirera à plus de 200 000 exemplaires. Camus a bien changé : *L'Étranger*, publié en 1942, a beaucoup fait parler de lui, et lui a valu une place de lecteur chez Gallimard. Il y passe ses journées, avant de filer préparer *Combat*, dont il devient bientôt l'éditorialiste et le rédacteur en chef. Son écriture a changé : ses éditoriaux – parfois signés d'un pseudonyme, souvent anonymes – portent la voix de la Résistance française dans son ensemble, « Car le général de Gaulle, les partis de la résistance et les communistes ont scellé dans un même combat une fraternité qu'ils ne démentiront pas » (30 septembre 1944). Camus y glisse ses idées propres – il plaide pour que la libération soit suivie d'une révolution participant du même mouvement : « La Résistance française, sous sa forme originale, a commencé dans la pureté du refus total. Mais quatre ans de lutte lui ont apporté les idées qui lui manquaient. Tout au bout de sa révolte triomphante, elle en vient à souhaiter la révolution » (19 septembre 1944). Et il y injecte aussi son humanisme : « Ce n'est pas la haine qui parlera demain, mais la justice elle-même, fondée sur la mémoire » (30 août 1944). Avec son rédacteur en chef qui ne cherche pas la gloire, son éminence grise capable de réaliser toutes les tâches sans rien signer (Pascal Pia), et ses journalistes gaullistes et communistes, *Combat* ressemble à une utopie plus qu'à une entreprise de presse. Comme toutes les utopies, elle éclatera sous l'effet de forces centrifuges. Camus se verra reprocher son assurance, gaullistes et communistes divorceront, et le journal naguère tant lu verra ses ventes décliner. Camus le quitte en juin 1947. C'est donc bien désenchanté qu'il renoue avec le journalisme, en mai 1955, dans les colonnes de *L'Express*. Pas par envie : par nécessité. La guerre d'Algérie vient d'éclater, et Camus compte toujours défendre l'idée d'une troisième voie, entre sujétion coloniale et indépendance, guidée par la justice. Comme à *Alger républicain*, il s'attaque au racisme, et plaide pour la conciliation : « Il faut que se rassemblent ceux qui sont encore capables d'un dialogue. Les Français qui, en Algérie, pensent qu'on peut faire coexister la présence française et la présence arabe dans un régime de libre association, qui croient que cette coexistence rendra justice à toutes les communautés algériennes, sans exception, et qui sont sûrs en tout cas qu'elle seule peut sauver, aujourd'hui de la mort et demain de la misère, le peuple de l'Algérie, ces Français-là doivent prendre enfin leurs responsabilités et prêcher l'apaisement pour rendre le dialogue à nouveau possible » (23 décembre 1955). C'est peu dire qu'il prêche dans le désert, comme il s'en rendra compte après le triste épisode de son appel pour une trêve civile *(lire p. 82)*. Sa collaboration avec l'hebdomadaire, dont il désapprouve les techniques publicitaires, s'arrêtera en février 1956, après 35 articles. Ce qui est bien peu, au regard des 165 éditoriaux livrés à *Combat*, et surtout des innombrables textes rédigés durant l'année que dura *Alger républicain*. Le temps de l'enthousiasme était passé…

Alexis Brocas



ALBERT CAMUS, JOURNALISTE
MARIA SANTOS-SAINZ
300 P., APOGÉE, 20 €

TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

PASCAL PIA

Un boulot comme un autre

Les débuts de Camus dans la presse racontés en 2010 dans un hors-série du *Magazine littéraire* par celui qui l'a recruté à *Combat*, quotidien de la Résistance. L'écrivain lui dédiera *Le Mythe de Sisyphe*.

Camus n'avait jamais fait de journalisme quand je le vis pour la première fois au début de septembre 1938, à Alger. J'étais arrivé là-bas depuis deux semaines pour y préparer la sortie d'un nouveau quotidien dont je devais être le rédacteur en chef. Encouragés par l'exemple que leur donnaient les militants de gauche qui, à Oran, faisaient paraître *Oran républicain,* des Algérois de même tendance avaient voulu avoir, eux aussi, leur journal. […]

Je ne cachai pas à Jean-Pierre Faure [administrateur du journal] que l'embryon de rédaction déjà formé n'autorisait pas de grands espoirs. Il ne put me proposer que de compléter l'équipe par deux collaborateurs que j'embaucherais moi-même. […] Un seul candidat émergeait de l'ensemble. C'était Camus. Le premier entretien que j'eus avec lui me rassura : je sus dès ce moment-là que je ne resterais pas absolument sans second dans la confection du journal. S'il n'allait pas de soi que ce nouveau journaliste s'acquitterait à merveille de toutes les tâches rédactionnelles, je ne doutais pas qu'il fût supérieur à tous. J'éprouvais cependant une crainte : tiendrait-il le coup ? J'avais besoin d'un rédacteur qui, comme maître Jacques, cumulerait les emplois les plus divers : reporteur, chroniqueur judiciaire, rewriter, etc. Camus toussait beaucoup. Il m'apprit que la tuberculose l'avait empêché, trois ou quatre ans plus tôt, de concourir à l'agrégation de philosophie. […]

Ce qu'il ne m'avait pas dit, c'était pour lui le principal. Mais comme il n'avait rien d'un « m'as-tu-vu », il se gardait de jouer à l'écrivain ou à l'homme de théâtre. Je n'ai découvert que peu à peu sa première plaquette, *L'Envers et l'Endroit,* son adaptation scénique du *Temps du mépris* [de Malraux], une pièce, sans nom d'auteur, sur la révolte des Asturies[1]. En revanche, je pus mesurer rapidement l'étendue de ses ressources. Il n'est rien de ce qu'on peut faire dans une rédaction de journal que je ne lui aie demandé et dont il ne se soit acquitté avec autant d'aisance qu'un vieux professionnel, et en y mettant par surcroît de la sensibilité et du style, qui ne sont pas denrées courantes dans le commerce de la presse. Il a été heureux pour le gouvernement général de l'Algérie que le succès d'un quotidien ne dépendît pas de la qualité de ses articles. Car, s'il en eût été autrement, les reportages que Camus donna à *Alger républicain,* les campagnes qu'il y mena contre de révoltantes injustices, l'exactitude rigoureuse de ses comptes rendus du procès du cheikh El Okbi que, à l'instigation des autorités, la Sûreté avait impliqué dans une affaire criminelle dont elle connaissait fort bien la véritable origine, tous ces papiers écrits en général *currente calamo* pour être imprimés sans délai eussent procuré au journal plus de lecteurs que n'en totalisaient les autres feuilles algéroises. En fait, leur publication fit bien quelque bruit, elle irrita même très vivement le gouvernement général et la préfecture, mais elle n'eut que de faibles conséquences sur le débit d'*Alger républicain* qui, pour une importante partie de son lectorat, n'était et ne resta qu'un journal de complément. **P. P.**

Il n'est rien de ce qu'on peut faire dans une rédaction de journal que je ne lui aie demandé et dont il ne se soit acquitté avec autant d'aisance qu'un vieux professionnel

1. Éditée en 1936 sans nom d'auteur, la pièce *Révolte dans les Asturies,* interdite de représentation par le maire d'Alger, est une œuvre collective signée à quatre mains, par Albert Camus lui-même, Jeanne-Paule Sicard, Yves Bourgeois et Alfred Poignant.

Pascal Pia (1903-1979), rédacteur en chef d'*Alger républicain* en 1938.

RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGES

DISCOURS

« Les vrais artistes ne méprisent rien »

Le 10 décembre 1957, Camus livre son discours de réception du prix Nobel à la mairie de Stockholm. L'humilité qu'y manifeste l'auteur, la clarté avec laquelle il expose sa pensée, inscriront durablement ce moment dans les mémoires.

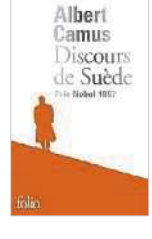
Sire, Madame, Altesses Royales, Mesdames, Messieurs,

En recevant la distinction dont votre libre Académie a bien voulu m'honorer, ma gratitude était d'autant plus profonde que je mesurais à quel point cette récompense dépassait mes mérites personnels. Tout homme et, à plus forte raison, tout artiste, désire être reconnu. Je le désire aussi. Mais il ne m'a pas été possible d'apprendre votre décision sans comparer son retentissement à ce que je suis réellement. Comment un homme presque jeune, riche de ses seuls doutes et d'une œuvre encore en chantier, habitué à vivre dans la solitude du travail ou dans les retraites de l'amitié, n'aurait-il pas appris avec une sorte de panique un arrêt qui le portait d'un coup, seul et réduit à lui-même, au centre d'une lumière crue ? De quel cœur aussi pouvait-il recevoir cet honneur à l'heure où, en Europe, d'autres écrivains, parmi les plus grands, sont réduits au silence, et dans le temps même où sa terre natale connaît un malheur incessant ? […]

Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas se séparer ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. Et s'ils ont un parti à prendre en ce monde ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche, ne règnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel. […]

Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer, à partir de ses seules négations, un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. […]

Ramené ainsi à ce que je suis réellement, à mes limites, à mes dettes, comme à ma foi difficile, je me sens plus libre de vous montrer pour finir, l'étendue et la générosité de la distinction que vous venez de m'accorder, plus libre de vous dire aussi que je voudrais la recevoir comme un hommage rendu à tous ceux qui, partageant le même combat, n'en ont reçu aucun privilège, mais ont connu au contraire malheur et persécution. Il me restera alors à vous en remercier, du fond du cœur, et à vous faire publiquement, en témoignage personnel de gratitude, la même et ancienne promesse de fidélité que chaque artiste vrai, chaque jour, se fait à lui-même, dans le silence.



« DISCOURS DU 10 DÉCEMBRE 1957 »
IN *DISCOURS DE SUÈDE*
ALBERT CAMUS
96 P., FOLIO, 5,80 €

ENTRETIEN IMAGINAIRE

MEURSAULT

« Je n'ai jamais voulu faire parler de moi »

Condamné à mort pour avoir, accablé par le soleil, tué un Arabe, celui dont on se souvient comme « l'étranger » se livre en quelques mots d'outre-tombe.

Propos recueillis par Stéphanie Hochet

En ce moment, on parle du scandale des Ephad, des vieilles personnes maltraitées par le personnel soignant, souvent débordé. Ça m'a fait penser à votre mère.
• **Meursault.** Maman n'était pas maltraitée.

Elle était dans un hospice et les gens pensaient que vous l'y aviez abandonnée.
• **M.** Elle n'y était pas malheureuse. C'est là-bas, à la fin de sa vie, qu'elle avait trouvé un amoureux.

Oui, c'est émouvant. Si elle était restée avec vous, elle n'aurait pas vécu cette histoire sentimentale.
• **M.** J'ai toujours dû me justifier là-dessus. Sur l'hospice.

Vous étiez déjà jugé coupable. On vous a perçu comme un mauvais fils.
• **M.** Tout ça n'a plus d'importance, je suis mort.

Je n'ose pas vous demander votre expérience de l'échafaud.
• **M.** Vous parlez d'un échafaud ! La guillotine m'attendait platement sur le sol. Je n'avais même pas le droit à une mise en scène solennelle.

C'est ce que rapporte Robert Badinter quand il dit que les « exécutions publiques se font en tapinois. »
• **M.** Oui, quelle déception venant de l'État français ! Je m'attendais à mieux.

Je vous vois trembler. Ce sont les souvenirs des derniers moments de votre vie qui vous bouleversent ?
• **M.** Non, j'ai froid. Je n'ai jamais eu aussi froid. C'est glacial ici. L'Algérie me manque, surtout son soleil.

Un soleil assassin. Vous avez dit durant votre procès que vous aviez tué un homme « à cause du soleil ».
• **M.** C'est ce que j'ai dit.

C'est étrange.
• **M.** C'est ce dont je me souviens, exactement.

La lumière et la chaleur ne vous quittent jamais, on dirait une présence divine. Mais vous êtes seul, totalement seul quand on vous arrête, durant la garde à vue et dans l'attente de votre mise à mort.
• **M.** La solitude ne m'a jamais dérangé.

Les gens ont toujours eu du mal à comprendre votre façon de vivre. C'est pour ça qu'on vous a considéré comme un criminel dès la mort de votre mère. On a parlé d'indifférence.
• **M.** De quelle façon de vivre parlez-vous ?

Eh bien, seul et mutique.
• **M.** Je ne me vois pas comme ça.

Comment vous voyez-vous ?
• **M.** Je suis un homme simple. Je n'ai jamais voulu faire parler de moi. J'étais assez heureux avant toute cette affaire. Maman était morte, mais ça devait arriver. Et puis, j'ai rencontré Marie, on a pris du bon temps, on est allé se baigner.

Et puis ça s'est dégradé.
• **M.** La vie est aussi faite de mauvaises rencontres.

Si vous n'aviez jamais connu votre voisin proxénète, Raymond, vous seriez vivant et libre.
• **M.** Ou bien mes fréquentations révèlent ma personnalité. Il paraît que cela a joué durant le procès.

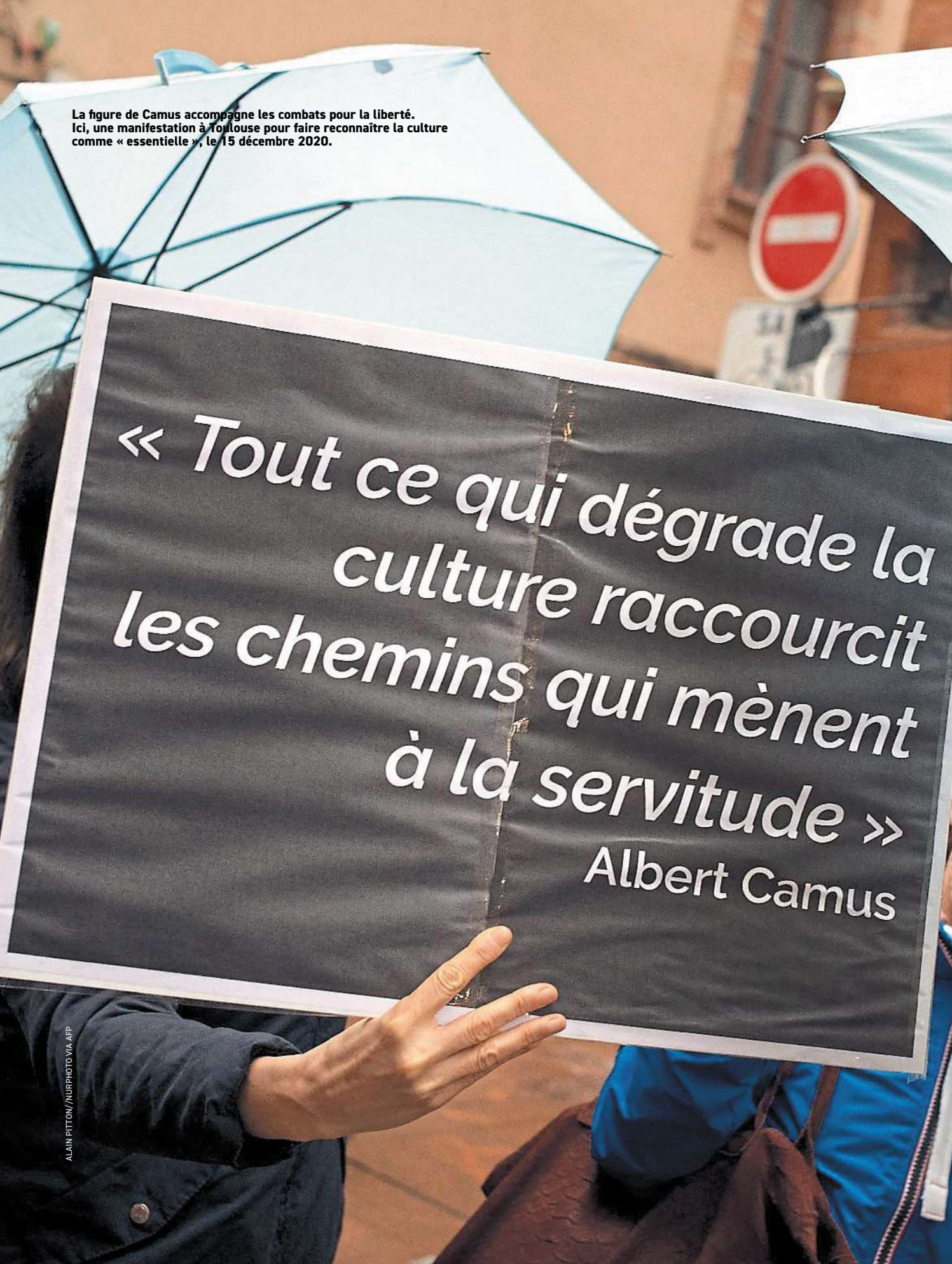
Ce qui a joué contre vous, ce sont surtout ces cinq balles tirées dans le corps de votre victime, dont quatre alors qu'il était à terre.
• **M.** Ne faites pas mon procès. Tout est accompli.

Vous venez de dire une phrase à la connotation religieuse.
• **M.** Ça m'a échappé.

Nous n'en saurons pas plus sur vous ?
• **M.** J'ai froid.

Je peux vous prêter un pull.
• **M.** C'est un froid contre lequel on ne peut rien.

Un froid polaire ?
• **M.** Non, un froid absurde.



La figure de Camus accompagne les combats pour la liberté. Ici, une manifestation à Toulouse pour faire reconnaître la culture comme « essentielle », le 15 décembre 2020.

ALAIN PITTON/NURPHOTO VIA AFP

UNE PERMANENCE SOLAIRE

Soixante-deux ans après sa mort, Camus fait toujours l'objet de discussions passionnées. L'écrivain algérien Kamel Daoud explore, dans un roman, le point aveugle de l'identité de l'Arabe de *L'Étranger*, les lecteurs anglophones le découvrent au lycée… À croire que nous serions devenus « tous camusiens »? Peut-être : si des échos de la polémique avec Sartre s'entendent encore, ils semblent nous dire que Camus avait raison.

TOUS CAMUSIENS ?

Ostracisé par la gauche pour son antisoviétisme, le philosophe écrivain fait à présent l'unanimité, depuis Michel Onfray, qui s'en revendique, jusqu'à Nicolas Sarkozy, qui voulait le panthéoniser.

Camus, de son vivant, a payé d'une relative ostracisation certaines de ses prises de position. Lui qui se posait en détracteur de l'URSS quand le monde intellectuel de gauche était prompt à dégainer le procès en fascisme à la moindre critique émise contre l'idéologie communiste et ses conséquences, s'opposait aussi à l'indépendance algérienne au moment même où elle semblait de plus en plus inéluctable. Dès lors, on ne peut qu'être frappé par l'engouement dont il fait l'objet depuis maintenant de nombreuses années. Du tube « *Killing an Arab* », où Robert Smith, chanteur du groupe de rock The Cure, met en musique la scène du meurtre de l'Arabe sur la plage dans *L'Étranger (lire p. 98)*, à la transposition des *Justes* par Abd Al Malik au Théâtre du Châtelet *(lire entretien p. 16-17)* et à l'adaptation acclamée de *La Chute* sous forme monologuée par Ivan Morane au Théâtre des Mathurins, en passant par l'adaptation en série de *La Peste* que prépare France Télévisions, l'écrivain jouit désormais d'un succès populaire et médiatique qui ne se dément plus.

TENTATIVE DE RÉCUPÉRATION

Comment l'expliquer ? Ce plébiscite, dont on retrouve l'écho jusque dans le monde politique (pensons à la tentative avortée de panthéonisation de Camus par Nicolas Sarkozy en 2009, ou à l'hommage que rend Benoît Hamon à *Noces* dans son discours d'investiture pour la présidentielle de 2017), ne serait-il pas la rançon d'une pensée suffisamment molle pour être consensuelle ? Faut-il voir dans les évènements (colloques, spectacles, etc.) qui se multiplient à chaque anniversaire de la naissance et de la mort de l'auteur le signe d'un intérêt sans cesse renouvelé pour son œuvre, ou celui d'un effet de mode devenu rituel obligé ? Célèbre-t-on Camus comme on s'abreuve à une source d'inspiration intarissable, ou comme on fleurit une tombe ?

Si les tentatives de récupération et de fétichisation sont difficilement évitables et n'ont, somme toute, rien d'exceptionnel (on pourrait en dire autant d'un grand nombre d'auteurs), elles ne peuvent suffire à rendre compte de la puissance fédératrice des textes de Camus. L'extrême diversité politique de son lectorat peut s'expliquer par la position résolument transpartisane que Camus, tout en affichant une sensibilité de gauche, a toujours assumée : « On ne décide pas de la vérité d'une pensée selon qu'elle est à droite ou à gauche et moins encore selon ce que la droite et la gauche décident d'en faire. À ce compte, Descartes serait stalinien et Péguy bénirait M. Pinay. Si, enfin, la vérité me paraissait à droite, j'y serais », rétorquait-il à Francis Jeanson en 1952 dans sa « Lettre au directeur des *Temps modernes* ». Mais, au-delà de ces considérations idéologiques, n'est-ce pas l'homme lui-même qui rassemble parce qu'il nous ressemble ?

Par contraste avec des systèmes philosophiques que l'abstraction et le jargon rendent difficilement accessibles au commun des mortels, la pensée de Camus a la force marquante du témoignage, et d'un vécu à la fois irréductiblement singulier et universellement partageable. C'est d'ailleurs, peut-être, cette simplicité sans simplisme, passant par l'émancipation vis-à-vis du modèle traditionnel de la philosophie systématique, qui lui vaut d'être aujourd'hui encore boudé au sein de l'université, en dehors des départements d'études littéraires.

Au siècle des idéologies totalisantes, Camus est celui qui, refusant de plier le réel à la doctrine au risque de désincarner le monde, fait émerger l'idée au cœur de la vie. Quand il théorise la révolte, c'est en puisant dans l'expérience d'une fraternité en acte que lui a offerte la Résistance. Au moment de rendre compte de l'absurde, il n'hésite pas à convoquer, pour faire descendre Sisyphe de sa montagne, l'image de la routine « métro-boulot-dodo » qui est notre lot quotidien. L'enfant du quartier pauvre de Belcourt, à Alger, qui a fait son éducation au contact de la misère ouvrière et d'une mère qui s'épuisait à faire des ménages pour nourrir ses enfants, n'a jamais cessé d'habiter la plume de l'écrivain nobélisé. Si Camus nous parle, c'est qu'il parle de nous.

Au siècle des idéologies totalisantes, Camus est celui qui, refusant de plier le réel à la doctrine au risque de désincarner le monde, fait émerger l'idée au cœur de la vie

MAINTENIR LE CAP

Plutôt qu'une idole (qu'en bon nietzschéen il aurait brisée), Camus est un phare. Une boussole aiguillée par la mesure, tension exigeante et harassante qui maintient le cap à travers la tentation houleuse des extrêmes. La preuve vivante, et réjouissante, que le consentement à la violence et le renoncement au dialogue à

Des manifestants de La France insoumise revendiquent l'héritage de Jean Jaurès et d'Albert Camus, le 23 septembre 2017.

HERVÉ CHAMPOLLION/AKG-IMAGES

une époque où le sang ne cesse de couler et où les polémiques poussent comme des champignons ne sont pas une fatalité. Car ce monde de déshumanisation et de silence assourdissant, de brutalité et de buzz, dont Camus a tenté d'établir le diagnostic et qu'il n'a jamais renoncé à soigner, est encore le nôtre. Le rocher de Sisyphe pèse de tout son poids sur les mains des femmes de ménage précaires des grands hôtels et dans les jambes des livreurs Deliveroo et Uber Eats. La flamme de la révolte brûle toujours dans la lutte acharnée qu'ils mènent pour leurs droits élémentaires. La peste concentrationnaire, dont Rieux nous rappelait, à la fin du roman, qu'elle ne meurt ni ne disparaît jamais, pullule à nouveau en Chine contre les Ouïghours et en Tchétchénie contre les homosexuels. Les journalistes qu'on persécutait hier meurent encore, aujourd'hui, pour des tribunes ou pour des dessins. Et l'entrechoquement stérile des certitudes dogmatiques se répand désormais comme une traînée de poudre sur les réseaux sociaux et les plateaux médiatiques où l'on insulte, caricature et diabolise sans répit. Au milieu de l'hiver interminable que nous traversons, dans les pas de Camus, sa parole résonne aujourd'hui comme l'été invincible d'un dialogue dont nous avons oublié la saveur, mais pas perdu la soif : « Nous étouffons parmi les gens qui croient avoir absolument raison, que ce soit dans leurs machines ou dans leurs idées. Et pour tous ceux qui ne peuvent vivre que dans le dialogue et dans l'amitié des hommes, ce silence est la fin du monde. »

Marylin Maeso

« Nous étouffons parmi les gens qui croient avoir absolument raison, que ce soit dans leurs machines ou dans leurs idées »

ENTRETIEN

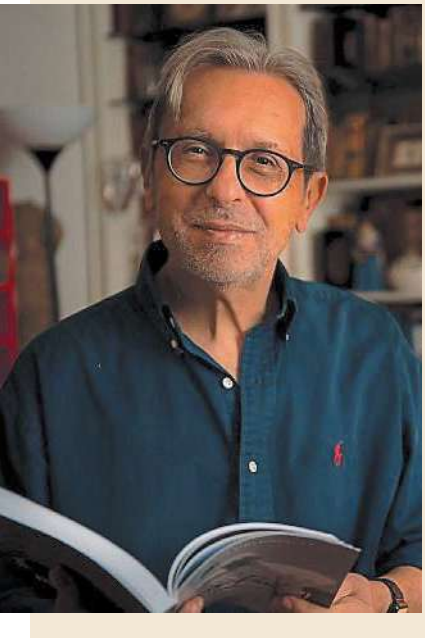
ALAIN VIRCONDELET

« J'ai respiré le même air, me suis baigné dans la même lumière »

L'auteur d'*Albert Camus et la guerre d'Algérie*, paru en février de cette année, revient sur la relation de l'écrivain avec son pays de naissance.

Alain Vircondelet est né en Algérie, dans une famille franc-comtoise installée dès 1848 dans la plaine de la Mitidja, puis au début du XXe siècle à Alger. À 16 ans, il quitte le pays comme près d'un million de pieds-noirs, priés de choisir entre « la valise ou le cercueil ». En arrivant avec sa mère à Marseille, une quinzaine de jours avant l'indépendance algérienne, il est accueilli par des banderoles de dockers déclarant : « Retournez d'où vous venez ! » Soixante ans plus tard, il revient sur cette « déchirure », en publiant un livre plein d'empathie sur *Albert Camus et la guerre d'Algérie. Histoire d'un malentendu*. Ce n'est pas la première fois qu'il dit son admiration et son affection pour Camus, l'auteur de sa jeunesse, à qui il a déjà consacré une biographie *(Albert Camus, fils d'Alger,* Fayar, 2010). Ni la première fois qu'il dit son amour de l'Algérie, dont le souvenir ne cesse de le hanter (titre le plus récent, *Alger, ombres et lumières, une biographie,* Flammarion, 2014).

Alain Vircondelet.



DR/ÉD. DU ROCHER

Votre livre paraît alors qu'on célèbre le soixantième anniversaire de la fin de la guerre d'Algérie. Quelle place revient à Camus dans ces commémorations, en Algérie, en France, dans le monde ?

• **Alain Vircondelet.** En Algérie, aucune. Camus y est toujours *persona non grata*. On parle peu de lui. Bien plus : on fait tout pour effacer son souvenir. Ainsi, la rue Camus, à Mondovi, son lieu de naissance, n'existe plus, et la stèle qui lui est dédiée à Tipaza, au milieu de ces ruines antiques où il allait si souvent se ressourcer, fut périodiquement vandalisée. On estime en effet que, pendant la guerre pour l'indépendance, il n'a pas été du bon côté. Et on ne lui pardonne pas davantage de n'avoir pas donné, dans *L'Étranger,* d'identité à « l'Arabe ». Ce rejet ne changera pas de sitôt, sauf évidemment pour certains écrivains algériens à peine tolérés dans leur pays, comme Kamel Daoud ou Boualem Sansal, ou pour les Algériens de la diaspora qui le reconnaissent comme un maître.

Et en France ?

• **A. V.** En France, en revanche, il est une icône. Depuis une trentaine d'années. Depuis que le prestige de Sartre a perdu de son éclat, en gros depuis la chute du Mur et le discrédit définitif du communisme. Pour Sartre, « tout anticommuniste est un chien ». Camus, au contraire, a toujours combattu les totalitarismes, quels qu'ils soient. En s'engageant personnellement, sur le terrain, pas seulement avec une plume. Je suis très sensible à sa sincérité, à son honnêteté, qui parfois confine à la naïveté. Rien d'étonnant donc que Camus soit devenu l'écrivain de référence des lycéens, et pas seulement en France. Mais je déplore que cette réputation ne s'appuie que sur la partie philosophique de son œuvre. On ne connaît le plus souvent que ses romans allégoriques, *L'Étranger, La Peste, Le Mythe de Sisyphe,* ou encore ses prises de position contre la peine de mort. Il y aurait pourtant beaucoup d'autres textes à étudier, qui ne sont pas moins en phase avec notre temps, comme *Noces* ou les nouvelles de *L'Exil et le Royaume,* dont « Jonas ou l'artiste au travail », qui, par une sorte d'ascèse, passe de l'état d'artiste solitaire à celui de solidaire… Il y a là, dans la substitution d'une lettre à une autre, tout l'humanisme de Camus.

Quant aux *Chroniques algériennes*, on fait le plus souvent l'impasse…

• **A. V.** Oui, parfaitement, car elles ne sont pas conformes à la doxa officielle, ou aussi par souci de ne pas jeter de zones d'ombre sur l'icône. Si l'attitude de Camus pendant la guerre d'Algérie est parfaitement claire, au regard surtout de son statut de Français d'Algérie, elle semble difficile à comprendre aujourd'hui. Les sources de malentendus sont nombreuses. J'ai rappelé dans mon livre que la veuve de Camus a témoigné, en avril 1961, au procès du général Jouhaud, un des quatre généraux putschistes. Le procureur lui a posé la question de savoir comment Camus aurait réagi au putsch… Elle a bien sûr refusé de répondre à la place de son mari, en ajoutant simplement : « Lisez les *Chroniques algériennes* », c'est-à-dire ce recueil d'articles parus pour la plupart dans *L'Express* dans les années 1950. Camus y est sans concession pour le FLN, dont il réprouve le terrorisme et les assassinats, conformément à la fameuse réponse donnée au moment du prix Nobel à un « étudiant » suédois (en réalité, un jeune militant du FLN) sur l'usage de la violence : « Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice. » Camus était profondément libertaire et pacifiste, et rien ne pouvait légitimer le meurtre, comme il l'a montré dans *Les Justes*.

Quel est finalement le malentendu qui figure dans le titre de votre livre ?

• **A. V.** D'après les dictionnaires, le malentendu est une « divergence d'interprétation entre personnes qui croyaient s'entendre ». C'est très exactement l'expérience qu'a faite Camus, douloureusement, durant ces années de guerre, entre 1954 et janvier 1960. Cela dit, la guerre, à ses yeux, avait commencé bien avant. Dès juin 1939, il a publié dans *Alger républicain* un grand reportage, « Misère de la Kabylie », dans lequel il dénonçait les conditions de vie misérables des populations indigènes. Il pensait sincèrement qu'une amélioration de leur situation par la puissance coloniale était envisageable, voulant de toutes ses forces croire à la possibilité d'un « vivre ensemble », terme que Camus utilise lui-même à maintes reprises. Il croyait qu'une fraternité pouvait exister entre ceux qu'on appelait les « Arabes » et les Français. Ces Français, dont il faisait lui-même partie, qui étaient installés en Algérie depuis quatre ou cinq générations, et parmi lesquels beaucoup vivaient dans la même pauvreté que les Arabes. C'était notamment le cas de sa famille, de sa mère, qui avait perdu son mari dès le début de la Première Guerre, alors que Camus avait à peine un an, et que ses frères ont toujours empêchée de se remarier. Les Camus vivaient loin des beaux quartiers d'Alger, à Belcourt, non loin de la Casbah, où aucun Français n'allait jamais.

« Il aurait voulu partager cette culture française avec ses frères arabes. Sauf que ses frères arabes, majoritairement, n'en voulaient pas… »

Mais comment prôner le « vivre ensemble » si l'on refuse de se mêler aux autres et si l'on ne parle pas un traître mot de la langue de l'autre ?

• **A. V.** En effet, Camus ne parlait pas l'arabe, comme la grande majorité des pieds-noirs, isolés dans leur bulle coloniale. C'est là un point aveugle dans son raisonnement. Certes, il avait fait venir, avant la Seconde Guerre, au moment de son engagement communiste, des comédiens arabes au Théâtre du Travail, qu'il animait, puis au Théâtre de l'Équipe. L'éducation populaire lui tenait à cœur. Il le prouvera plus tard par son engagement aux côtés de Jean Vilar et du TNP. Mais, pour lui, la culture était d'abord européenne, et surtout française. C'est par l'école qu'il a réussi à quitter la condition misérable qui était la sienne. Souvenez-vous de sa lettre à son instituteur au moment du prix Nobel. Et c'est cette culture française qu'il aurait voulu partager avec ses frères arabes. Sauf que ses frères arabes, majoritairement, n'en voulaient pas… Pour Camus, il n'y avait pas de nation algérienne avant la colonisation. Il pensait avec Ferhat Abbas, pourtant partisan de l'indépendance, que « la France n'a pas colonisé l'Algérie, elle l'a faite ». Il ne fut pas assez attentif à la sourde hostilité qui sommeillait dans la communauté musulmane et que j'ai moi-même comprise à travers des lettres retrouvées de mes ancêtres francs-comtois, adressées vers 1850 à leurs familles restées en France, dans lesquelles ils demandaient qu'elles leur envoient de nouvelles semences pour remplacer celles que les populations nomades indigènes détruisaient.

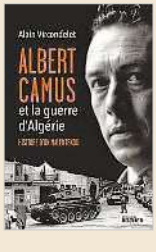
Camus n'a-t-il pas méconnu le rôle de la religion dans la séparation des deux communautés ?

• **A. V.** Certainement. Camus n'était pas très sensible aux obligations religieuses ou dogmatiques. Plus exactement, il était agnostique. Sa religion ressemblait davantage à une sorte de panthéisme quelque peu païen. C'était le paysage méditerranéen, le soleil, la mer, mais aussi un paysage façonné par le passage de toutes les civilisations, depuis les Grecs, les Romains, les juifs, les chrétiens, les Arabes. Son diplôme d'études supérieures portait sur saint Augustin. Il avait absorbé ces traditions. Mais, si sa patrie physique, émotionnelle, était bien l'Algérie, sa patrie intellectuelle était la langue française.

Vous êtes vous-même un « pied-noir », comme Camus. Dans quelle mesure cela a-t-il influencé votre lecture de Camus ?

• **A. V.** J'ai avec Camus un rapport que je n'hésite pas à dire fraternel, qui me donne de mieux l'entendre… J'ai grandi dans le même pays, dans la même ville, à Alger, exactement à Bab el-Oued, dans un autre quartier populaire, comme lui au milieu d'Arabes, de juifs et de chrétiens. J'ai fréquenté le même lycée, j'ai joué sur les mêmes plages, sur les mêmes terrains de foot, je me suis promené, comme lui, encore et encore, dans les ruines de Tipaza. J'ai respiré le même air, me suis baigné dans la même lumière. Je suis comme lui un « Méditerranéen », pour reprendre cette étiquette que Sartre a collée sur Camus après leur brouille. J'ai l'impression de ressentir les choses comme lui. C'est beaucoup plus que de la sympathie. C'est une véritable empathie.

Propos recueillis par Robert Kopp



ALBERT CAMUS ET LA GUERRE D'ALGÉRIE. HISTOIRE D'UN MALENTENDU
ALAIN VIRCONDELET
304 P., LE ROCHER, 19,90 €

CHARLES PONCET

L'espoir vain d'une trêve

Le 22 janvier 1956, Albert Camus participe à une ultime tentative de fraternisation des communautés en pleine guerre et lance à Alger un « Appel pour une trêve civile ». Récit de cette journée, publié en 2012 dans un hors-série du *Magazine littéraire*, par l'un de ses instigateurs.

La rébellion nationaliste algérienne, à l'automne de 1955, allait entamer sa deuxième année. Les Européens d'Algérie, qu'on allait bientôt, nul ne sait pourquoi ni comment, nommer « pieds-noirs », étaient solidement ancrés dans la conviction de leur bon droit. François Mitterrand n'avait-il pas proclamé « L'Algérie c'est la France », et Pierre Mendès France lui-même, alors qu'il était président du Conseil, n'avait-il pas parlé des trois départements français d'Algérie ? Le souvenir de leur participation massive à la libération de la France était encore tout frais à leur mémoire. Les ignobles massacres d'El Halia, le 20 août, avaient fait trente-six morts, dont dix enfants, et quatorze blessés, dont huit enfants, tous civils, sans compter les mutilations préalables. Cela ne pouvait que creuser irrémédiablement, c'était l'objectif des chefs du FLN qui les avaient ordonnés, le fossé qui séparait les communautés. Et le manichéisme d'une certaine presse parisienne, qui cédait parfois à la facilité en amalgamant la trentaine de milliers de colons, en effet privilégiés, et le million de pieds-noirs pas plus riches et parfois plus pauvres que leurs concitoyens de la métropole, les crispait dans leurs certitudes. Déjà l'on percevait chez certains les germes du contre-terrorisme.

C'est dans cette atmosphère d'hostilité soupçonneuse que l'on vit naître quelques tentatives de regroupement des libéraux, ceux du moins qui s'efforçaient de ne pas perdre leur lucidité. À Alger, quelques amis d'Albert Camus s'associèrent à des musulmans. […] Au cours d'une de nos réunions dans le bureau de Simounet[1], je proposai de demander à Camus de nous aider à faire connaître notre mouvement. Le 7 décembre, il me donna un accord de principe. […] Il fut ensuite d'accord sur la date du 21 janvier, ajoutant : « Vu les jolis poulets que je reçois là-bas, j'irai en armure du XVe. » Le 12 janvier, il m'écrivit : « Il faut annoncer une manifestation de groupe, où je prendrai la parole en même temps que les représentants des autres tendances et confessions. Je ne suis pas le prophète de ce royaume en ruine. C'est une action collective qui aura du sens et de l'efficacité. »

Debout à côté de l'estrade, je ne regardais plus que Camus et je le voyais blêmir. Son débit s'accélérait, pourtant sa parole restait ferme

Il serait trop long de décrire l'atmosphère enfiévrée qui régnait dans les dernières journées et toutes les difficultés rencontrées. Qu'il me suffise de dire que, en raison de menaces précises de troubles violents, nous fûmes contraints d'organiser notre manifestation au Cercle du progrès, siège de l'Association des oulémas, et d'accepter l'offre de nos camarades musulmans d'organiser, avec leurs « amis », un service d'ordre efficace. En fait, nous allions vraisemblablement nous trouver sous la protection du FLN. J'avais toujours prêché la nécessité d'aboutir à une négociation avec toutes les tendances algériennes. Je ne pouvais plus que m'incliner. Mais avec une salle arabe, en bordure d'un quartier arabe, et un service d'ordre arabe, c'était nous retrouver frappés, aux yeux des Européens d'Algérie, d'un triple opprobre. Que faire d'autre, à moins de capituler ? […]

La réunion était annoncée pour 16 heures. À 14 heures, nous étions tous à pied d'œuvre, pour ne pas dire sur le pied de guerre. Trois filtrages successifs nous permirent d'identifier nos invités. À 15 heures, la grande salle et les deux salles annexes étaient combles. Les nouveaux arrivants allaient devoir s'entasser dans le petit hall et le large escalier qui menait à l'étage. Les deux communautés composaient en parties égales cette foule où petits-bourgeois et intellectuels dominaient visiblement. Les femmes européennes étaient nombreuses, les musulmanes beaucoup plus rares. Les coutumes ancestrales commandaient. La classe ouvrière ? Elle boudait : musulmane, elle était peu évoluée ; européenne, oubliant ses choix politiques antérieurs, elle avait rallié le camp des inconditionnels de l'Algérie française. Deux costauds endimanchés accompagnaient Camus. « Mes gorilles », nous dit-il avec un sourire narquois à l'endroit de nos craintes. […]

Pendant une demi-heure, Camus lut cet appel à l'intelligence des hommes et à leur réconciliation. Recueillies dans un silence tendu, ses paroles étaient souvent interrompues par des applaudissements dont l'intensité et la durée témoignaient de l'approbation de l'auditoire. Mais de violentes clameurs montant de la rue s'opposaient à la ferveur pathétique que Camus sentait dans la salle. Quelques centaines de jeunes gens fanatisés par le mot d'ordre sommaire d'« Algérie française » vouaient Mendès France et Camus au poteau. Ils ignoraient tout du sens et du but de notre manifestation. Pierre Mendès France, qu'ils conspuaient, n'était pas l'homme qui avait mis fin à la guerre d'Indochine : ils ne savaient rien des durs enchaînements de l'histoire et avaient accueilli cette paix dans l'indifférence. Mais il avait, dix-huit mois auparavant, ouvert la voie à l'indépendance de la Tunisie, qui conduirait à celle du Maroc. Il s'attaquait maintenant à l'Algérie, on n'allait pas le laisser faire.

Cette haine atteignait Camus de plein fouet. Des pierres venaient frapper les fenêtres et il fallut en hâte rabattre les volets. La tension montait dans la salle surchauffée. Debout à côté de l'estrade, je ne regardais plus que Camus et je le voyais blêmir. Son débit s'accélérait, pourtant sa parole restait ferme et claire. Il lançait de temps à autre un regard inquiet vers la rue. Je me souvenais que, quelques jours plus tôt, il m'avait écrit son « horreur de paraître en public », ajoutant : « Tâchez seulement de m'épargner un peu de ce point de vue. » Je pouvais imaginer le désarroi de ce prêcheur de paix devant la montée d'une violence que nous avions de bonnes raisons d'appréhender mais dont, à Paris, il était loin de mesurer l'ampleur. Alors qu'il avait, dès l'origine de notre projet, insisté sur la nécessité d'une large confrontation des points de vue, dès sa lecture terminée, il se pencha vers [Emmanuel] Roblès et lui dit quelques mots. Malgré de longs applaudissements, Roblès donna la parole au père Cuoq, au pasteur Capieu et au docteur Khaldi[2], qui firent des déclarations d'approbation. Puis il soumit à l'auditoire le texte suivant : « Nous demandons que, en dehors de toute position politique, et sans que cela entraîne une interprétation de la situation actuelle dans un sens ou dans l'autre, un engagement général soit pris pour assurer la protection des civils innocents. »

Albert Camus en Alger pour une trêve civile

Dialogue pour la Paix en Algérie

DOCUMENTATION - CONFRONTATION - SYNTHÈSE

COMMUNAUTÉ algérienne

JUSTICE SOCIALE - DÉMOCRATIE POLITIQUE

30 Frs

BI-MENSUEL — Directeur : M.-A. KESSOUS — Adm. - Réd. : Boîte Postale 693 R.P. - ALGER

A son appel, 800 Algériens de toutes les origines, rassemblés malgré d'odieuses provocations, déclarent :

« Nous demandons qu'en dehors de toute position politique, et sans que cela entraîne aucune interprétation de la situation actuelle dans un sens ou dans l'autre, un engagement soit pris pour assurer la protection des civils innocents. »

L'éphémère bimensuel *Communauté algérienne* se fit l'écho de l'appel de Camus.

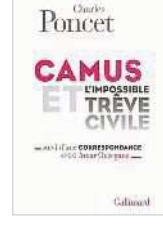
Roblès avait raccompagné Camus à son hôtel. De retour chez lui, il appelait pour me dire l'angoisse de notre ami, sa hantise, au long de la réunion, que sa tentative d'humanisation du conflit et de rapprochement des communautés ne dégénère en une confrontation sanglante entre elles. Les jeunes musulmans qui constituaient notre service d'ordre étaient plus nombreux que les contre-manifestants. S'ils étaient armés, la moindre maladresse pouvait mettre le feu aux poudres. Devant le tour dramatique pris par cette journée, Camus se sentait piégé : venu en médiateur, il se découvrait apprenti sorcier apportant involontairement sa caution à l'un des camps. Bref, selon Roblès, Camus était fort mécontent. […]

Le lendemain ou le surlendemain, Camus rentra à Paris. Nous nous étions chargés de mettre au point un projet de trêve civile. En même temps, nous avions fait imprimer le texte de l'« Appel » que nous avions envoyé à tous les députés d'Algérie, aux membres de l'Assemblée algérienne, aux conseillers généraux, aux maires des grandes villes. Nous n'entendîmes aucun écho. De Paris, Camus nous pressait de faire vite. Notre projet de protocole, rédigé en trois ou quatre articles – et dont pas un seul exemplaire n'a été retrouvé – était prêt lorsque, le 2 février, nous prîmes connaissance de son article de *L'Express*, « Remerciement à Mozart ». L'auteur, à la fois journaliste et moraliste, prenait de la hauteur et s'éloignait, en célébrant le génie éternel de Mozart, des bassesses et des turpitudes de notre temps. Mais, en lisant cette méditation, nous nous demandions si elle n'était pas en même temps un adieu au combat que nous menions avec lui.

Le FLN, contacté par une filière clandestine, se dit prêt à en discuter. C'était vague. Messali, par le canal d'Yves Dechézelles[3], était d'accord « en principe ». Mais, devant une histoire qui s'emballe, les meilleures intentions se diluent. Nous n'avons rien à regretter. Dans cette guerre qui allait prendre un caractère inexpiable, jamais notre protocole n'aurait pu être appliqué sur le terrain. Peu après, Ferhat Abbas ralliait le FLN, Ouzegane prenait le maquis. […]

C. P.

1. L'architecte Roland Simounet, un des fondateurs du Comité pour la trêve civile en Algérie, a travaillé à la résorption des bidonvilles à Alger dans les années 1950. Il a enseigné à l'école d'architecture d'Alger en 1962-1963.
2. Représentant respectivement l'Église catholique, l'Église réformée et la communauté musulmane.
3. Messali Hadj, fondateur en 1954 du MNA, opposé au FLN. Yves Dechézelles, avocat engagé entre autres dans la défense des militants des mouvements de libération nationale algériens, tunisiens et malgaches.



CAMUS ET L'IMPOSSIBLE TRÊVE CIVILE, SUIVI D'UNE CORRESPONDANCE AVEC AMAR OUZEGANE
CHARLES PONCET
336 P., GALLIMARD, 24 €

DR

LE CHOC DES TITANS

L'un déniait à l'autre le statut de philosophe, l'autre reprochait au premier de cautionner les massacres au nom d'une idée. Souvent résumée à la controverse autour de *L'Homme révolté*, la fameuse querelle qui opposa les deux hommes au mitan du XXe siècle avait des racines profondes.

Par Alain Vircondelet

On n'expliquera pas la fameuse querelle qui déchira l'amitié qui liait Camus à Sartre par la seule publication de *L'Homme révolté,* en 1951. Certes, cet ouvrage signera l'acmé d'une désillusion qui, à bas bruit, éloignait depuis longtemps déjà les deux hommes. Mais *L'Homme révolté,* « le grand livre manqué » selon Francis Jeanson, gérant des *Temps modernes,* n'en est pas l'unique raison. Bien en amont, des différends étaient apparus, Sartre déniant à Camus le statut de philosophe et Camus rejetant implicitement Sartre du côté des révolutionnaires aveugles, cautionnant les massacres au nom d'une idée. Leur amitié s'est fracassée dans ce dilemme et dans ce qu'on pourrait appeler un malentendu.

Dès son arrivée en France, Camus rencontra les grandes figures de l'existentialisme qu'incarnaient alors Sartre et Beauvoir. L'un et l'autre furent vite séduits par la grâce déliée de Camus et par sa voix singulière qui avait fait le succès de *L'Étranger.* Camus, novice en mondanités, fussent-elles bohèmes, s'invita naïvement dans le cercle des deux philosophes qui, amusé, ne manqua pas de lancer quelques flèches contre celui qui n'était ni agrégé ni normalien. Ce que Sartre confia en 1972 à John Gerassi *(Entretiens avec Sartre,* Grasset, 2011) trahit le mépris dans lequel il tint toujours Camus, qualifié de « petit truand d'Alger », et qui, à ce titre, ne put écrire que des « livres de truand ». Mais Camus, séducteur, danseur inlassable, amusait et inspirait autour de lui une forme d'empathie que l'on attribua très tôt à ses origines méditerranéennes.

RÉVOLUTION AVEUGLE OU RÉVOLTE LUCIDE

Dès 1943, Sartre proposa à Camus de mettre en scène *Huis clos,* et même d'y tenir le rôle de Garcin, connaissant sa passion pour le théâtre. « La promptitude avec laquelle Camus se lança dans cette aventure, la disponibilité dont elle témoignait nous donnèrent de l'amitié pour lui », rapporta le Castor. Mais une sourde jalousie s'empara de Sartre, qu'il crut vaincre par une forme de mépris intellectuel à l'encontre de son « ami ». Lentement, leurs rapports se délièrent autour de la question soviétique et de la guerre d'Algérie. Pourtant, leurs questionnements s'exerçaient dans la même cour : *Le Mythe de Sisyphe, Le Malentendu* ne pouvaient qu'inspirer une parenté entre les deux écrivains que *Les Mains sales* et *Les Justes* vinrent altérer.

Si les motifs des deux pièces posaient le problème du nécessaire combat contre l'oppression, leurs solutions étaient fondamentalement différentes. À Hoederer proclamant : « Moi j'ai les mains sales. Jusqu'aux coudes. Je les ai plongées dans la merde et dans le sang. Et puis après ? Est-ce que tu imagines qu'on gouverne innocemment ? », Camus répondait : « On commence par vouloir la justice et on finit par organiser une police. » À la révolution aveugle Camus opposera la révolte lucide, qui rend à l'homme son humanité.

Jean-Paul Sartre (ici v. 1955) conçut une forme de mépris pour son « ami ».

RENÉ SAINT-PAUL/BRIDGEMAN IMAGE

De critiques acerbes en insultes lâchées par les proches de Sartre, l'on arriva au sanglant article de Jeanson, pour qui « changer le monde » (Rimbaud) ne peut s'accorder avec la transformation du monde (Marx). Camus, ulcéré par la violence des attaques, demanda aux *Temps modernes* de publier sa réponse et, s'adressant directement à Sartre, lui rappela son propre engagement dans la dénonciation de l'injustice coloniale dès la fin des années 1930. « Votre collaborateur n'est pas forcé de savoir, écrit-il, que ces problèmes coloniaux dont il nous laisse croire qu'ils l'empêchent de dormir, m'ont empêché, il y a déjà vingt ans, de céder au total abrutissement du soleil. » Piège que Camus se tendit lui-même ? Sartre rebondit dans sa revue par une réponse d'une rare cruauté et, attribuant la pensée de Camus à ses origines algéroises, incompatibles, selon lui, avec la philosophie, déclara : « Un mélange de suffisance sombre et de vulnérabilité a toujours découragé de vous dire des vérités entières. Le résultat c'est que vous êtes devenu la proie d'une morne démesure qui masque vos difficultés intérieures et que vous nommez, je crois, mesure méditerranéenne. » Tout était dit. La querelle s'enlisa, et malgré l'hommage (ému ?) que Sartre rendit à Camus, à sa mort, son intime conviction demeura : Camus était bien « un petit truand d'Alger », sur lequel « la civilisation a été plaquée » et dont il ne sut, par vanité ou par faiblesse, se débarrasser.

BIOGRAPHIE

Universitaire, écrivain et biographe d'Albert Camus, **Alain Vircondelet** *(lire entretien p. 82-83)* a signé, en collaboration avec Catherine et Jean Camus, *Albert Camus, vérité et mensonges* (Le Chêne, 1998), puis *Albert Camus, fils d'Alger* (Fayard, 2010), et dernièrement *Albert Camus et la guerre d'Algérie* (Le Rocher, 2022).

VAUT-IL MIEUX AVOIR TORT AVEC SARTRE QUE RAISON AVEC CAMUS ?

L'opposition quasi mythologique entre Camus et Sartre fonctionne aujourd'hui unilatéralement en faveur du premier, décrété « notre contemporain capital », et au détriment du second, qui se serait « trompé sur tout ». Est-ce bien raisonnable ?

« Tout anticommuniste est un chien » ; « Le marxisme est l'horizon indépassable de notre temps » ; « Abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre » : on connaît ces phrases terribles, ressassées *ad nauseam* par les adversaires de Sartre. Mais elles sont de portées différentes : la première est une saillie de circonstance ; la deuxième, souvent citée de façon tronquée – en substituant au terme de marxisme celui de communisme –, traduit l'attachement de Sartre à une méthode d'analyse du monde ; quant à la dernière, tirée de sa préface aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon, elle procède d'une perception du colonialisme en termes de « système », où chaque élément agit en miroir de l'autre dans une dynamique hégélienne du maître et de l'esclave. Ces précisions n'excusent certes pas la violence de ces propos. Mais que leur opposent les laudateurs de Camus, sinon un gros bon sens humaniste du genre le célèbre : « En ce moment, on lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces tramways. Si c'est cela la justice, je préfère ma mère », auquel tout un chacun peut souscrire – le soleil n'est-il pas aussi, en général, plus agréable que la pluie ? –, ou l'hypothétique règne d'un « esprit de limite » ou d'une brumeuse « pensée de midi », à l'avènement renvoyé aux calendes grecques ?

Pour traiter du différend entre Camus et Sartre hors des polémiques inutiles, il faut se porter à sa racine, présente dès l'origine sous leur complicité : la question de la violence dans l'histoire. Occultée sous l'Occupation par l'urgence de la Résistance, elle a resurgi à la Libération dans le sort à accorder aux collaborateurs, puis s'est cristallisée autour de l'URSS pendant la guerre froide, pour atteindre son acmé avec le conflit algérien et le terrorisme. Face à ces enjeux, on peut résumer l'affaire par deux attitudes opposées : Camus s'est élevé contre toute atteinte au respect de l'intégrité des individus, en oubliant la violence systémique et l'indispensable lutte pour la briser ; Sartre a pris, lui, sans cesse parti pour cette dernière, au risque de se tromper et d'avoir, après coup, à se dédire. Comme certains l'ont suggéré, le débat aurait pu être dépassé par une synthèse des termes, tous deux légitimes mais aussi tous deux partiels, de cette alternative, au profit d'une politique réconciliant liberté et justice pratique. Mais y en a-t-il une ? Et, si oui, en attendant, que faire ? La faiblesse de la position de Camus s'est vue surtout sur l'Algérie, dont il n'a jamais pu admettre qu'elle devienne autre que « française », sous la forme « ouverte » d'une fédération à la Suisse de ses diverses communautés – campant *in fine* dans la posture, selon l'expression d'Albert Memmi, du « colonisateur de bonne volonté ». Et l'histoire n'a-t-elle pas définitivement tranché sur ce point dans le sens de Sartre ? À quoi il faut ajouter que, même pesante et contournée, la dialectique sartrienne ouvre sur des perspectives plus fécondes, pré-« postcoloniales », que les rêves éthérés de Camus. Nul hasard si on ne lit plus de celui-ci que les romans, alors que l'on continue à étudier dans les universités du monde les essais philosophico-politiques de Sartre, comme son « Orphée noir ». Bref, pour paraphraser une rengaine d'époque, mieux vaut, avec le recul, avoir eu concrètement « tort » avec lui qu'idéalement raison avec Camus.

Patrice Bollon

ENTRETIEN

KAMEL DAOUD

« Cet homme aimait la vie avec l'intensité d'un mourant »

L'écrivain et journaliste algérien a publié en 2013 *Meursault, contre-enquête*, récompensé par le Goncourt du premier roman, qui lui a valu une renommée internationale. Il raconte le lien particulier qui l'unit à l'auteur de *L'Étranger*.

Kamel Daoud en juin 2018.

PH. MATSAS/EDITIONS STOCK

Qu'est-ce qui vous touche dans l'écriture d'Albert Camus ?

• **Kamel Daoud.** Les textes de Camus m'aident à vivre au présent. Étrangement, ses textes ne sont pas des textes du « passé », ils ne sont jamais un souvenir, un récit clos sur sa narration et sa conjugaison, mais un puissant mouvement de rappel au présent. Cet homme aimait la vie avec l'intensité d'un mourant, il avait mille corps comme l'ont les grands malades sur un possible départ, lentement invités par la mort à faire l'inventaire de chaque sensation. J'y aime cette honnêteté bouleversante du vivant qui se sait à la fois riche et continuellement dépossédé, la précision qui élague, la force même de l'alignement entre la métaphore et l'exactitude. J'ai un respect profond pour cette quête de la vérité qui ne se débarrasse pas du corps comme condition pour la retrouver, cette vieille condition de nos religions. Rarement pour moi on est si près du corps amoureux. Camus a su garder ses distances avec la vérité et a pris le parti de son corps. Paradoxalement, c'est ce qui nous fait accéder à ce goût d'éternité qui circule à l'intérieur de ses grands textes. Homme moi aussi d'une terre difficile à vivre et à quitter, j'aime chez cet homme, dans son œuvre, le parti pris de la précarité, de la force solaire, de la sensation qui est le contraire d'un Dieu. Tout le reste, ou presque, en Algérie, dans le champ des croyances des miens, m'invite à habiter la mémoire. Camus sollicite mon corps, mes sens.

Comment est née l'idée de *Meursault, contre-enquête* ?

• **K. D.** On me pose souvent cette question et je donne différentes réponses : selon les humeurs, l'humour ou le besoin de vérité. J'eus par exemple, par manque d'accès aux livres dans mon enfance, cette habitude d'imaginer des livres à partir de leur titre. De continuer des histoires à qui manquaient un second tome ou des pages entières, des romans devenus à moitié des songes à cause d'une amputation de leurs feuilles. Peut-être que ce roman est né de l'envie de continuer à lire un livre qui n'existe pas. Ou peut-être parce que je suis algérien et qu'en moi, à cause d'une histoire collective, habitait une voix, une envie ancienne de répondre. Ou peut-être parce que moi-même, dans ma propre vie, j'ai perdu mon frère cadet quand j'avais presque 4 ans et que cette histoire que j'avais cru oubliée eut l'occasion de se raconter. Je dirai, pour éviter de me perdre, que j'ai écrit *Meursault contre-enquête* parce que Camus écrivit un jour *L'Étranger*.

De même que Meursault n'est pas condamné pour son meurtre mais pour son indifférence à la mort de sa mère, votre héros [Haroun, le frère de l'Arabe tué] n'est pas condamné pour son meurtre mais pour son non-engagement… Quelle est la fonction du meurtre ? Si pour Camus la seule question qui vaille est celle du suicide, pour vous c'est celle du meurtre ?

• **K. D.** Exactement. Le meurtre. Il pose la question de la limite. Il est puni par la loi, la prison, la loi du talion, mais cela suffit-il ? Quelle raison m'empêche de tuer ? C'est une vieille interrogation chez moi. Elle est le versant monstrueux de la question de l'altérité. En quoi l'autre m'est-il nécessaire ? Il pose une limite, me renvoie, dans l'assurance de la symétrie, mon image, délimite mon corps et l'abîme qui lui fait face, m'oblige et me permet de me retrouver, il m'offre le seul autoportrait possible dans le vide, la seule rencontre envisageable. On ne rencontre jamais un Dieu, un diable ou

un mort, mais seulement l'autre, tiède dans son sang et capté par son visage. Et il est en soi comme une preuve de la vie, le mur d'adossement mais qui me fait face. La question du meurtre se pose aujourd'hui, hier, demain : elle inaugure la rencontre, la guerre, le salut, l'humanité ou la solitude. Tout se joue ici dans le meurtre : on aime mourir en l'autre et cela définit l'amour. Ou le tuer et c'est la preuve que l'enfer existe désormais. Finalement, rien ne m'empêche de tuer si ce n'est la certitude que je me tue moi-même et que je précipite le domaine de l'inhabitable en moi. Tuer, c'est tomber indéfiniment dans une tombe, la sienne, pas celle de sa victime seulement. Meursault a perdu le « goût » du monde, son propre corps, et il tue. Haroun a perdu l'usage de son corps, volé par son frère. Les deux ne se réveillent tragiquement que par le meurtre, et le meurtre les a déjà tués. Le meurtre est la véritable question. Le tueur est définitivement un Dieu soliloque et sans salut.

On reproche à votre héros le moment du meurtre plutôt que le meurtre lui-même. Pensez-vous aussi que la valeur de nos actes est fonction du moment ? Cela vaut-il aussi pour les pays ?

• **K. D.** Plutôt, c'est ce qui enferme nos actes, les condamne, et nous condamne avec. Je pense certainement que nos actes sont fonction du moment, c'est le seul où nous avons encore le choix, la liberté cruelle de la décision. Et pourtant, c'est aussi ce qui nous dérobe notre liberté, nous piège dans la relativité dérisoire du « moment ». Toute vérité est relative, c'est tant mieux et c'est tant pis si je peux dire. Le moment peut être capté par les hystéries collectives et les affects, et il va nous imposer son sens et nous ravir notre liberté par sa violence. Mais le moment est aussi le moment de la rébellion. Le présent que l'on s'arrache. Sans cette adversité, point de possible liberté, point de tragédie si essentielle à notre transformation. C'est dès l'enfance que j'ai ressenti cette oppression du culte du passé en Algérie, de ce mauvais choix de vie qui consiste à chercher des ancêtres, à rejouer des épopées. C'est dire que les pays aussi font des choix de leurs vivants ou de leurs morts. Et parfois ils confondent naître, renaître et imiter. Ils peuvent avoir raison à un moment. Mais avoir raison trop longtemps nous expose à croire en la vérité, et la vérité n'est pas humaine.

Votre héros ressemble bien plus à Meursault qu'il ne le pense, non ?

• **K. D.** Et c'est toute sa tragédie : il en veut à une part de lui-même. En tuant un Français inconnu, Haroun détruit la possibilité de la paix en soi. Quand Meursault tua l'Arabe, il ne resta presque plus rien à tuer en Meursault par un tribunal. Et ainsi pour Haroun : quand il tua un Français inconnu, il mit fin à la possibilité d'imaginer une révolte et un salut. Imaginez le meurtre de Vendredi par Robinson et l'absolu naufrage qui aurait suivi, la réclusion indéfinie de l'île.

Quelle place pour Camus aujourd'hui dans vos réflexions ?

• **K. D.** Un voisinage immédiat, une référence, un lieu de réflexion sur moi-même. Mais aussi la biographie inachevée de l'Algérie, une histoire qu'elle refuse et se refuse. Par ailleurs, on enferme Camus dans l'étiquette de l'absurde alors que lui s'en défend et propose de rehausser l'inexplicable au rang de l'énigme. Car le monde vu comme énigme appelle à l'intelligence et à l'acte et non à la démission nihiliste. Équidistant de la religion qui dégrade le monde en prologue, et du nihilisme qui le renvoie à la définition de l'inutile, Camus aide à garder le cap. Mais, au-delà, je crois que la figure de cet homme, toujours présente dans l'histoire algérienne, peut être le lieu de notre réparation. L'Algérie ne sera pas guérie tant qu'elle enterrera sans fin Camus.

Vous écriviez : « Nous donnions l'impression d'attendre, pas de tourner en rond comme aujourd'hui. » Est-ce toujours le cas ?

• **K. D.** Plutôt le contraire aujourd'hui. J'avais sciemment décrit les Algériens d'aujourd'hui comme les Français algériens d'hier dans *Meursault, contre-enquête*. Un renversement du temps. Car, pour moi, le grand drame de la décolonisation n'est pas l'espoir mais la réalisation. Que faire alors d'un pays si longtemps espéré ? Quel est le sens de la vie après l'épopée ? Comment définir le temps autrement que par le souvenir de nos actes d'autrefois ? Le temps est le drame de l'épopée : il lui survit. Le présent, vidé de sa passion, offre un miroir de vieillissement insoutenable. Que faire alors ? Se souvenir. Faire naître des enfants qui doivent se souvenir. Et se souvenir pour aller même au-delà du souvenir collectif. Remonter le plus loin possible dans le passé pour s'éloigner le plus du présent. Désarmé, un guerrier ne tue que le temps qui le tue.

> ***« L'œuvre de Camus ne se lit pas d'une seule traite. Comme les grands textes, elle se médite selon les âges de la vie »***

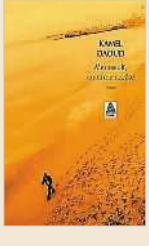
Camus fait l'objet d'une sorte de consensus aujourd'hui. Qu'en pensez-vous ?

• **K. D.** Un consensus est un dangereux hommage parfois. Mais je pense que le culte de l'immédiat, cette méfiance envers les idéaux, envers la vérité, cette précaution prise face à la radicalité même de bonne foi, ce parti pris du corps, cette religion (s'il en faut) des « limites » face aux prétentions de l'utopie et de la justice, tout cela nous interpelle aujourd'hui. C'est une leçon utile contre ce que le docteur Rieux, dans *La Peste*, appelle « l'abstraction » qui tue.

Quel est votre texte préféré ?

• **K. D.** L'œuvre de Camus ne se lit pas d'une seule traite. Comme les grands textes, elle se médite selon les cycles de la vie. Longtemps j'ai lu *La Chute*, peut-être parce que j'y retrouvais une « âme », mais, depuis lors, j'ai un culte du présent qui me fait revenir, en promeneur indiscipliné sur les textes de Camus. Je peux relire les textes de *Noces* ou *L'Été* en y retrouvant la jeune rumeur du présent. Je relis essentiellement *La Peste* et le bref texte « L'Énigme » dans *L'Été* et, enfin, le prestigieux et bouleversant *Caligula*.

Propos recueillis par Aurélie Marcireau



MEURSAULT, CONTRE-ENQUÊTE
KAMEL DAOUD
160 P., BABEL, 6,80 €

PROLONGEMENTS POUR UNE DURÉE ILLIMITÉE

Quelques rares créateurs contemporains ont osé s'emparer des œuvres de Camus : Luchino Visconti au cinéma, Jean-Jacques Goldman en chanson, Jean-Claude Gallotta pour la danse… Les plus grandes réussites de ce XXIe siècle sont à chercher du côté de la bande dessinée.

En parcourant les déclinaisons de l'œuvre d'Albert Camus depuis sa mort, on est frappé par un étrange paradoxe. Comment se fait-il que l'une des plus grandes figures de l'histoire de la littérature, l'auteur de romans parmi les plus grandioses du XXe siècle ait été si peu adapté ? Comment expliquer que si peu d'artistes se soient emparés de ses mots pour les faire vivre autrement ? Albert Camus est à ce point respecté, admiré qu'il exerce sur les créateurs de tous horizons une forme de révérence, voire d'appréhension. Il faut dire que, à la différence de celle des Balzac, Alexandre Dumas, Jules Verne ou Georges Simenon, abondamment adaptés, son œuvre fait moins la part belle au romanesque qu'à la philosophie. Camus nappe ses récits d'une réflexion morale et politique qui suggère un travail de transposition rigoureux et bien compliqué. Pour autant, quelques courageux et surtout quelques grands amoureux de l'auteur se sont prêtés au jeu. Dans des domaines bien différents, avec des fortunes variées, ils ont voulu offrir une seconde vie aux œuvres du romancier sans trahir celui qu'ils admiraient tant.

DERNIÈRES SÉANCES

Croyez-le ou non, les adaptations cinématographiques des œuvres d'Albert Camus ne sont pas aussi nombreuses qu'on pourrait l'imaginer. De son vivant, le romancier s'est toujours opposé à la moindre transposition de son œuvre à l'écran. Il faut donc attendre les années 1960 pour voir fleurir les premiers projets, lesquels sont souvent refusés par sa veuve et sa fille Catherine, très soucieuses de respecter l'héritage de son œuvre.

En comptant les quelques incursions dans le cinéma mexicain *(Bajo la metralla,* 1983), turc *(Yazgi,* 2001) ou finlandais *(Levottomat,* 2000), et si l'on excepte les captations de pièces et certains courts métrages invisibles, on dénombre, à ce jour, à peine une dizaine d'adaptations. Le destin chaotique de *L'Étranger* de Luchino Visconti a sans doute dû refroidir bien des prétendants. Le cinéaste italien, réalisateur acclamé de *Rocco et ses frères* et du *Guépard,* a mis des années à monter son film, avant de s'y casser les dents. Son projet commence par être refusé en bloc par l'écrivain, puis, après la mort de celui-ci, la veuve s'oppose au scénario parce qu'il réinscrit l'histoire dans le contexte de la guerre d'Algérie. En 1967, après d'interminables négociations, le film sort enfin au cinéma mais se fait démolir par la critique. Pis : les ayants droit de Camus interdisent sa diffusion. Un fiasco sur toute la ligne qui semble avoir marqué les esprits, puisque ce n'est que vingt-cinq ans plus tard que d'autres films verront le jour.

Le mal est fait, et ces adaptations ne se démarquent que par leur fadeur. Paralysées par le respect dû à l'auteur, l'adaptation de *La Peste* par l'Argentin Luis Puenzo en 1992, avec en tête d'affiche le couple William Hurt-Sandrine Bonnaire, et celle du *Premier Homme* par l'Italien Gianni Amelio en 2012, avec Jacques Gamblin et Denis Podalydès, ne parviennent pas à magnifier la plume de l'écrivain. Il faut attendre 2014 et le film de David Oelhoffen, *Loin des hommes,* pour qu'on parvienne à lui conférer un supplément d'âme. En faisant le choix d'adapter une nouvelle méconnue, « L'hôte », tiré de *L'Exil et le Royaume,* le réalisateur s'est enlevé un poids des épaules. Porté par le duo hypnotique Viggo Mortensen-Reda Kateb, son film est un condensé de poésie camusienne et un hommage aux questions qui traversent son œuvre.

L'œuvre de Camus n'en finit jamais de résonner avec l'actualité et d'interpeller sous d'autres formes les générations futures

Si Camus a pu parfois effrayer le septième art, il n'a jamais cessé de passionner les aspirants cinéastes. En France, en Allemagne, en Italie et aux États-Unis, le monde du court-métrage regorge d'expériences visuelles inspirées de ses

écrits. En 2007, avec *The Stranger,* Clay Liford revisite *L'Étranger* et imagine une comédie. La même année, l'écrivain belge Jean-Philippe Toussaint propose dans *Hors du soleil, des baisers et des parfums sauvages* une lecture filmée d'extraits de *Noces à Tipasa* et de *L'Été*. En 2013 enfin, Christopher Jordan réalise une version horrifique de *La Peste*. Affranchies des diktats de l'industrie, ces œuvres offrent aux mots de Camus une incarnation libre et originale.

« S'IL SUFFISAIT D'AIMER »

Qui aurait pu croire un jour qu'une phrase d'Albert Camus serait le point de départ d'un des plus gros tubes de variété française ? Au moment d'écrire les paroles d'une nouvelle chanson pour sa protégée Céline Dion, Jean-Jacques Goldman bute sur une phrase de son livre de chevet, *Le Mythe de Sisyphe* : « S'il suffisait d'aimer, les choses seraient trop simples. » Il décide alors de faire de ces quelques mots la base d'un refrain culte que la France entière va entonner à tue-tête. À part ce lien anecdotique et le coup d'éclat « *Killing an Arab* » de Robert Smith et The Cure *(lire p. 98),* force est de constater que l'œuvre de Camus n'a pas sa place au panthéon de la musique. Ses mots ne se chantent pas, ils se lisent.

En 1954, Camus lui-même enregistre pour l'ORTF une lecture intégrale de *L'Étranger.* Aujourd'hui publiée dans un coffret de trois CD par Frémeaux et associés, cette œuvre est un bijou inestimable et on ne peut s'empêcher ici de frissonner en entendant la voix de l'écrivain donner vie à celle de Meursault. Dans un autre style, la lecture de *L'Étranger* par Serge Reggiani en 1973 pour un 33-tours exceptionnel lui offre un prolongement sublime. Finalement, seul le chorégraphe Jean-Claude Gallotta semble être parvenu à donner une autre vie à l'œuvre de Camus par la musique et surtout par la danse. En 2015, il monte avec sa compagnie un spectacle, *L'Étranger.* Avec une mise en scène minimaliste et des danses lascives qui évoquent la chaleur étouffante d'Alger et les ombres menaçantes qui planent sur Meursault, il livre une interprétation envoûtante du roman.

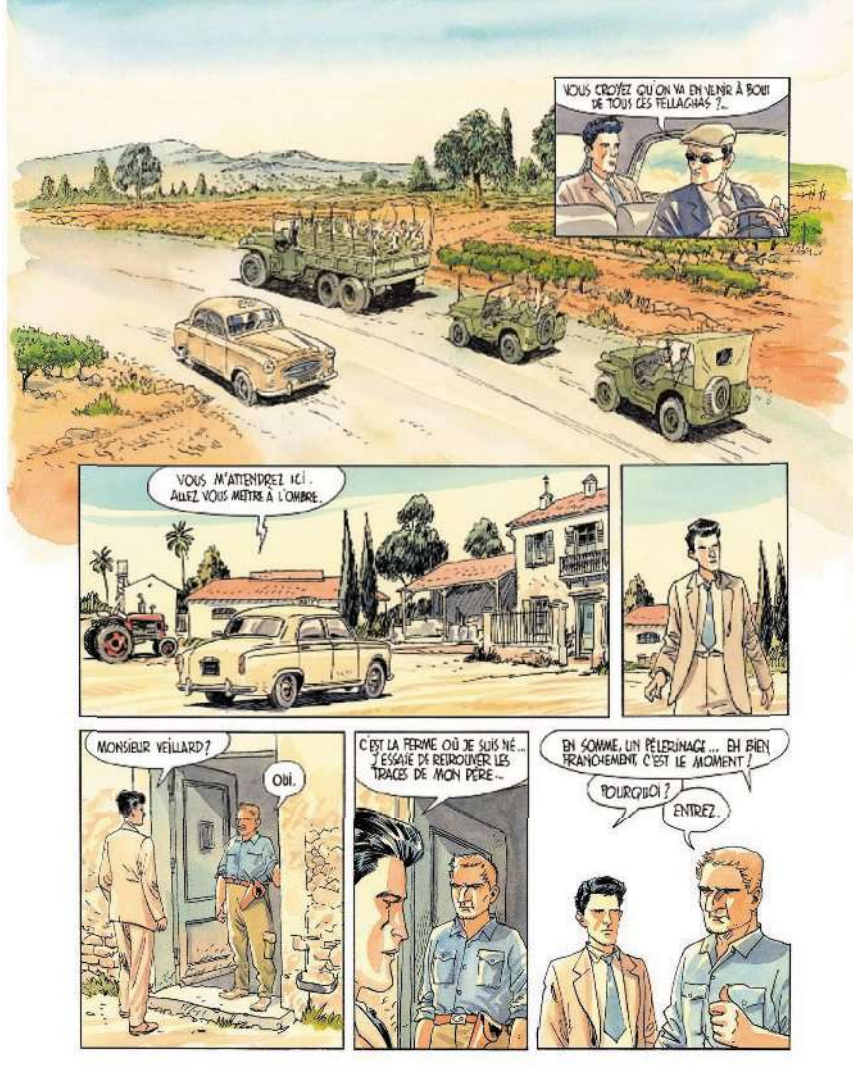
UNE SECONDE VIE EN BD

S'il y a bien un genre littéraire qui a su s'emparer de l'œuvre d'Albert Camus pour la faire exister autrement, c'est le neuvième art. Depuis une dizaine d'années, la bande dessinée offre avec brio une seconde vie aux romans de Camus. Illustrateur français originaire d'Alger, Jacques Ferrandez s'est toujours senti très proche de l'écrivain et a passé une partie de sa vie à mettre en cases les œuvres d'Albert Camus. Après une première adaptation de « L'hôte » en 2009, il publie chez Gallimard deux autres adaptations en BD, une de *L'Étranger* en 2013 et une du *Premier Homme* en 2017. Des albums sublimes desquels transpire le déchirement de ceux qui vivent « entre deux rives ».

Pour le compte des éditions Futuropolis, José Muñoz, ancien lauréat du grand prix de la ville d'Angoulême, s'est lancé le défi d'illustrer deux nouvelles éditions intégrales de *L'Étranger* (2012) et du *Premier Homme* (2013). Sur la page de gauche, le texte s'affiche en majesté ; sur la page de droite lui répondent en écho de sublimes dessins en noir et blanc : « Ma mission était simplement d'orner ses mots, déclarait-il lors d'une exposition à la galerie Martel. Le noir et blanc de mes dessins reflètent la distinction entre noir et blanc en vigueur dans les années 1950, une réalité racontée par Albert Camus. »

Si l'œuvre de Camus est immortelle, c'est parce qu'elle n'en finit jamais de résonner avec l'actualité et d'interpeller sous d'autres formes les générations futures. En pleine pandémie mondiale, alors que le roman était sur toutes les lèvres, *La Peste* a donné matière à un manga imaginé par le Japonais Ryota Kurumado. Reprise en France par Michel Lafon, qui vient tout juste de publier le quatrième et dernier tome, cette saga est une franche réussite. Elle donne l'occasion à un nouveau public de se frotter sans appréhension aux mots d'Albert Camus. Des mots qui, espérons-le, n'ont pas fini de nous éclairer.

Léonard Desbrières


VOUS CROYEZ QU'ON VA EN VENIR À BOUT DE TOUS CES FELLAGHAS ?...
VOUS M'ATTENDREZ ICI. ALLEZ VOUS METTRE À L'OMBRE.
MONSIEUR VEILLARD?
OUI.
C'EST LA FERME OÙ JE SUIS NÉ... J'ESSAIE DE RETROUVER LES TRACES DE MON PÈRE...
EN SOMME, UN PÈLERINAGE... EH BIEN FRANCHEMENT, C'EST LE MOMENT !
POURQUOI ?
ENTREZ.

***Le Premier Homme*, de Jacques Ferrandez (2017), d'après l'œuvre de Camus.**

JACQUES FERNADEZ/GALLIMARD, 2017

« UN HOMME MORAL DANS UN MONDE IMMORAL »

Si l'unanimité autour de l'œuvre et de la personne d'Albert Camus n'a cessé de croître en dehors des frontières de l'Hexagone, il existe à travers le monde des pays plus « camusiens » que d'autres. De l'Algérie des premières armes aux États-Unis lui réservant un accueil triomphal au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, que retient-on aujourd'hui de l'homme et de ses révoltes ?

En août 1959, Robert Donald Spector, professeur de littérature anglaise à l'université de Long Island, adressait à Albert Camus ses questions pour une interview destinée à la revue américaine *Venture*. Le 20 décembre, les réponses de Camus partaient de Lourmarin. Elles arriveraient aux États-Unis en même temps que l'annonce de sa mort, survenue le 4 janvier 1960. La « Final Interview » en point d'orgue, *Venture* imagine alors un numéro spécial, « Albert Camus : 1913-1960 », dans lequel on peut lire toute l'admiration des élites intellectuelles américaines pour la vie et l'œuvre du « passeur de démocratie ».

DÉSIRS DE JUSTICE

Six décennies après sa disparition, cette admiration n'a fait que se renforcer en France comme à l'étranger. Les écrits de Camus, désormais traduits en soixante-dix langues, s'inscrivent en creux des mouvements de lutte pour la liberté, des Printemps arabes aux manifestations prodémocratie de Hong Kong qui, dès 2019, érigeaient cette citation en étendard : « La liberté n'est rien d'autre que la chance d'être meilleur, tandis que la servitude est l'assurance du pire. » Au diapason des tourments de son époque, Camus s'est élevé contre les grandes tragédies de son temps, des abominations perpétrées par le régime nazi à l'enfer des goulags russes, de Hiroshima à la guerre d'Algérie en passant par la dictature franquiste. Le désir de justice émanant de ses textes trouve un écho sans cesse renouvelé dans l'actualité. Sa pensée demeure pertinente pour en éclairer les grands titres, de la violence terroriste au nouvel équilibre géopolitique mis en évidence par la guerre entre l'Ukraine et la Russie. La (re)découvrir aide à comprendre les logiques et les dérives de notre monde.

Si l'épidémie du Covid-19 a propulsé *La Peste* au rang de phénomène éditorial, la résonance de son œuvre s'est perpétuellement renouvelée depuis sa disparition en 1960. Le cinquantenaire de sa mort comme le centenaire de sa naissance ont donné lieu à d'importantes commémorations, proportionnelles à l'héritage légué. Il existe en effet à travers le monde des pays ouvertement « camusiens », au premier rang desquels les États-Unis. Encensé par un Jean-Paul Sartre déjà superstar de ce côté-là de l'Atlantique, Camus y reçoit en

Manifestation pour la démocratie à Hong Kong, le 31 août 2019.

ANTHONY WALLACE/AFP

1946 un accueil immédiatement favorable. À l'occasion de la parution de *L'Étranger* le 11 avril de cette même année, sa maison d'édition new-yorkaise, A. A. Knopf, en collaboration avec les services culturels français (dirigés à l'époque par un certain Claude Lévi-Strauss, alors conseiller culturel à New York), organise entre mars et juin 1946 une série de rencontres sur toute la Côte est et jusqu'au Québec. Camus n'a alors que 32 ans.

Dans ses *Journaux de voyage*, l'écrivain consigne les impressions collectées au fil des conférences données et des mondanités auxquelles il est convié – de la misère rencontrée également, et de la discrimination raciale qu'il dépeint sans préjugés. Les liens noués avec quelques figures de l'intelligentsia américaine assureront la pérennité de sa renommée. En 2009, Richard Powers choisit ainsi pour épigraphe de son roman *Generosity* cette citation emblématique, transcrite en français dans l'édition américaine : « La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent. » En 2016, l'acteur Viggo Mortensen prononce à l'université de Columbia, à l'endroit même où Camus l'avait lu soixante-dix ans plus tôt, le discours intitulé « La crise de l'homme ». Un évènement relayé par la presse nationale, dont *The New Yorker*, qui cite Souleymane Bachir Diagne, directeur de l'Institut d'études africaines et professeur de français et de philosophie à Columbia : « Camus fait face et répond aux questions qui nous tourmentent aujourd'hui. » Trump était alors au pouvoir, et Mortensen, s'appuyant sur les mots de Camus, avait moqué sa « bouffonnerie ». Alice Kaplan, directrice du département de français de Yale, déclarait quant à elle : « Camus nous parle aujourd'hui, mais en réalité il n'a jamais cessé de nous parler. »

Les États-Unis ouvriront la voie à de nombreuses traductions. Ainsi *L'Étranger* est-il, en 1958, traduit pour la première fois en chinois depuis la version anglaise du texte, sa traduction du français vers le mandarin n'ayant lieu qu'en 1978, soit deux ans après la mort de Mao Zedong. La disparition du Grand Timonier permet la parution de livres étrangers qui, à l'exception des écrits de Sartre (parmi les rares restés accessibles pendant la révolution culturelle), étaient taxés de révisionnisme. Des intellectuels chinois rescapés de cette période troublée s'en emparent, comme Hu Ping, le rédacteur en chef de la revue dissidente *Beijing Spring*, installée à New York depuis 2004.

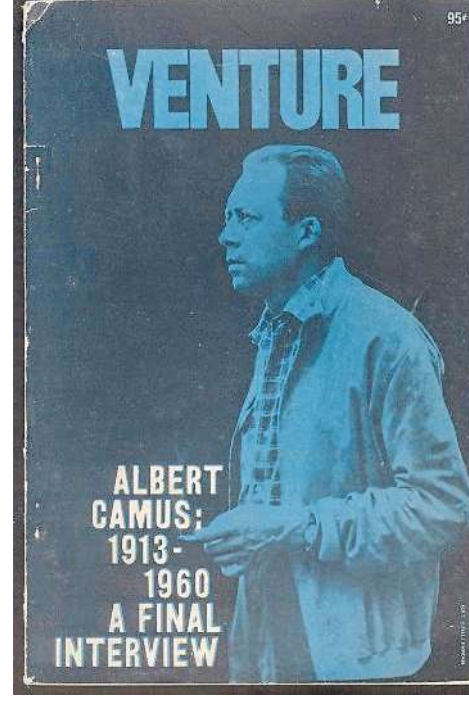
« IL RESTE POUR NOUS UN ÉTRANGER »

L'aura asiatique de Camus, désormais lu et commenté en Chine, adulé au Japon et en Inde, n'est plus à démontrer. Au printemps 2020, alors que l'épidémie de Covid-19 entraîne un confinement généralisé, les ventes de *La Peste* grimpent en flèche en Corée du Sud. « Il est inhabituel qu'un roman classique apparaisse sur la liste des best-sellers et voit une augmentation des ventes, car la liste est généralement remplie de nouveaux livres », déclare alors un responsable du Kyobo Book Centre, la plus grande chaîne de librairies sud-coréenne.

L'unanimité qui s'est progressivement créée autour de la personne de Camus et de son œuvre est cependant loin d'être effective dans les pays du monde arabe. Comme le fait remarquer Agnès Spiquel, professeur de littérature à l'université de Valenciennes et présidente de la Société des études camusiennes, dans un article publié dans l'ouvrage *Les Écrivains français et le Monde arabe* (Adirel, 2010) : « Si Albert Camus a été violemment contesté pour n'avoir pas pris le parti de l'indépendance de l'Algérie et soutenu le FLN, on lui a reproché au moins autant de n'avoir pas parlé des Arabes dans son œuvre, sinon pour en faire des silhouettes anonymes et menaçantes […]. L'anathème prononcé en 1965 par Ahmed Taleb Ibrahimi, alors ministre algérien de l'Éducation nationale ("Il reste pour nous un étranger") a perduré ; et le cinquantenaire de sa mort a réactivé ces accusations. » À l'occasion de ce cinquantenaire, le quotidien pan-arabe *Al-Hayat* publiait en effet un article (repris par *Courrier international* en janvier 2010) affirmant : « Nous ne pouvions pas […] fermer les yeux sur le fait que l'auteur de *La Peste* décrive la ville d'Oran comme si aucun Arabe n'y habitait, ou que Meursault, le "héros" de *L'Étranger*, tire des coups de feu sur un Arabe à la plage "à cause du soleil". C'est pour tout cela que, malgré notre amour pour Camus, nous nous sommes toujours sentis plus proches de Sartre. C'est pour cela que, malgré notre sympathie pour Meursault, nous avons toujours eu plus de compréhension pour Roquentin. »

Si Albert Camus est sans doute le seul auteur de l'Algérie française à bénéficier d'une aura mondiale, son œuvre, comme l'a démontré le grand intellectuel américano-palestinien Edward W. Said dans son ouvrage *Culture et impérialisme* (Fayard/Le Monde diplomatique, 2000), n'échappe pas à la mentalité coloniale de son temps, justifiant la réticence des pays arabes à faire entrer Camus dans le Panthéon de la littérature mondiale. Malgré l'éducation « entièrement française » que l'écrivain reçoit en Algérie, Edward W. Said fait remarquer que celle-ci ne l'a pas empêché « de rédiger, avant-guerre, un célèbre rapport sur les malheurs locaux, dus pour la plupart au colonialisme français », faisant incontestablement d'Albert Camus « un homme moral dans un monde immoral ».

Laëtitia Favro



Venture **publia la dernière interview de l'écrivain peu après sa mort.**

« Camus fait face et répond aux questions qui nous tourmentent aujourd'hui »

Souleymane Bachir Diagne

COLLECTION PRIVÉE

DOS À DOS

Ils ont entre 15 et 18 ans, sont lycéens et nous parlent de leur Camus. *La Peste* et *L'Étranger* sont leurs livres préférés de l'Algérois. Nous avons recueilli leurs enthousiasmes.

« Camus parle au grand public par son style d'écriture simple, sa capacité à vulgariser, à informer sans y paraître, à émouvoir ou au contraire aliéner le lecteur. C'est un énorme plaisir à lire! »
(Romain, 16 ans, lycée Victor-Hugo, Gaillac)

« On sent qu'il voulait parler de la société, partager son avis, avoir un rôle dans le monde. De belles lectures pas forcément faciles. »
(Thelma-Rose, 17 ans, lycée Saint-Vincent, Rennes)

« Mon livre préféré est *L'Étranger.* Ses livres me parlent car ils n'ont pas pour but d'avoir un happy end, ce qui est plus réaliste. »
(Evan, 17 ans, École Athénée Adolphe-Max, Belgique)

« Ses livres représentent tellement la société d'aujourd'hui, c'est-à-dire (dans *L'Étranger)* être jugé pour nos actes pas forcément moraux, et non le crime en lui-même! »
(Léane, 17 ans, lycée Notre-Dame-de-la-Providence, Avranches)

« Mon œuvre préférée est *Le Mythe de Sisyphe.* Ses livres sont simples, concis et conçus pour un public assez peu averti aux efforts que fait faire la philosophie dite "plus avérée". Albert Camus a été un changement radical et soudain dans mon existence. Une chute dans le puits obscur et sans fond de l'existence, voilà ce qu'est Camus. »
(Camille, 15 ans, lycée Georges-Clemenceau, Montpellier)

« L'ouvrage de Camus qui m'a particulièrement marquée est *Caligula*, parce que c'est le récit d'un tyran qui, en usant de son pouvoir, va chercher à atteindre la liberté totale en transformant son empire en État sanguinaire. Le personnage cherche le contrôle absolu face à la mort, à ses sujets, à ses désirs qui sont vains. Finalement, l'empereur est autant un bourreau pour lui que pour les autres, symbole d'impuissance face à la vie et à la mort, d'une parfaite cruauté. »

(Julie, 17 ans, lycée Racine, Paris)

« Ce qui me touche dans les livres d'Albert Camus, c'est le vide que peuvent parfois ressentir ses personnages, le vide de l'existence que l'on ressent parfois. C'est cette révolte, que Camus voit comme un des moyens de donner un sens à sa vie, qui me parle beaucoup, surtout en ces temps où le réchauffement climatique se fait de plus en plus menaçant. Enfin, c'est le courage de la nuance et le refus de la violence comme moyen d'action qui font de Camus l'un des plus grands philosophes du XX^e siècle. »

(Charles, 18 ans, lycée EIB Étoile, Paris)

« J'ai aimé *Caligula* et les lettres à Maria ! C'est déchirant, on se rapproche du vrai. »

(Albane, 15 ans, lycée Anguier, Eu)

« Ses livres sont profondément philosophiques, c'est une tentative de comprendre le cœur de l'humanité, de l'existence. C'est un grand plaisir de lecture. »

(Anurag, 17 ans, Rennes)

« Il y a toujours une forme d'actualité à ses textes. J'ai aimé le décryptage que nous avons pu en faire pendant nos cours, et découvrir cet auteur et son parcours. »

(Philippine, 15 ans, Institut Sainte-Marie)

CONNAISSEZ-VOUS CAMUS ?

20 questions pour réviser vos connaissances camusiennes.

1. Comment s'appelle le quartier d'Alger où Camus a grandi ?

a) Belcourt.
b) Bab el-Oued.
c) La Casbah.

2. Lequel de ces personnages n'apparaît pas dans *L'Étranger* ?

a) Céleste.
b) Marie.
c) Rambert.

3. Raymond Sintès, le camarade voyou de Meursault, doit son patronyme à…

a) La mère de Camus, Catherine Sintès.
b) Un ami d'université de Camus, Lucien Sintès.
c) À un érudit antique inventeur d'une méthode pour réduire les textes, Hilarius Sintès.

4. Que découvre Meursault avant son exécution ?

a) La « dure persistance du désir ».
b) La « tendre indifférence du monde ».
c) La « triste impermanence des choses ».

5. Auquel de ces journaux Camus n'a jamais collaboré ?

a) *Oran républicain*.
b) *L'Express*.
c) *Le Soir républicain*.

6. Quel était le slogan d'*Alger républicain*, où Camus a travaillé durant une année ?

a) *Alger républicain* ne sait pas tout, mais tout ce qu'il sait, il l'écrit.
b) *Alger républicain* : écrit par des pauvres, pour les pauvres, pour ennuyer les riches.
c) Toute vérité est bonne à dire, mais l'écrire c'est encore meilleur.

7. Comment s'appelait le jeune éditeur qui publia le premier texte de Camus, *L'Envers et l'Endroit*, à 350 exemplaires ?

a) Hubert Groucho.
b) Edmond Charlot.
c) Robert Chaplin.

8. Dans *La Peste*, côtoie-t-on…

a) Le docteur Rieux et le père Paneloux.
b) Le père Rieux et le docteur Paneloux.
c) Monsieur Rieux et le duc de Paneloux.

9. Avec quel célèbre éditorialiste Camus a-t-il ferraillé à propos de l'épuration ?

a) Jean d'Ormesson.
b) Jean Daniel.
c) François Mauriac.

10. Camus fut l'ami intime d'un célèbre poète :

a) Louis Aragon.
b) René Char.
c) Henri Michaux.

11. Lequel de ces professeurs n'a jamais eu Camus comme élève ?

a) Louis Germain.
b) Louis Althusser.
c) Jean Grenier.

12. Dans *La Chute*, Jean-Baptiste Clamence se désigne par une expression : il est…

a) Juge-pénitent.
b) Juge-impénitent.
c) Juge-patinant.

13. Passionné par le théâtre, Camus a adapté pour la scène plusieurs nouvelles ou romans, dont… *(Plusieurs bonnes réponses.)*

a) *Requiem pour une nonne*, de William Faulkner.
b) *Les Possédés*, de Fiodor Dostoïevski.
c) *Le K*, de Dino Buzzati.

14. Né en Algérie, Camus plaidait pour :

a) Une Algérie française.
b) Une Algérie indépendante.
c) Une troisième voie où les musulmans seraient traités avec justice.

15. Toute sa vie, Camus dut répondre à la même question :

a) Êtes-vous existentialiste ?
b) Pourquoi toussez-vous tant ?
c) C'est vous l'auteur de *La Nausée* ?

16. Qui signa la fameuse critique de *L'Homme révolté* qui brouilla définitivement Sartre et Camus ?

a) Patrice Bollon.
b) Francis Jeanson.
c) Iris Colson.

17. Camus reçut le prix Nobel à 44 ans, ce qui fit de lui le plus jeune lauréat après…

a) Rudyard Kipling.
b) Pearl Buck.
c) Mikhaïl Cholokhov.

18. Avec l'argent du Nobel, Camus s'était acheté une maison à…

a) L'Isle-sur-la-Sorgue.
b) Alger.
c) Lourmarin.

19. Pourquoi Camus a-t-il quitté le Parti communiste, en 1937 ?

a) Parce qu'il n'était pas marxiste.
b) Parce que le Parti abandonnait la cause anticoloniale.
c) Parce que Staline…

20. Après la mort d'Albert Camus, une stèle a été déposée en un lieu d'Algérie cher à son cœur :

a) L'école communale de la rue Aumerat.
b) La rue où il avait grandi.
c) Les ruines de Tipasa.

Alexis Brocas

Réponses : 1a, 2c, 3a, 4b, 5a, 6a, 7b, 8a, 9c, 10b, 11b, 12a, 13a et b, 14c, 15a, 16b, 17a, 18c, 19b, 20c.

CHRONIQUE

Daniel Picouly

Camus, gardien de but(s)

Albert Camus est un écrivain, philosophe et gardien de but algérois, mort dans un accident de voiture, à bord d'une Facel Vega.

À 12 ans, je lisais le monde à travers le football et les voitures.

La mort de Camus, cinq ans après celle de James Dean dans une Porsche 550, m'a fait haïr la Facel Vega. Je la trouvais chic. Mon père m'avait mis en garde : « La Facel, elle a un problème de direction. »

Mourir dans une voiture qui a un problème de direction quand on est un homme qui a toujours tenu la sienne, c'est au mieux un paradoxe et au pis à pleurer.

La Facel Vega FV3B se voulait à l'époque la référence du raffinement automobile bourgeois à la française. Plagiat cocardier des Mercedes triomphantes d'après-guerre. Camus n'avait rien à faire dans ce genre de voiture.

Aucun écrivain d'ailleurs. Des stars de cinéma, d'accord, Jayne Mansfield pouvait se tuer en Buick, c'est dans le script, mais je n'acceptais pas que Roger Vaillant, l'auteur de *325 000 francs,* mon livre, soit un « communiste en DS », avant même que Roland Barthes ne la mythologise.

Françoise Sagan est une exception. L'année du Nobel de Camus, elle sort indemne, la clope au bec, d'une Aston Martin encore plus fracassée que son phrasé, alors que Roger Nimier se tuera en Hussard dans le même modèle à 36 ans. Que de romans perdus sur une aire d'autoroute !

Ou retrouvés ! Comme *Le Premier Homme,* le dernier manuscrit inachevé de Camus, dans la Facel Vega. Il sera publié trente-quatre ans plus tard. L'âge de la maturité, pour un texte qui prend l'adulte par la main pour le ramener sur sa terre d'enfance : l'Algérie, la mère difficile, le père inconnu, la famille, le lycée, l'amitié, la guerre et… le foot.

Adolescent, Albert Camus a été le gardien de but du RUA (Racing universitaire d'Alger). Une carrière prometteuse que la tuberculose attendait au tournant.

En 2022, Camus serait juste un brin moins jeune qu'Edgar Morin et je l'écouterais parler d'aujourd'hui à travers le football : l'amoral, la violence, l'argent, *La Peste,* et *L'Étranger.* Il serait devenu le chroniqueur vedette de la CAN (Coupe d'Afrique des Nations, ou Néocoloniale, c'est selon), aurait milité pour une représentation plus juste du continent à la Coupe du monde, se désespérerait des malheurs des Fennecs, l'équipe d'Algérie, inviterait Riyad Mahrez et Karim Benzema à échanger sur l'arrachement des racines et le football comme « surface de réparation ».

Le philosophe est comme l'enfant apeuré, seul au milieu des bois

Riyad et Karim avaient une question pour Camus. « Vous avez dit : Tout ce que je sais de la morale, c'est au football que je le dois. Croyez-vous que l'opposition Sartre-Camus peut être comparée à l'opposition Salah-Mané ? »

Mais, à 109 ans, Camus veut s'offrir une dernière partie de foot. Il pose le ballon au point de penalty et s'installe dans ces bois de justice qu'on appelle les buts. Le philosophe est comme l'enfant apeuré, seul au milieu des bois. Il est gardien de but(s) dont il ne sait rien.

Camus sourit. Il se demande qui de Riyad et Karim va oser tenter de lui passer une panenka[1] insolente.

1. Technique pour piéger le gardien et tirer en douceur un penalty.

AUDREY SOVIGNET

« Debout sur la plage avec un pistolet à la main »

En 1978, Robert Smith, chanteur du groupe The Cure, mettait en musique le crime de Meursault.

Un grand coup de baguette s'écrase sur le disque métallique. Survient un slide de guitare ondulant comme un western oriental, arrêté dans sa course par une nouvelle claque de cymbale vibrante. Le duel musclé insiste puis se tait, et c'est l'entrée en scène d'une basse électrique dévalant les marches de la gamme chromatique jusqu'à rejoindre les autres au centre. Tous trois s'élancent alors dans une cavalcade punk emblématique, venue du sud de l'Angleterre.

Nous sommes en mai 1978, dans un studio du Sussex ; trois jeunes musiciens enregistrent leur toute première démo. Robert Smith, Lol Tolhurst et Michael Dempsey forment le groupe The Cure et nourrissent l'espoir de devenir rockstars. Chris Parry chez Polydor reçoit leur maquette ; lui qui a l'ambition de créer son label parie alors sur le trio pour se lancer et sort dès le mois de décembre le premier 45 tours du groupe, *Killing an Arab*. Et ça marche ! Les fanzines relaient, le public plébiscite cette chanson singulière au tempo endiablé inspirée par une œuvre romanesque d'Albert Camus. C'est que son auteur, le chanteur et guitariste Robert Smith, la porte avec panache. L'adolescent apathique, amateur de littérature, dont le but fantasmé de la vie se résumait à « s'asseoir au sommet d'une montagne et mourir » a trouvé dans le punk « la cure » contre l'insignifiance du monde.

Aussi, lorsqu'en 1979 le Front national vient distribuer des tracts racistes à l'entrée d'un de ses concerts provoquant baston générale et polémique, c'est la douche froide. Que n'ont-ils pas compris ? Smith, peu bavard et enclin à se justifier, décide d'y répondre par un pied de nez : à chaque concert, il change les paroles. Un coup l'« *Arab* » devient « *Englishman* », un autre « *Americanman* », parfois même « Kevin Keegan » (illustre joueur de Liverpool). Même si le producteur doit désormais envoyer un exemplaire de *The Outsider* aux médias avec le disque, les choses se tassent.

Entre 1980 et 1982, le groupe explose, et son succès devient mondial. Mais, en 1986, à la sortie de leur première compilation, la chanson est rediffusée sur une radio américaine ; le présentateur remet alors un peu d'huile sur le feu en annonçant « une chanson sur le fait de tuer des Arabes »… Tollé général dans la communauté arabo-américaine ! La distribution du disque est perturbée, un sticker réfutant toute connotation raciste doit être collé sur la jaquette. Dans les années 1990, nouveaux déboires pendant la guerre du Golfe où la chanson est détournée à des fins de propagande anti-Saddam Hussein ; idem après les attentats du 11 septembre 2001 commandités par Oussama Ben Laden.

The Cure, groupe de rock britannique formé en 1978.

La coupe est pleine pour Robert Smith : en 2005, il décide d'en changer le titre pour « *Kissing an Arab* », « *Killing another* » à partir de 2007… L'œuvre a échappé à l'artiste ; comme souvent mais pour d'autres raisons, il en est dépossédé. Curieuse destinée, tel un Meursault à son procès, il ne lui reste plus qu'à assister à toutes les dénaturations de ses intentions, impuissant, étranger.

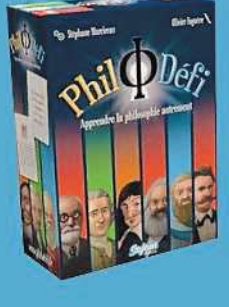
Emma Daumas

BOYS DON'T CRY
THE CURE
CD, POLYDOR IMPORT, 45 €

DR

OFFRE SPÉCIALE

TOUS VOS PRODUITS PRÉFÉRÉS SONT DISPONIBLES SUR WWW.LIRE.FR



Sans oser le demander.

Création, connaissance…
Tout ce que vous avez
toujours voulu savoir.

DU LUNDI
AU VENDREDI
15H-16H

Matthieu
Garrigou-Lagrange

france culture

L'esprit d'ouver-ture.

en partenariat avec

LiRE magazine littéraire

Photo © Radio France/Ch. Abramowitz